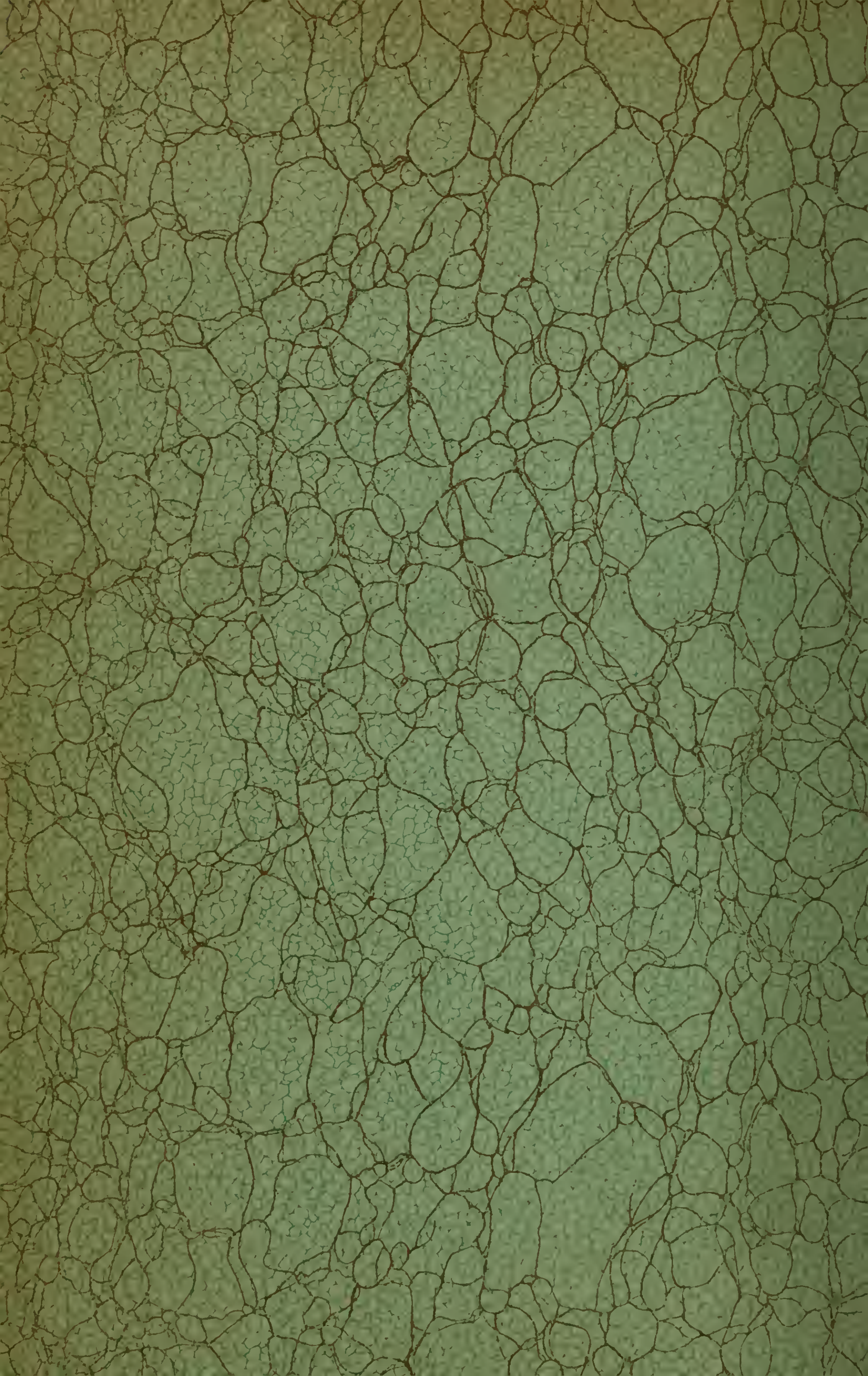
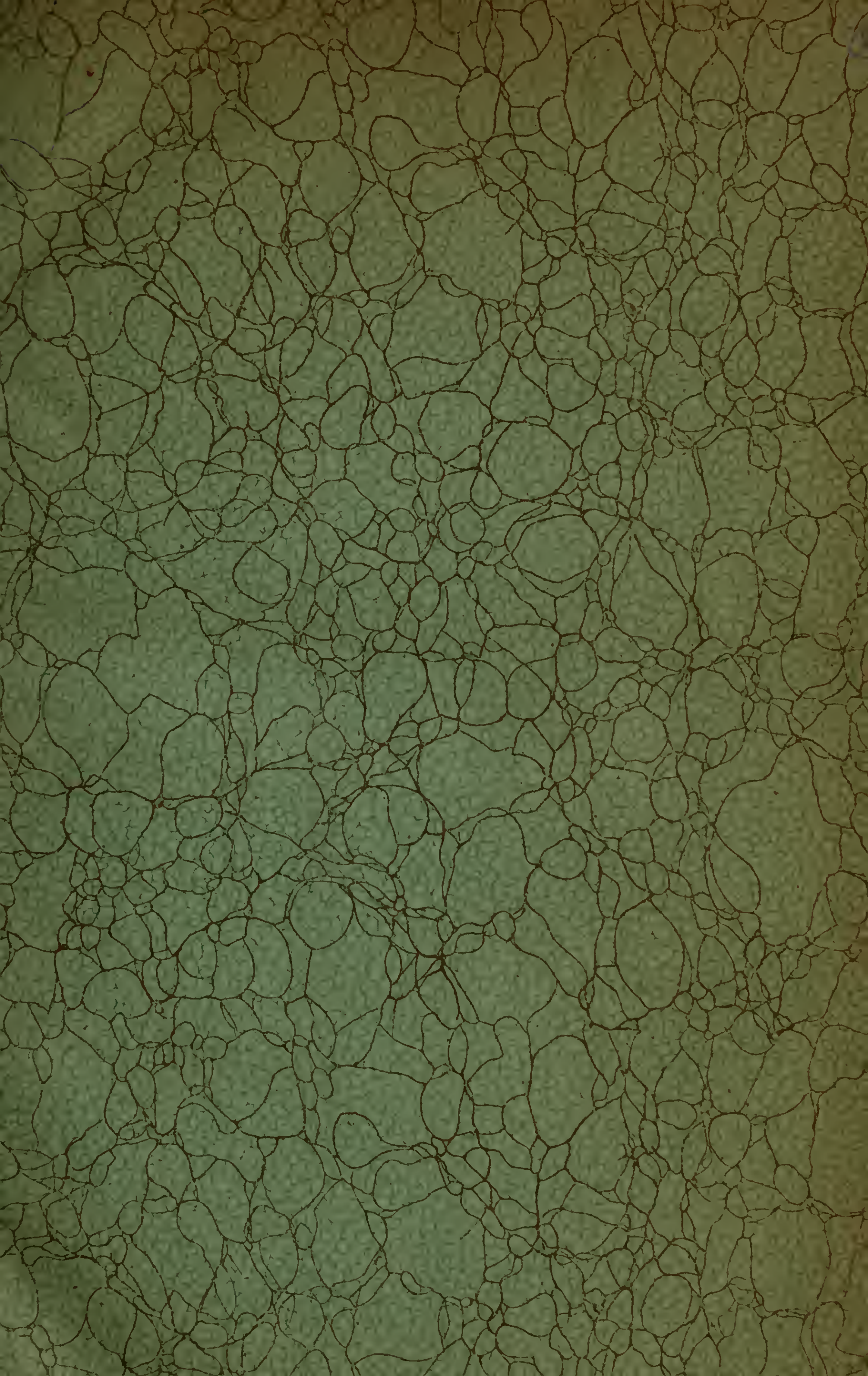






ŒUVRES

DRAMATIQUES

ET

LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. DE SALES,

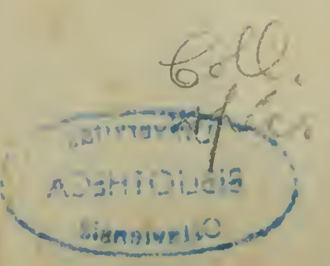
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1809.



LA VIERGE

D'OTAHITI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

AVEC UN PROLOGUE.

DÉDICACE

A LYCURGUE.

Si ma faible voix peut se faire entendre chez les Morts, j'ose croire que l'hommage d'un Poéte de Sybaris est fait pour flatter le Législateur de Lacédemone.

Il ne semble pas d'abord qu'il puisse y avoir aucun point de contact entre l'Homme-femme de ma Patrie, que le pli d'une rose empêche de dormir, et les Femmes-hommes que ton génie a créées, qui luttent contre les Athlètes dans les Gymnases, et qui portent le deuil de leurs fils, quand ils ne se sont pas fait tuer avec Léonidas aux Thermopyles.

Mais l'imagination du Poéte rapproche, ce que la raison du Législateur a séparé.

Dans une de mes rêveries poétiques, j'ai cru appercevoir qu'il y avait un rapport singulier dans les effets, entre ton génie mâle et austère, qui tendit à faire de Lacédemone une République éternelle, et notre luxe dépravateur, qui a anéanti Sybaris presqu'avant que de naître.

Ta haine vertueuse contre le célibat, a imaginé de donner aux Vierges de Sparte, des robes entr'ouvertes, qui, au moindre mouvement trahissent leur innocence. Les robes transparentes de nos jeunes Sybarites ne sont pas moins faites pour embraser les sens; il est vrai qu'il n'en résulte pas des mariages comme à Sparte, parce qu'à quinze ans nos adultes sont des vieillards, et qu'ils c aignent, en cherchant

des compagnes du même âge, de ne plus rencontrer des Vierges.

Tu as imaginé un prix étrange pour la valeur; c'est de faire lutter entre elles les Beautés de ton pays, n'ayant d'autre voile que leur pudeur. Tu espérais, sans doute, que leurs regards sévères appelleraient leurs Amans, non à la jouissance, mais à la gloire.

Nous n'avons pas encore tout-à-fait arraché à la Beauté un voile fait pour irriter nos désirs; mais nous y touchons de près. Déjà nous citons Rome avec enthousiasme : cette Rome qui expose sur un théâtre national, ses Courtisanes dans le même appareil que la Vénus d'Homère, lorsqu'elle sortit du sein de l'onde; et nous n'attendons, pour imiter cette Capitale du Monde, que le moment très-peu éloigné où il n'y aura plus dans les remparts de Sybaris que des Courtisanes.

*Le dirai-je enfin ? Voulant empêcher le sang des familles de dégénérer, et donner à l'Etat, des Enfans, que tu ravissais à l'individu qui les avait fait naître, tu t'ès laissé entraîner par l'ensemble de ta législation, à permettre la communauté des femmes. Sybaris, à cet égard, n'a rien à envier à Sparte : ses mœurs ont été aussi loin que tes lois : elle ne voit dans l'enceinte de ses murs, presqu'aucune femme qui appartienne à son mari ou à elle-même ; et à cet égard elle est si conséquente, qu'à ton exemple elle va rayer de la grammaire nationale le mot d'*Adultère *(a).*

(a) Je doute que les Apophtegmes des Spartiates soient connus à Sybaris ; quoi qu'il en soit, voici le mot de Géradas : un Etranger demandait à ce Concitoyen de Lycurgue, quelle peine on faisait subir dans son Pays aux Adultères. — Mon ami, il n'y a point chez nous d'Adultères.

Lacédémone et Sybaris ne seraient-elles pas parvenues à se jouer de la morale, l'une, en luttant avec effort contre la nature, l'autre, en se blasant sur ses jouissances ?

La pudeur dans les deux Républiques, est devenue un être de convention sociale, parce que le luxe de celle où je suis né, l'étouffe sans cesse, et que la législation de l'autre l'empêche de naître.

Mais si la pudeur était antérieure aux lois, si l'Ordonnateur des Mondes l'avait donnée au nôtre, pour qu'elle

---

— Mais s'il s'en trouvait ? — Alors, le coupable serait condamné à payer à l'offensé un Taureau d'une taille assez énorme pour boire, de la cime du mont Taygète, dans les eaux de l'Eurotas. — Mais un tel Taureau n'existe pas. — Et à Sparte aussi il n'existe pas d'Adultère.

fût la sauve-garde de la faiblesse contre les attentats de la force ; si elle ne servait qu'à donner de la vivacité à cette volupté douce et pure, sur laquelle repose le bonheur des Hommes ? — O Lycurgue, combien ta grande ame gémirait, de t'être rencontré avec le peuple le plus efféminé du Globe, pour blasphémer la Nature !

On prétend que dans tes voyages mémorables, tu abordas dans la Cythère de l'Océan Atlantique, et que les mœurs libres de ses habitans te donnèrent l'idée de ton Paradoxe sur la pudeur. J'ai cherché cette Isle dans des mers inconnues à nos Navigateurs, et grace à un Phénicien audacieux, me voyant arrivé sur ses bords, j'y ai long-tems étudié en silence les monumens et les Hommes.

Mes recherches n'ont point trompé mon attente. Un premier coup-d'œil

sur les mœurs de ces Insulaires, t'avait fait couper le nœud gordien : un examen plus approfondi me l'a fait dénouer.

J'ai vu dans cette seconde Cythère, les apprêts du sacrifice religieux à la volupté, qui semblait autoriser la licence de tes institutions ; mais un épisode du plus grand intérêt, qui se mêla alors à l'action principale, et qui empêcha le sacrifice de se consommer, rompit le prestige et conduisit, sans fatigue, mon esprit à la solution du problême.

Ce sacrifice et cet épisode sont la base de la Pièce de Théâtre dont je t'offre la Dédicace.

Ma Vierge de la nouvelle Cythère, dans une contrée où tout, jusqu'à l'air enflammé qu'on respire, invite le Sexe à l'abandon de soi-même, cède

à l'instinct secret qui la porte à se respecter : elle ne voit autour d'elle que les Vierges indécentes de Sparte ou de Sybaris, et elle est toujours la Vierge de la Nature.

O Lycurgue, si Platon avait à te combattre, il te dirait peut-être que ton systême audacieux sur la pudeur blesse essentiellement le contrat sacré, qui lie l'Homme à l'Ordonnateur des Mondes, et l'Homme à l'Homme ; mais ces armes terribles du Philosophe ne sont pas faites pour être maniées par la main légère du Poéte. Ma Vierge se contente de faire pressentir, en se jouant, que l'Amour n'est rien sans la pudeur, et elle laisse à démontrer le grand principe, que la pudeur mène au bonheur par la vertu, quand tu te rencontreras dans les Champs-Elisées avec le Disciple de Socrate.

Platon et moi, nous pouvons différer dans la manière de combattre tes opinions; mais ce qui nous réunit, c'est l'admiration pour ton génie. Ta personne respectable à tous les siècles, est indépendante de tes Paradoxes; et tu resteras plus grand avec les erreurs brillantes de ta législation, que les Philosophes et les Poétes avec la froide vérité qui les censure.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LE titre de cette Pièce, dans l'Original Grec, est la *Vierge de la Cythère Atlantique*. Cette dénomination était un peu vague, et j'ai tenté de la fixer; mais la simple explication de ce mot, m'a plus coûté que la traduction de la Comédie.

Comme les Vierges de l'âge d'or, doivent toujours être chères, même aux Sages qui vivent dans un siècle de fer, j'ai consacré deux années de ma vie à chercher celle de mon Poëte Sybarite, au risque de n'aborder auprès d'elle, que quand elle aurait perdu sa virginité.

J'ai pris pour Pilotes, dans ma première navigation, les Géographes les plur exacts de l'antiquité ; car je ne voulais tromper personne, et encore moins donner des armes aux incrédules, qui, sous prétexte de nier l'existence de mon Isle, auraient nié celle de ma Vierge.

Evhémère s'est présenté le premier avec Diodore, son Interprète. Cet Historien philosophe, m'a mené dans son Archipel Panchéen, situé, suivant sa Carte, au midi de l'Arabie Heureuse. Il m'a montré un Peuple sans désirs et presque sans besoins, obéissant à des Prêtres pacifiques, qui se disaient les Ministres sacrés de la Nature. Ce Tableau se conciliait assez avec le récit de mon Poëte de Sybaris ; mais je n'y ai vu aucune trace de cette prostitution religieuse, qui fait la base de son intrigue dramatique. L'Archipel Panchéen était singulièrement peuplé,

et la Philosophie nous démontre qu'il ne peut y avoir de population, dans les pays où il n'y a que des jouissances sans amour, et où, en bannissant les mœurs, on a banni les Pères et les Epoux.

Le Géographe Méla, qui se trouvait sur le Navire d'Evhémère, me voyant dans la route du Golphe de Bengale, me conduisit dans une Isle du Sind, habitée par une race de Sibylles, qui prédisaient l'avenir, qui excitaient les orages, et qui déguisaient leurs charmes surannés sous une foule de métamorphoses; mais toutes ces merveilles de la Féerie ne s'accordaient point avec les mœurs simples de la Cythère que je cherchais. Il m'était assez prouvé, par la lecture de ma Comédie Sybarite, que ses Héros ne savaient point exciter d'orages, même dans le cœur de leurs Amantes, qu'ils n'avaient jamais lu Ovide, et qu'ils au-

raient deviné que la Pudeur qu'ils bannissaient, ne tarderait pas à revenir, s'ils avaient été Prophètes.

Peu content de ma Navigation, je priai Pline l'ancien, de me ramener du côté des Gaules, et de me faire aborder dans son Isle Hyperborée, dont la fertilité est si prodigieuse, que, suivant son expression, on y sème le matin, on moissonne à midi, et le soir on renferme sa récolte dans des cavernes (*a*). Le Philosophe me conta en route que le Sage Abaris, qui était de cette Isle, vint un jour en Grèce sur une flèche aîlée, que lui prêta Apollon, et qui lui servit à traverser les déserts de l'espace. Cette confidence acheva de me rendre incré-

(*a*) *Serere matutinis, meridie metere, occidente Sole fœtus arborum decerpere, noctibus in specus condi tradiderunt.* Voyez *Histor. Natur. lib*, 4.

dule :

dule : j'avais d'abord soupçonné qu'on s'occupait peu de jouissances amoureuses dans une Isle, où l'on faisait par an trois cent soixante-cinq récoltes, et prenant occasion d'un ouragan qui vint à s'élever, je dis à mon Pilote, que j'attendais pour aller dans sa région Hyperborée, qu'Abaris me prêtât sa fléche.

Le Sage Plutarque était dans le vaisseau, et malgré sa gravité philosophique, souriait de mon embarras. — On te trompe, me dit-il : la Cythère de ton Poëte de Sybaris, n'est autre que cette Isle d'Ogygie, si célèbre par les amours de Calypso ; j'en ai des nouvelles certaines ; car on vient de m'en instruire dans le Monde de la Lune, et je veux t'y faire aborder.

Plutarque a tant de grâces : on voit tant de vérité dans les portraits des Grands Hommes qu'il a dessinés de

profil : ses Contes d'enfans ont tant de charmes pour l'âge de la raison, que malgré moi je me laissai persuader. Cependant, ce voyage de la Lune, où depuis le Philosophe, personne n'a pénétré, si ce n'est Cyrano de Bergerac, et le plus fol des Héros de l'Arioste, ce voyage, dis-je, me tenait en suspens. — Tu balances, ajouta le Sage de Chéronée : j'aime ce scepticisme, il nous maintient débout entre l'imposture qui séduit, et la faiblesse qui va au-devant de la séduction : mais je te vais convaincre de la sûreté de ta navigation, prends et lis, voici ton gouvernail.

Il me présenta alors un Volume de ses OEuvres Morales, tant de fois imprimées et si peu lues. L'Opuscule qui renfermait le Journal de notre navigation vers Ogygie, avait pour titre, *De l'aspect que présente l'Orbe de la Lune* : C'est le même que le bon Amyot a traduit avec sa naïveté, non française,

De la face qui apparait dans le rond de la Lune (a).

Cet Opuscule était écrit en forme de Dialogue, et par les questions qu'on y traitait, il laissait, en effet, soupçonner que l'Auteur pouvait venir de la Lune. On y discutait gravement si la matière des Planètes est de l'air congelé. A l'article de sa population, un des Interlocuteurs prétendait que c'était un Monde Vierge, et l'autre soutenait qu'il n'était point stérile, puisqu'un Lion tomba un jour de cet Astre dans le Péloponèse.

Cette lecture acheva de me convain-

---

(1) Ce Traité se trouve à la page 620, de l'Édition *in*-folio de 1582; car si, en qualité de Poëte, je n'ai que des *in*-dix-huit dans ma Bibliothèque, en qualité de Traducteur et de Commentateur, je dois y montrer aux Amateurs quelques *in*-folio.

cre que Plutarque n'avait pas plus été dans son Ogygie, que Platon dans sa *République*.

Le Sage de Chéronée s'explique mal, me dit alors l'Auteur ingénieux des *Lettres sur l'Atlantide* : Je veux être l'interprète de son Conte sur Ogygie, et vous verrez le grand trait de lumière qui en réjaillira sur la position de notre Paradis Terrestre, il y a juste quarante mille ans.

Le Philosophe qui me parlait, était Bailly, un disciple de l'éloquent Buffon : Ecrivain d'ailleurs fait, par sa belle imagination, pour n'être le disciple de personne, s'il avait voulu se borner à écrire des livres, plutôt qu'à abbattre des Monarchies. Il était parti du texte de Plutarque, que l'Isle d'Ogygie était située à cinq journées de l'Angleterre, en naviguant vers l'Occident, et il me proposa d'aller à sa

découverte en cinglant vers le Cercle Polaire, entre le Groënland et la Nouvelle Zemble.

L'idée d'aller chercher l'asile fortuné des Amours sous les glaces éternelles du Pole, me parut venir de la Lune, comme le Traité de Plutarque, dont elle est le Commentaire : Je laissai donc l'Apôtre du Nord faire voile vers la Cythère du Groënland, enveloppé de fourrures comme Maupertuis ; et me trouvant sur les parages de l'Angleterre, je me déterminai à aller consulter l'immortel Cook, le plus grand Navigateur qui aie existé depuis les Phéniciens, et le seul dont les découvertes aient pu établir une espèce de ligne de démarcation, entre le Monde moderne et le Monde de l'antiquité.

Cook était déjà à l'embouchure de la Tamise, sur le point d'exécuter son

dernier voyage autour du Globe : il ne prévoyait pas qu'il touchait aux dernières limites de la gloire et de la vie, et que prêt à revenir jouir de son triomphe en Europe, il serait mangé aux Terres Australes, par les Sauvages qui avaient fait son Apothéose.

Ce grand Homme me demanda la lecture de ma Comédie Sybarite, et dès les premiers vers, il m'assura qu'il connaissait le lieu de la Scène. Je lui proposai de m'y mener, et il y consentit : mon Navire se réunit à son Escadre : nous entrâmes dans un Océan que le peuple des Navigateurs appelle *Pacifique*, quoi qu'il soit le Théâtre ordinaire des tempêtes, et grace à la longue expérience de notre Commodore, nous abordâmes, sans danger, à Otahiti.

Otahiti est évidemment la Cythère Atlantique de mon Poëte de Sybaris :

j'en demande pardon à Evhémère, à Méla, à Pline et à Plutarque, qui ont fait des Cythères dans leur cabinet, comme notre Descartes faisait le Monde où nous déraisonnons, dans le sien; et cette vérité géographique s'est portée dans mon esprit, à un tel dégré d'évidence, que par-tout où l'Ecrivain que je traduis a mis le mot de Cythère Atlantique, j'y ai substitué celui d'Otahiti.

On me demandera, peut-être, comment les Anciens, avec leurs lourdes Galères, qu'ils nommaient des Tritèmes, ou leurs frêles Esquifs, qu'ils appellaient des Monoxiles, ont pu se hasarder, sur-tout sans Astronomie nautique et sans boussole, à parcourir cet effroyable intervalle de mers qui séparait le monde d'Otahiti de celui du Péloponèse.

Si j'étais un Historien Philosophe,

je répondrais à ces sceptiques, que les Phéniciens qui construisaient leurs Navires avec le bois immortel du Cédre, qui opposaient aux vents et aux vagues, la double force motrice de la rame et de la voile, qui savaient, dans le besoin, élever sur les eaux, des Jardins ou des Palais flottans, tels que les fameuses Galères d'Hyéron et de Philopator, n'étaient pas tout-à-fait des écoliers obscurs dans l'art des Hannon et des Argonautes.

Je dirais que l'espèce de culte que portaient leurs Navigateurs au *Pharashah*, ou à la constellation de la Grande Ourse, que leur étude approfondie des vents alisés et de la configuration du globe, annonçaient leurs progrès dans l'Astronomie nautique; je conjecturerais même par des textes énigmatiques, et sur-tout par l'idée qu'on peut attacher au *Versoria* de Plaute, qu'ils avaient une boussole, ou

du moins un instrument qui pouvait la suppléer.

Enfin, j'ajouterais que ces Phéniciens, suivant les monumens les plus authentiques de l'histoire, établirent des Colonies à quinze cents lieues de leurs côtes, qu'ils eurent des comptoirs sur le Golfe de Perse pour la pêche des perles, qu'ils traversèrent la Mer des Indes, pour s'emparer de l'Isle de Taprobane, et qu'ils pénétrèrent jusqu'au fond de notre Europe, afin de commercer avec ces Insulaires des Cassitérides, dont les Concitoyens des Cook et des Anson, se font gloire de descendre.

Ainsi j'écraserais sans peine les détracteurs des Navigations de l'antiquité, avec la grosse artillerie de la raison et des faits, si j'étais un Polybe ou un Platon : mais je ne suis que le faible Traducteur d'un Poëte, jusqu'ici in-

connu, et on ne doit attendre de moi que l'artillerie légère des Epigrammes, pour confondre le sceptique, qui ne veut pas que mon Sybarite ait été à Otahiti.

Tout bien réfléchi, je renfermerai également dans mon arsenal, mon canon et mes fusées. D'un côté, j'ai l'humeur trop pacifique pour me battre, même avec des bons mots, de l'autre, l'interprétation d'un titre de Comédie ne vaut pas la peine d'affronter la grosse injure que renferme le titre de Philosophe.

Maintenant que ma Vierge de la Cythère Atlantique est fixée à Otahiti, je dois à mes Lecteurs de Paris, si j'en trouve, de leur rendre compte des légers changemens que j'ai été contraint de faire à mon texte original, par le desir de me faire entendre.

La Scène, qui compose le Prologue de ma Pièce Sybarite, a originairement pour Interlocuteurs un Chef d'Escadre Phénicien et une Reine d'Otahiti, qu'on ne nomme pas. Ce Prologue, qui fait allusion à des mœurs inconnues, et qui rappelle des Héros obscurs, morts il y a près de trois mille ans, aurait paru sans sel, si j'avais été aussi fidèle dans ma version que le dernier Traducteur d'Hérodote. J'ai donc cru devoir substituer au Chef d'Escadre de Tyr ou de Sidon, le Commodore Anglais, qui de nos jours a abordé le premier à Otahiti, gouvernée alors par Oberéa. Cette légère licence a jetté un vernis d'intérêt sur toute la Scène; et on m'a fait espérer que mon Prologue serait lu, même par ces hommes d'un goût sévère, qui ne veulent pas lire les Prologues de Quinaut, faits d'ailleurs, pour n'être lus que de Louis XIV.

De cette petite infidélité en a résulté une autre, dont le Grammairien peut me faire un crime, mais que l'homme de goût me pardonnera. Le fils du Chef d'Escadre Phénicien joue, sous le nom d'Annibal, un grand rôle dans la Comédie Sybarite. L'Auteur original fait aussi intervenir au troisième Acte, sous le nom de Baléazar, un père de sa Vierge, qui opère le dénouement. Ces deux personnages se trouvent naturellement métamorphosés en Anglais dans la traduction, et leurs noms, plus sonores et plus faits pour flatter l'oreille d'une Amante, sont Sidney et Monrose.

On se doute que pour ne pas blesser les convenances dramatiques, obligé de substituer à des Tyriens morts il y a vingt siècles, des Anglais qui vivent encore, il m'a fallu, de tems en tems, adoucir un peu les teintes trop chargées du tableau des mœurs antiques; mais

ces altérations ont été faites avec assez de soin, pour paraître insensibles aux lecteurs du Grec original : je puis assurer, foi de Traducteur, qu'il n'y a pas vingt vers de changés dans la Comédie entière. Je doute que les onze Savans, qui depuis une douzaine d'années, ont traduit Homère, et qui assurent tous l'avoir fait avec la plus grande fidélité, puissent en dire autant.

Un article, sur lequel j'ai suivi mon modèle avec l'exactitude la plus scrupuleuse, est celui de la décence : il est incroyable que, dans un sujet qui prêtait autant au cynisme de Pétrone et d'Aristophane, la plume de mon Poëte ait toujours conservé la circonspection la plus philosophique ; il a fait entrevoir des attentats contre la Pudeur, sans jamais déchirer le voile heureux qui la couvre. Il a choisi un sujet, qui, au premier abord semblait immoral, pour rendre l'hommage le plus

éclatant aux mœurs ; et il est évident que la pièce a été écrite au cabinet de Zénon, si elle a été imaginée dans le boudoir d'Epicure.

PROLOGUE
DE
LA VIERGE D'OTAHITI.

PERSONNAGES.

OBERÉA, *Reine d'Otahiti.*
LE COMMODORE ANGLAIS.

Le Théâtre représente dans l'avant-Scène un portique découvert, formant une partie du Palais d'Oberéa; à droite paraît un péristile, dont les colonnes sont des troncs d'arbres sculptés et chargés de guirlandes de fleurs pour chapiteaux. La porte se pressent sous un rideau de branches de Palmiers, réunies par force. A gauche, on voit l'entrée d'un bois infiniment touffu, et impénétrable à cause des lianes. Cette entrée est aussi fermée pour les Spectateurs: dans le fond du Théâtre on découvre la mer en perspective.

OBERÉA.

Quoi! le Chef des Anglais seul dans ce lieu sauvage!

LE COMMODORE.

Sauvage! — Il ne l'est plus quand vous l'embellissez.

OBERÉA.

Vous me flattez, Milord.

LE COMMODORE.

Ce n'est point mon langage;
Mon ame est sur ma bouche, et vous la connaissez.
L'art de flatter nâquit des cœurs intéressés;
On flatte quand on craint, on flatte quand on aime;
Et ces deux sentimens en moi sont effacés;
Je ne crains rien : j'ai le pouvoir suprême;
J'aime peu : pour l'amour tous mes sens sont glacés

OBERÉA.

Malgré vous, cependant, vous cherchez ma présence,

LE COMMODORE.

De vous à vos sujets je connais la distance;
Leurs yeux pour la raison sont à peine entr'ouverts.
Vous, que l'Europe instruisit en silence,
Notre langue et nos arts divers
Ne sont qu'un jeu pour votre intelligence;
Je vous crois sur ces bords le seul être qui pense;
Toujours auprès de vous je viens sans y songer.

OBERÉA.

J'aime aussi près de vous à me voir sans danger; —
Mais un autre sujet, sans doute, vous amène :
Vos yeux sur moi se fixent avec peine.

LE COMMODORE.

Oui, dans Otahiti tout me semble étranger,
Et sur ce changement de scène
Je venais vous interroger.

OBERÉA.

Sur ces bords où le Ciel appelle la franchise,
Mais où l'esprit ne prend qu'un essor enfantin;
Où loin de varier un plaisir qui l'épuise,
Chacun refait le soir ce qu'il fit le matin,
Qui peut donc d'un Anglais exciter la surprise?

LE COMMODORE.

En débarquant de mes vaisseaux,
J'ai vu prendre à cette Isle une face nouvelle;
Les palmiers avec art sont courbés en berceaux:
Les Guerriers, l'arc en main, sortent de leurs hameaux:
Dans leurs regards le plaisir étincelle:
La Bergère est coquette, oubliant qu'elle est belle,
Et voulant se mirer dans le crystal des eaux,
Ne répond pas à l'Amant qui l'appelle.
Reine d'Otahiti, des apprêts de ce jour,
Parlez, que faut-il que j'augure?
Est-ce la Fête de l'Amour?

OBERÉA.

C'est la Fête de la Nature.

LE COMMODORE.

La Nature offre un sens difficile à saisir :
L'un la croit un phantôme, et l'autre la révère ;
Il vaudrait mieux la définir
Que d'en faire un Dieu tutélaire ; —
Elle existe pourtant pour l'homme qui s'éclaire :
Le Sage à son Autel ne brûle point d'encens ;
Mais elle ouvre à demi le rideau du Mystère,
Et parle à notre esprit sans parler à nos sens.
Sans doute dans cette Isle on la voit sans nuage,
Et sur tous ses soins bienfaisans
J'attends que votre voix s'explique davantage.

OBERÉA.

D'Otahiti, Milord, vous connaissez les mœurs,
Aucun joug ne plia nos têtes indociles ;
Nous ignorons les décrets versatiles
De vos hardis Législateurs ;
Ainsi que notre Ciel nos ames sont tranquilles ;
Le lien le plus doux dont s'honorent vos Villes,
Le lien de l'Hymen, en Europe vanté,
N'en est point un pour nos heureux asiles ;
Nul de nous ne s'épuise en soupirs inutiles.
L'Insulaire constant dans sa légéreté,
Entouré de Beautés faciles
Même quand il jouit, garde sa liberté. —

Telle est de mon pays l'heureuse insouciance :
En signalant ainsi sa bienfaisance,
La Nature fit tout pour sa félicité,
Et la Nature a droit à sa reconnaissance.

LE COMMODORE.

De la nouvelle Déité
Sans doute un nouveau culte exprime la puissance?

OBERÉA.

Le sang ne rougit point l'Autel du Dieu de paix,
Aucun Prêtre à ses pieds ne pose de guirlande :
Mais s'il est un tribut que sa voix nous demande,
C'est de peindre à ses yeux, sous les plus heureux traits,
Le plaisir qu'il prodigue et n'épuise jamais.
Ce plaisir vient du Ciel : il devient notre offrande,
Notre culte est le don de ses propres bienfaits.

LE COMMODORE.

Je ne vous entends pas.

OBERÉA.

Je vais me faire entendre.
Si la terre en son Dieu put voir un bienfaiteur,
C'est du moment qu'elle eut droit de prétendre,
A son pouvoir générateur;
Ce pouvoir est en nous dès notre adolescence;

Du plaisir qui va naître il donne le signal ;
Il nous enchaîne au monde social
En étendant notre existence :
Il est enfin pour nous le plus grand des bienfaits.
Aussi, chaque Printems, rassemblés dans un Temple,
Deux Amans, jeunes et bien faits,
L'exercent sous les yeux du Dieu qui les contemple.

LE COMMODORE.

Quoi ! c'est la piété qui vous mène au plaisir ?

OBERÉA.

La piété chez nous ordonne de jouir.
Sur un simple autel de verdure,
Deux Amans par le Peuple avec pompe amenés,
Et par mes mains de myrte couronnés,
S'unissent sans serment, de crainte du parjure.
A peine nos Concerts ont donné le signal ;
La pudeur expirante etouffe son murmure :
Du voile qui les couvre, avec un zèle égal,
On les voit rejetter l'importune parure :
Et pour honorer la Nature
Les époux, de l'autel font le lit nuptial. —

(*Après un moment de silence.*)

Ce tableau de nos mœurs paraît vous faire injure.

LE COMMODORE.

L'esprit Anglais, peu fait à la crédulité,
Depuis long-tems a secoué les langes
Dont l'entoura l'autorité;
Mais de vos coutumes étranges,
En homme délicat, je me sens révolté.
L'Amour n'est rien sans la décence.
En présentant un voile à la Beauté,
En provoquant sa douce résistance,
On arrache au plaisir son uniformité,
Et l'on double sa jouissance.
L'homme dans la pudeur trouve la volupté,
Même en perdant son innocence. (*a*)

OBERÉA.

La pudeur est un mot par les lois inventé.

LE COMMODORE.

Ce mot du moins renferme une raison profonde,

(*a*) Tout le monde connaît le Couplet de gentil Bernard sur l'Amitié; Couplet si ingénieux et dont la pensée est si fausse. Il finit par les mêmes rimes que le Couplet de mon Poëte Sybarite sur la pudeur.

Et tu serais la volupté
Si l'Homme avait son innocence.

Du genre humain il paraît adopté :
Votre Isle qui l'a rejetté,
Est-elle à cet égard le modèle du Monde ?

OBERÉA.

Pourquoi non ?

LE COMMODORE, (*à part.*)

A ce mot, dit avec fermeté,
Que veut-on qu'un Sage réponde ?

(*A Oberéa.*)

Je ne décide point quand un peuple a douté ;
Mais si, séduits tous deux par l'apparence,
Au préjugé, sans nul détour,
Tous deux nous imposions silence.

(*Après un moment de rêverie.*)

Je soumets une idée à votre expérience.
Mon fils, vous le savez, connaît peu ce séjour.
Des piéges séduisans qu'on voit dans votre Cour
J'ai sauvé son adolescence ;
Monrose a conservé les mœurs de l'innocence,
Et son cœur qui s'ignore est tout neuf pour l'Amour.
De ce Temple ouvrez-lui l'enceinte ;
Que de trente Beautés tout à coup entouré,
Avec l'une, avec l'autre, il folâtre à son gré,

Et de crainte et d'espoir tour à tour l'ame atteinte ;
S'il s'étonne, en lisant dans son cœur combattu,
Des desirs qui viendront assiéger sa vertu ;
Si la pudeur trahit cette ame franche et pure,
Abjurant désormais un doute superflu,
La pudeur est pour moi le cri de la Nature,
Et le problême est résolu.

OBÉRÉA.

L'idée est à la fois et piquante et profonde ;
Mais, à vous parler sans détour,
Le succès est peu sûr, si je ne vous seconde. —
Vous voyez ce bosquet. Sachez qu'en ce séjour
Depuis douze ans Zéni reste captive.
Zéni, suivant vos mœurs, est fille de l'Amour.
Un Anglais, par les vents jetté sur cette rive
Séduisit sa mère à ma Cour,
Et notre insulaire naïve
Ne fit naître Zéni que pour perdre le jour.
Le moment vint d'abandonner cette Isle,
Mais l'Étranger, peu sûr des mœurs de nos climats,
Désira que Zéni fût seule en cet asile,
Jusqu'à ce que le Ciel la remît dans ses bras.
Cet Anglais m'était cher : je flattai son caprice.
Déjà douze Printems ont lui sur ce désert,
Et ma Zéni, grace à mon artifice,

N'a vu d'autres humains que l'Enfant qui la sert.
Ses douze ans cependant agissent en silence ;
Malgré le voile épais dont j'ai su la couvrir ,
L'instinct en elle appelle le plaisir ;
L'instinct souvent tient lieu d'expérience. —
Enfin, n'osant d'un Père espérer le retour,
De la victime de l'Amour,
Je résolus d'abréger le supplice.
Et pour m'expliquer sans détour,
Je la choisis pour le grand sacrifice.
Hier, à ses yeux étonnés,
Non loin du Portique où nous sommes ;
Pour la première fois j'introduisis des hommes ;
A préparer ses sens ils étaient destinés ;
Leur feu s'offrit peut-être avec trop de franchise ;
Peut-être que Zéni s'effraya du grand jour ;
Mais je n'ai vu que la surprise
Où je croyais trouver l'amour.
Pour pressentir le but qu'un cœur neuf se propose,
Quand il s'ouvre en secret à de vagues désirs,
Il faut de deux amans voir les premiers soupirs ;
Il faut mettre Zéni vis-à-vis de Monrose.

LE COMMODORE.

De mes yeux fascinés vous ôtez le bandeau ;
Le jour vient éclairer mon ame irrésolue ;

Pour Zéni, pour Monrose entrouvrez ce rideau,
Qu'ils puissent, dans ce bois, se frayer une issue,
Et nous, rentrons sous ce berceau,
Et tâchons de les voir sans rencontrer leur vue.

(*Obereá coupe la Liane, qui tenait les branches de Palmier unies en forme de rideau, et se retire avec le Commodore.*)

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

ZÉNI ou la VIERGE d'OTAHITI.

SIDNEY, Anglais, père de ZÉNI.

MONROSE, fils du Commodore.

ÉTEHA, }
MATAHÉ, } Jeunes Insulaires d'Otahiti.
PARAMAH, }

PULAHO ou l'ANACRÉON d'Otahiti.

MUSICIENS, etc.

La Scène est à Otahiti, au lieu indiqué à la tête du Prologue.

LA VIERGE D'OTAHITI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Au moment où Oberéa a coupé la Liane, l'arc de triomphe qui forme la porte du temple s'est ouvert. De distance en distance, on voit des piédestaux en verdure et chargés de guirlandes de fleurs : au lieu des statues qu'ils devraient porter, ce sont des groupes d'Amans couronnés de myrte, et qui se tiennent embrassés. La perspective du temple est terminée par un sanctuaire élevé, au milieu duquel est l'autel de la Nature. Des Musiciens paraissent dans l'enceinte, assis sur des gradins. Symphonie douce au fond du sanctuaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ANACRÉON *d'*OTAHITI, LES MUSICIENS, GROUPES *d'*AMANS *et d'*AMANTES, *sur leurs piédestaux.*

LE CHEF DES MUSICIENS.

Chantre heureux de l'amour, accordez votre lyre.

ANACRÉON.

L'hiver a sur ma tête entassé ses glaçons ;
Et ma main se refuse aux chants qu'elle m'inspire.

LE CHEF DES MUSICIENS.

Pulaho dans cette Isle a gardé son empire,
Et nos cœurs pour parler attendent ses leçons ;
Sa tête en cheveux blancs peut encor nous séduire ;
Si le génie anime ses chansons.

ANACRÉON.

Ce génie est muet. — (S'il est vrai qu'il respire) ;
Et j'ose en accuser mes plus chers nourrissons.

LE CHEF DES MUSICIENS.

Dans notre ame sensible, ah ! si vous pouviez lire !

ANACRÉON.

Depuis que de vos sens vous suivez le délire,
Cet instrument s'altère et ne rend plus de sons.

LE CHEF DES MUSICIENS.

Le chantre du plaisir ne veut plus nous sourire...
Mais nos concerts sont prêts ; ma voix va les conduire.

(Il donne le signal aux groupes d'amans : Anacréon pose sa lyre sur l'autel et s'assied sur les marches.)

CHOEUR

D'AMANS ET D'AMANTES.

Laissons nos jeunes cœurs
Errer à l'aventure :
Cueillons toutes les fleurs
Que l'amour nous procure ;
Se livrer sans mesure
A de douces erreurs,
C'est suivre la Nature.

(*Les groupes descendent des piédestaux et entourent l'autel. Les amantes font des caresses vives à Anacréon, pour l'engager à chanter l'air qu'elles lui présentent, et à s'accompagner de sa lyre. La symphonie continue pendant la pantomime. Anacréon cède enfin aux vœux des Otahitiennes, et chante avec feu la première partie de l'air : mais il témoigne, de la manière la plus expressive, son mécontentement sur la seconde. A la fin il déchire le papier et replace sa lyre sur l'autel.*)

ANACRÉON.

Peuple, viens à ma voix marier tes concerts :
La Nature aujourd'hui pour nous se renouvelle ;
Par des jeux dignes d'elle,
Célébrons ses bienfaits divers.

Qu'aux pieds de l'immortelle,
De la pudeur déchirant le bandeau,
La Vierge la plus belle
S'unisse à l'amant le plus beau :
Mais sans jurer d'être fidèle....

(*Déclamation avec symphonie.*)

Non, non : contre l'amour on me fait blasphémer.

(*De ce moment jusqu'à la reprise du Chœur, une Symphonie douce et à demi-jeu se fait entendre : et se renforce un peu dans les intervalles de la déclamation.*)

LE CHEF DES MUSICIENS.

Si de nos chants naïfs notre maître s'offense,
Si son goût pur paraît s'en allarmer,
Qu'il repète les airs de son adolescence :
Ce peuple pour juger va tenir la balance ;
Il verra si l'amour gagne à se réprimer ;
Si le plaisir n'est pas dans l'heureuse licence,
Plus que dans les combats d'un cœur qui n'ose aimer.

ANACRÉON.

Il fut un tems bien cher à ma mémoire,
Où l'amour recevait sur ce bord enchanté,
L'encens pur que l'on doit à la divinité ;
Je combattais alors sans expose rma gloire :

Un sourire de la beauté
Sur mes rivaux me donnait la victoire. —
Un tel prix maintenant me serait disputé :
On aime sans combat ; on jouit sans allarmes.
Dans mes chants pleins de vérité,
L'amour pour voile avait du moins ses armes :
Vous lui ravissez tous ses charmes
En l'offrant dans sa nudité. —
N'importe : il faut tenter d'épurer votre hommage.

(Il déploye un rouleau.)

Laissez chanter cet air à l'ingénuité. —
De mon génie éteint c'est le dernier ouvrage.

(Un groupe d'amans reçoit le duo, et le parcourt pendant le prélude pour l'étudier.)

DUO.

L'AMANT.

Te souviens tu du jour où dans mes bras
Zima perdit son innocence ?

L'AMANTE.

Je me souviens du jour où dans ses bras
Tu vins perdre ton innocence.

L'AMANT.

Dans son cœur, malgré nous, s'élevaient des combats.

L'AMANTE.

Dans ton cœur, malgré toi, s'élevaient des combats.

L'AMANT.

Ses yeux avec les miens étaient d'intelligence :
Mais une main me voilait des appas,
Que l'autre exposait sans défense.

L'AMANTE.

Tes yeux avec les siens étaient d'intelligence :
Mais tu n'osais parcourir des appas,
Que l'amour laissait sans défense.

L'AMANT.

Je vainquis à la fin son timide embarras.

L'AMANTE.

Zima vainquit enfin ton timide embarras.

ENSEMBLE.

Heureuse ignorance !
Nos rapides ébats
Ne valent pas.

Ce jour charmant, ce jour où dans { mes bras, / tes bras,
Zima perdit son innocence.

(*Déclamation avec Symphonie.*)

L'AMANT.

L'AMANT.

Non, non : nos feux ainsi ne sauraient s'allumer :
Abandonnons à la faiblesse
Ces frivoles détours de la délicatesse ;
De l'amour épuiser l'yvresse ;
Changer, jouir encor, voilà notre art d'aimer.

L'AMANTE.

Oui jouissons, changeons sans cesse.

(*Tous les groupes changent à la fois.*)

CHOEUR

D'AMANS ET D'AMANTES.

Laissons nos jeunes cœurs, etc.

(*De ce moment la symphonie cesse tout-à-fait.*)

ANACRÉON.

Suspendez un instant et vos Chœurs et vos jeux ;
Un navire étranger paraît sur le rivage,
Prêt à toucher des écueils dangereux.
Quand il viendrait dans l'Isle exercer le ravage,
Courons le sauver du naufrage ;
On n'est plus ennemi, quand on est malheureux.

(*Anacréon et les Otahitiens vont avec précipitation du côté de la mer : les Otahitiennes remontent seules sur les piédestaux, et fixent avec intérêt le navire.*)

SCÈNE II.

MONROSE, *dans le portique qui sert d'Avant-Scène ; les* OTAHITIENNES *sur les piédestaux.*

MONROSE.

Mon cœur veut que je cherche un plaisir que j'ignore :
Ce plaisir est, dit-on, sur ce bord enchanté ;
A la voix qui l'appelle, il s'empresse d'éclore :
Ah ! s'il pouvait sourire à ma simplicité ! —
Mon père pour mon âge a bien peu d'indulgence :
Loin du sexe, en secret, il me tient enchaîné ;
Il craint de mes quinze ans, la fatale influence :
Mais j'ai trop de désirs pour me voir gouverné :
Quoiqu'on fasse, à quinze ans, le cœur dit quelque chose,
Et parce que ce cœur en ignore la cause,
Faut-il qu'il soit infortuné !

(*Il se tourne du côté du Temple.*)

Mais que vois je ? grand Dieu, quelle métamorphose !
Au Ciel de Mahomet, suis-je donc transporté ?
Sous mille traits divers, s'annonce la Beauté. —
S'il existe un plaisir, c'est ici qu'il repose...
Comme mon cœur est agité !...
Je ne me connais plus... je désire et je n'ose...
N'importe ; entrons.

(Au moment où Monrose entre dans le Temple, les Otahitiennes descendent toutes de leurs piédestaux, et viennent à sa rencontre.)

SCÈNE III.

MONROSE, ETEHA, MATAHÉ, PARAMAH, *les autres Otahitiennes.*

ETEHA.

Oh ! le bel étranger !

MONROSE.

(Avec timidité.)

On dit que du plaisir vous enseignez la route.

ETEHA.

Au plaisir, à votre âge, on court sans y songer.

MONROSE.

Vous savez rendre heureux :

ETEHA.

Sans doute.

MONROSE.

Oh ! puisqu'il est ainsi, réglez donc mes destins :
Je voudrais être heureux, et l'être de vos mains.

ETEHA.

(Aux Otahitiennes.)

Son cœur semble s'ouvrir au plaisir qu'il respire.

MONROSE.

Vous qui d'abord avez su me séduire ;
Et qui déjà régnez sur tous mes sens ,
Menez-moi vite au bonheur que j'attends ,
Car je suis pressé de m'instruire.

ETEHA.

Soit ; commençons. — Vous serez mon amant.

MONROSE.

Oh ! déjà je vous aime , à l'égal de mon père.

ETEHA.

Cela ne suffit pas ; je vous serai plus chère.
Regardez-moi... plus tendrement...
Encor... que mes regards vous servent de modèle.

MONROSE.

Des feux que vous lancez , je sens une étincelle.

ETEHA.

Bon !... maintenant prenez ma main.

MONROSE.

Non , jamais on ne vît une blancheur pareille :
Je ne puis me lasser d'admirer ses contours.

ETEHA.

Admirer est bien froid dans le sein des amours :

L'esprit n'admire tant, que quand le cœur sommeille...

(*Elle porte sa main à la bouche de Monrose.*)

Vous y voilà. — Tenez, vous pouvez en jouir.

MONROSE.

Mes baisers la rendent vermeille. —
Quoi ! c'est ainsi qu'arrive le plaisir !

ETEHA.

Il vient, vous le voyez, sans que ma voix le nomme.

MONROSE.

(*S'appercevant qu'il est entouré des Otahitiennes.*)

Dieux ! — à l'amour pardonnez cet affront ;
De ma témérité je sens rougir mon front.

ETEHA.

Eh quoi ! vous rougissez, et vous êtes un homme !

MONROSE.

Voyez de ces amans en groupes amassés,
Folâtrer près de nous une foule indiscrète.

ETEHA.

S'il est un charme encor que mon ame regrète,
C'est que pour m'applaudir je n'en vois pas assez.

MONROSE.

Pour moi, je suis timide, et cherche le mystère. —
J'attache peu de prix à des momens si doux,
A moins qu'on n'imterpose un rideau salutaire,
Qui cache vos faveurs aux regards des jaloux.

ETEHA.

Contre un vain préjugé, dont mon amour s'offense;
Mes compagnes, bientôt sauront vous agguérir !

(*Elle appelle les Otahitiennes.*)

MONROSE.

Oh ! si c'est une erreur, je n'en veux point guérir.

ETEHA.

Oui, près de nous que chacune s'avance;
D'un spectacle nouveau je vous ferai jouir :
Vous allez voir l'Amour joint avec l'innocence.

(*Les Otahitiennes se mettent à rire.*)

MONROSE, (*à part.*)

J'aurais donc tort ! — Non, non, j'en crois mon cœur.

(*Il met la main devant ses yeux.*)

ETEHA.

(*Aux Otahitiennes.*)

Votre présence accroît sa timide pudeur :

Sortez — et dans mes bras attendez qu'elle expire.

(*Les Otahitiennes vont se cacher derrière un petit berceau.*)

MONROSE,

(*A Eteha qui le prend par la main.*)

Où me conduisez-vous ?

ETEHA.

Sur ce trône de fleurs,
Où seule, avec l'Amour, je prétends vous instruire.

MONROSE.

Oh ! si l'Amour est seul, je crains peu ses faveurs.

ETEHA.

Ici, le Ciel du moins, à l'air de nous sourire.
Approchez-vous — encor — encor — fort bien. —
(*Elle détache une fleur de son sein.*)
Maintenant acceptez ma rose.

MONROSE.

Et vous mon cœur — c'est tout mon bien.

ETEHA.

Dans l'Isle où nous vivons, un cœur est peu de chose.

MONROSE.

Sans lui, pour moi, l'Amour n'est rien.

ETÉHA, (*avec dédain*).

Si vous en faites cas, vous aurez donc le mien...
Mais ce cœur rendra-t-il votre flamme plus forte ?

MONROSE.

A peine j'espérais un si rare bienfait ;
Je sens qu'en ce moment le plaisir me transporte.

ETEHA.

Eh quoi ! déjà vous êtes satisfait !
A peine du bonheur vous entr'ouvrez la porte. —
Mais le tems fuit : profitons des momens. —
Ce cœur qui vous est cher, sous une main ardente
Précipite ses battemens ;
Touchez-le, pour juger des transports d'une Amante.

MONROSE.

Pardon : mais malgré moi mon ame se tourmente :
Autour de ce berceau j'entends des mouvemens.

ETEHA.

On dirait qu'au plaisir votre ame se refuse. —
Je vais m'asseoir sur vous, pour vous séduire un peu.

MONROSE.

L'attitude à la fin, peut vous rendre confuse :
De l'Amour à vos pieds, je remplirai le vœu.

ETEHA.

J'y consens. — De l'Amour j'entrevois une ruse.

MONROSE.

Non. — Je suis novice à ce jeu.

ETEHA.

Je mets trop de réserve, et mon cœur s'en accuse. —
Que dites-vous de ce baiser de feu ?

MONROSE.

Je dis... Je dis... Qu'il vous amuse.

(*Les Otahitiennes, qui avaient entendu, à la dérobée, ce dialogue, paraissent toutes à la fois, et rient du mauvais succès de la tentative d'Eteha : celle-ci finit par en rire aussi, et va se joindre à ses compagnes.*)

MONROSE, (*à l'entrée du Temple.*)

Enfin cette Beauté, lasse de s'agiter,
A l'essor de mes feux permet quelqu'intervalle. —
Trop chérement elle fait achéter
Les plaisirs dont sa main paraît si libérale.
Ne me rend-elle heureux, que pour me tourmenter ? —
Mais un joli minois vient pour la supplanter :
Elle avance en dansant vers ce lit de verdure ;
Le plaisir dans ses yeux me paraît habiter :

Et quand l'Amour l'empreint dans la figure,
Il donne l'art de le faire goûter.

MATAHÉ, (*aux Otahitiennes.*)

Comme il est beau ! Que vous en semble ?

(*A Monrose.*)

Viens, céleste étranger; je te fais mon Amant;
Je te plais, je t'adore; allons danser ensemble.

MONROSE.

Cette Beauté du moins m'adorera gaîment.

MATAHÉ.

Nos chants voluptueux vont animer la danse :
Dans mes bras, au refrein, je saurai t'enlacer,
Et dans les instans de silence
Avec transport tu viendras m'embrasser.

MONROSE, (*à part.*)

Quoi ! toujours des plaisirs avant que je désire ! —

(*A Matahé.*)

Par vos baisers vous voulez me séduire :
Mais, tenez : à mon âge on a de la candeur.
Une autre...

MATAHÉ.

Quoi !

MONROSE.

Je n'ose vous le dire.

MATAHÉ.

Mais parle donc.

MONROSE.

Une autre à des droits sur mon cœur :
C'est l'objet qui d'abord a daigné me sourire.

MATAHÉ.

Quoi ! ce n'est que cela ?

MONROSE.

C'est trop pour mon malheur.

MATAHÉ.

Ah ! de grace, laisse-moi rire.

MONROSE.

Mais je l'adore.

MATAHÉ.

Eh bien ! sois son adorateur.

MONROSE.

Vous m'abandonnez donc !

MATAHÉ.

Oh jamais je te jure :
On ne se brouille point ici

Pour avoir varié son culte à la Nature. —
Etéha de ta flamme a reçu l'ouverture :
Eh bien, aime Etéha : tu m'aimeras aussi.

MONROSE.

L'Amour est, dans cette Isle, on ne peut plus commode:
Quoi je puis, sans blesser la mode,
Vous quitter, vous reprendre, et cela tour-à-tour !

MATAHÉ.

Eh pourquoi me quitter ? dans ta flamme nouvelle
Je te servirai sans détour :
Le matin à tes pieds je conduirai ta belle ;
Et tu seras aux miens avant la fin du jour.

MONROSE.

Ces climats n'offrent donc aucun couple fidelle.

MATAHÉ.

En ôtant aux Amans leur chaîne mutuelle,
Nous bannissons les crimes de l'Amour.

MONROSE.

Je n'entends rien aux loix de ce séjour :
Mais moi je veux aimer et plaire sans partage.

MATAHÉ.

Voilà, mon bel ami, les romans du bel âge :
Mais tu peux à ton gré filer l'amour parfait ;

Ce mal ne dure pas quand un Amant voyage,
Et l'air d'Otahiti le guérit tout-à-fait.
Moi qu'indigna toujours l'ombre de l'esclavage,
Avec les compagnons de mes tendres ébats,
Je vais danser sous cet ombrage.

(*Avec une sorte d'émotion.*)

Mon ame cependant ne te quittera pas :
Je te recevrai dans mes bras,
Quand l'Amour, plus expert, t'aura rendu moins sage.

MONROSE.

J'aimerais, dans l'ennui, sa folâtre gaîté :
Mais c'est envain que son regard m'appelle ;
Mon cœur, non sans regret, sent un vuide auprès d'elle ;
Cherchons ailleurs. — On vient dans ce bois enchanté :
C'est un enfant ! — tant mieux ; son ame franche et pure
Doit être ouverte à la Nature :
Faisons parler son ingénuité.

(*A Paramah.*)

Bel enfant, répondez : voulez-vous être heureuse ?

PARAMAH.

Oh oui ! mais non pas seule.

MONROSE.

Avez-vous fait un choix ?

PARAMAH.

Je le fais aujourd'hni pour la première fois :
Cela me rend toute rêveuse.

MONROSE.

Là, dites moi votre secret.

PARAMAH.

Vous le savez.....

MONROSE.

Qui, moi ?

PARAMAH.

Mon secret est le vôtre.

MONROSE.

Je serais !....

PATAMAH.

De mon choix, oui, vous êtes l'objet :
Et d'aujourd'hui je n'en ferai point d'autre.

MONROSE.

De cet enfant naïf le debut est heureux ;
Jamais il n'aura l'art de voiler ses faiblesses :
Je lui sais gré pourtant d'interpréter ses feux
Sans fatiguer mes sens d'importunes caresses.

PARAMAH.

Oh ! moi, je me réserve.

MONROSE.

Eh pourquoi ! s'il vous plaît?

PARAMAH.

Nous sommes tous les deux dans un âge si tendre,
Que la fleur du plaisir bientôt se fanerait :
Pour la cueillir, ce soir il faut attendre.

MONROSE.

Je ne vous entends pas.

PARAMAH.

Avant la fin du jour,
La Nature en ce lieu reçoit nos sacrifices :
C'est-là qu'aux yeux du peuple, épars dans ce séjour,
Un couple jeune et fait au tour,
De sa pudeur mourante offrira les prémices.
Ce couple....

MONROSE.

Eh bien !

PARAMAH.

Pour parler sans détour,
Ce sera nous : j'en crois ton âge et mon amour.

MONROSE.

Oh ! non, jamais — l'instinct me rend timide.

PARAMAH.

Le désir d'être heureux va te rendre intrépide,
Viens....

MONROSE.

Non, fuyons ce temple dangereux :
Le Plaisir me paraît le lit industrieux
Où le Sybarite repose,
Je serais reveillé par le pli de la rose,
Et je crains déjà d'être heureux.

(*Monrose veut sortir : Paramah l'arrête : celle-ci se trouvant trop faible, appelle à son secours Etéha et Matahé, les autres Otahitiennes viennent ensuite et forment, en dansant, un cercle autour de l'Anglais ; cependant à la fin, grace à Anacréon, il s'échappe du côté de la mer, où il est poursuivi par toutes les Insulaires.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANACRÉON, (*dans l'Avant-Scène.*)

Mon triomphe, aujourd'hui, vaut une apothéose.
Aux caresses d'un sexe énervé par l'Amour,
Les accords de ma lyre ont dérobé Monrose.
Du plaisir, à cet âge, on garde mal la rose,
Veillons sur sa fraîcheur jusqu'à la fin du jour.

(*Il s'approche du bosquet.*)

Mais, c'est-là qu'a l'abri des mœurs de ce séjour,
Avec son innocence une Vierge repose.
Douze printems, dit-on, composent sa beauté;
Que ne puis-je guider cet ame neuve encore,
Et par un pur amour, que je ferais éclore,
La sauver de la volupté! —

(*Il cherche vainement l'entrée du bosquet.*)

Mais je ne puis ni la voir, ni l'entendre:
Si, par un chant plus folâtre que tendre,
J'interressais du moins sa curiosité.

(*Il chante, en s'accompagnant de sa lyre, le couplet suivant, parodié sur un air de Paësiello.*)

Entends-moi, Bergère,
Au minois enchanteur,

Dont l'ame est dans sa fleur;
Entends-moi, Bergère. —
Ne crois pas, Bergère,
Fixer ton bonheur,
En rendant légère
La chaîne du cœur. —
Non, non, Bergère. —
Après ton yvresse,
Tu sens à ton tour,
Que l'amour qui cesse
N'est pas de l'amour.
L'ennui qui t'altère
Flétrit tes appas :
Tu cesses de plaire ;
Et ton cœur.... hélas ! —
Hélas ! Bergère...
Entends-moi, Bergère, etc.

SCÈNE II.

ZÉNI *et* ANACRÉON.

(Zéni ouvre l'entrée de son asile, et vient dans l'Avant-Scène. L'Orchestre joue l'accompagnement de l'air de Paësiello dans toutes les pauses du monologue.)

ZÉNI.

AVANT la fin de ce beau jour,

L'Amour, dit-on, me rendra fortunée,
Il aura la vertu d'embellir ce séjour. —

(*Prélude de l'Air.*)

Depuis qu'un jour nouveau luit sur ma destinée,
En proye à mes désirs, de moi-même étonnée,
Je cherche à deviner ce que c'est que l'Amour. —

ANACRÉON,

(*Chante sans se montrer.*)

Entends-moi, Bergère,
Au minois enchanteur,
Dont l'ame est dans sa fleur.

ZÉNI.

(*Après avoir cherché envain dans l'Avant-Scène d'où vient la voix.*)

Dans ce bosquet, par les ordres d'un père,
Je végète dès mon berceau :
Ne voyant que des bois le tableau solitaire,
Et pour causer, n'ayant que mon agneau. —

ANACRÉON, (*chante.*)

Fort bien, Bergère.

ZÉNI.

Où suis-je, un tel chant est nouveau ...

(*Se remettant de son trouble.*)

Ce néant suffisait à mon ame facile ;
Je ne m'épuisais pas en plaisirs superflus :
Dans ce sommeil des sens j'étais libre et tranquille :
On m'à parlé d'amour, et je ne le suis plus.

ANACRÉON, (*chante.*)

Hélas ! Bergère.

ZÉNI.

A peine au lever de l'Aurore,
Des êtres dont l'aspect n'inspirait nul effroi,
Faits comme moi, mais qui n'étaient pas moi,
Sont venus épier mon cœur qui vient d'éclore.

(*Partie d'accompagnement.*)

A leur grace, à leur taille, à leur teint enchanteur,
Mon ame en les voyant ne fut point étrangère :
Je crus trouver le plaisir dans sa fleur,
Il n'offrait à mes sens qu'une chaîne légèrer

ANACRÉON, (*chante.*)

Ne crois pas, Bergère,
Fixer le bonheur,
En rendant légère
La chaîne du cœur :
Non, non, Bergère.

ZÉNI.

(Elle cherche encore inutilement dans l'Avant-Scène. Anacréon entre dans le bosquet.)

D'un feu que rien n'éteint, remèdes impuissans !
Ces êtres inconnus, en proye à leur yvresse,
Tourmentés de désirs sans cesse renaissants
M'embrassaient sans délicatesse. —

ANACRÉON, (*chante*).

Après ton yvresse,
Tu sens à ton tour,
Que l'amour qui cesse
N'est pas de l'amour.
L'ennui qui t'altère
Flétrit tes appas :
Tu cesses de plaire.
Et ton cœur... Hélas !
Helas ! Bergère.

ZÉNI.

(Elle cherche dans le bosquet : Anacréon revient dans l'Avant-Scène.)

Ils ont pu parler à mes sens :
Ils n'ont rien dit à ma tendresse..

ANACRÉON, (*chante*).

Fort bien, Bergère.

ZÉNI.

Enfin, du chant qui me séduit,
Je découvre l'heureux mystère :
Sous un voile riant mon esclave m'instruit,
Sans blesser ma fierté, son amitié m'éclaire.

ANACRÉON, (*à part*).

Zéni, de ma leçon, a recueilli le fruit.

ZÉNI.

Mais un timide enfant, qu'avec feu l'on poursuit,
Vers ce bois dirige sa route.
Un enfant !... Sur mon cœur je peux le consulter....
Non, c'est un des fleaux qu'il faut que je redoute :
S'il tient de l'homme, il doit m'épouvanter.....
J'éviterai cet ennemi, sans doute,
Je voudrais cependant qu'il me vit l'éviter.

ANACRÉON, (*à part.*)

Je puis en sûreté m'éloigner du bocage :
Monrose et la Nature achéveront l'ouvrage.

(*Au moment où Zéni ne doute pas qu'elle n'ait été remarquée, elle rentre dans son asile, en ferme l'entrée, et se cache à demi derrière un rideau de gaze qu'une grande jalousie cachait aux regards des spectateurs.*)

SCÈNE III.

ZÉNI *et* MONROSE.

MONROSE.

(*Accourant avec précipitation.*)

Grace aux chants d'un Vieillard, qui m'ont fait res-
pecter,
Je me dérobe enfin à leur flamme importune.
O femmes! ô tyrans! — Mais j'en vois encore une;
De ce bois dangereux je saurai m'écarter.

ZÉNI, (*à part.*)

Il ne peut nuire puisqu'il tremble :
N'importe, évitons des combats :
A mes persécuteurs je vois trop qu'il ressemble.

MONROSE.

Je réfléchis qu'on ne me suivait pas :
Que dis-je! il m'a semblé qu'on craignait ma présence;
Sachons, à cet enfant, gré de son embarras...
Mais non, je suis piqué de son indifférence;
Prouvons-lui que mon cœur peut braver ses appas.

ZÉNI.

Il vient; — Eh bien, il faut l'attendre.

MONROSE, (*approchant et sans la regarder.*)

O, qui que vous soyez, que cache ce rideau,
Quand vous joindriez à l'ame la plus tendre,
La taille la plus svelte et le teint le plus beau,
Etant femme, à mon cœur vous ne pouvez prétendre.

ZÉNI, (*ne regardant qu'à la dérobée.*)

O, qui que vous soyez, jeune présomptueux,
Ne vous alarmez pas des feux d'une captive;
On a çu me guérir des transports amoureux.
A mes yeux, je le dis d'une bouche naïve,
Quand on est homme, on n'est pas dangereux.

MONROSE.

Ces femmes, à l'abord, peuvent bien nous surprendre;
Mais leurs ardeurs bientôt servent à nous glacer.

ZÉNI.

Ces hommes savent caresser,
Mais aucun d'eux n'a l'ame tendre.

MONROSE.

Quoique brûlant d'amour, j'ai langui dans leurs bras.

ZÉNI.

Ils fatiguaient mes sens par leurs tristes ébats,
Et me privaient encore du droit de me défendre.

MONROSE.

Ici la femme aime peu les combats :
Avant l'attaque, elle songe à se rendre.

ZÉNI.

Aimer est à mes yeux un titre de mépris.

MONROSE.

D'une femme, et sur-tout d'une femme amoureuse,
Je rougirais trop d'être épris.

ZÉNI.

Si sans un homme on ne peut être heureuse,
Je ne veux point du bonheur à ce prix.

MONROSE, (*à part.*)

En voulant m'éloigner, cette Beauté m'attire.
A l'homme, en tous les tems son cœur a résisté,
Si moi je pouvais la séduire !

ZÉNI, (*à part.*)

Si je pouvais, par un sourire,
Du fléau de mon sexe abaisser la fierté.

MONROSE, (*à part.*)

Subjuguons-là, quoiqu'il m'en coûte. —

(*A Zéni.*)

Vierge d'Otahiti, car vous l'êtes sans doute,

Vous avez peu les mœurs de l'Isle où vous vivez.
Contre ce genre humain, que vous invectivez,
J'admire les aveux de votre ame ingénue. —
Pourtant de votre arrêt un homme est excepté.
Par des yeux faits pour juger la Beauté
Vous redoutez d'être vaincue.

ZÉNI.

Cet homme à moins d'amour qu'il n'a de vanité.

MONROSE.

Vous craignez cependant de paraître à sa vue.

ZÉNI.

D'une femme à vos yeux qu'importent les appas ?
Ce sexe que le Ciel forma pour vous séduire,
Tout à l'heure, avec embarras,
Votre haine jalouse a paru le proscrire.

MONROSE.

Quand je le proscrivais, je ne vous voyais pas.

ZÉNI, (*à part.*)

Bon, il me loue avec délicatesse.

MONROSE, (*à part.*)

Elle balance : ainsi je l'intéresse.

ZÉNI.

Je n'ai point à gémir de ce rideau jaloux :

Les hommes que j'ai vus ont fait taire ma flamme ;
Un autre a-t-il des droits pour parler à mon ame ?
Puisqu'ils sont de mon Isle, ils se ressemblent tous.

MONROSE.

Mais, si je n'étais point un homme de votre Isle ;
Si, né sous un Ciel étranger,
Et loin des mers qui baignent votre asile,
Sous vos lois j'allais me ranger !

ZÉNI.

Alors,... j'en fais l'aveu,... je serais moins tranquille.

MONROSE.

Alors ce vain rideau qui cache vos appas,
A mes pieds tomberait sans doute :
Je jouirais du plus tendre embarras.

ZÉNI.

Je ne puis déguiser un aveu qui me coûte ;
Mais vous craignant alors ....je ne vous verrais pas.

MONROSE, (*soupirant.*)

Hélas !...

ZÉNI, (*à part.*)

J'ai du chagrin du mal que je lui cause ;
De sa peine pourtant devrais-je m'affliger ?

À ma candeur peut-être il en impose.

(*A Monrose.*)

Là... sûrement vous êtes étranger.

MONROSE.

Je suis Européen, et m'appelle Monrose.

ZÉNI.

Monrose ! le beau nom ! Je crois que dans mon Isle
On n'en porta jamais de si mélodieux. —
Monrose ! — à prononcer il n'est point difficile.

MONROSE.

Mais vous qui vous cachez à mon œil curieux,
De votre nom encor me ferez-vous mystère !

ZÉNI.

Zéni... Voilà le nom que me donna mon père.

MONROSE.

L'Européen connaît mille noms amoureux ;
Mais c'est Zéni que je préfère.

ZÉNI.

Prés de moi venez-vous placer ;
Le goût sur vos lèvres repose :
Et si je disais mal le beau nom de Monrose,

Vous m'aideriez à le bien prononcer....

(*A part, en le regardant.*)

Il est charmant.

MONROSE, (*à part.*)

Sa figure est céleste.

(*A Zéni.*)

Eh bien, je touche à ce rideau funeste ;
Mais il ne tombe point, et je n'ai plus d'espoir.—
Zéni, vous avez l'ame tendre,
Et je ne puis vous émouvoir.

ZÉNI.

Je trouverais du danger à vous voir :
Il n'en est point à vous entendre.

MONROSE.

Zéni, sur ma réserve en secret vous comptez ;
Car, si je le voulais, un rideau si fragile
Céderait aisement à mes vœux emportés. —
Mais je ne sus jamais violer un asile.

ZÉNI, (*avec ame.*)

Quoi ! vous êtes un homme, et vous me respectez !

MONROSE.

Voir ma Zéni, pour moi serait le bien suprême :

Mais sa réserve en fait une faveur ;
Et je voudrais la tenir d'elle-même.

ZÉNI, (*à part.*)

Comme il prend bien la route de mon cœur !

(*On entend de la musique dans l'éloignement : Monrose s'écarte pour discerner d'où elle vient.*)

Déchirons ce rideau qui fatigue Monrose : —
Mais mon bras chancelle, et je n'ose. —
Quel instinct vague en moi glace le sentiment !
Le désir parle envain, et la pudeur l'emporte. —
Il va donc s'échapper ce fortuné moment ! —
Il me vient une idée. — Entr'ouvrons cette porte ;
Monrose y viendra sûrement :
Je la défendrai faiblement :
Une femme, on le sait, n'est jamais la plus forte. —

(*Elle va entr'ouvrir l'entrée.*)

Bon ! il ne m'a pas vue. —

MONROSE, (*revenant.*)

Ah ! Zéni, pardonnez ;
Mais ces sons importuns me tenaient en haleine :
Je distinguais la voix d'une sirène
Par qui mes sens d'abord ont été facisnés.
Heureusement ma crainte est vaine. —

Hé bien, dans son espoir Monrose est-il déçu ?
Ne vous verrai-je donc qu'au travers d'un nuage ?

ZÉNI.

De mes mains autrefois ce rideau fut tissu,
Et Zéni ne doit point détruire son ouvrage. —
Mais calmez-vous ; bientôt l'épreuve finira :
Et si Monrose est toujours sage,
Peut-être qu'à son gré ma porte s'ouvrira.

MONROSE.

Par ces détours adroits croyez-vous qu'on m'abuse ?
Non, je sens trop en ce moment
Que votre inimitié s'amuse
Bien moins à m'éprouver qu'à faire mon tourment.

ZÉNI, (*à part.*)

Il est bien loin de soupçonner ma ruse.

(*On entend encore la symphonie dans l'éloignement.*)

MONROSE.

O Dieu ! j'entends encor ces amoureux concerts.

ZÉNI, (*à part et avec dépit.*)

Ma funeste étoile l'emporte :
Monrose d'aujourd'hui ne verra point la porte.

MONROSE.

Zéni, le bruit redouble dans les airs :

Par les échos de vos montagnes
Ce bruit cent fois est répété.

(*Il va du côté opposé à l'entrée.*)

Déjà vers le bosquet s'avancent vos compagnes.

ZÉNI, (*indiquant la porte.*)

Vous seriez mieux, pour voir, de cet autre côté.

MONROSE, (*à part.*)

Avec quel art la cruelle m'écarte
Des lieux où j'entendrais sa voix ! —

(*à Zéni.*)

Mon cœur était flatté de vivre sous vos lois;
Mais vous ordonnez que je parte;
Et je vous obéis... pour la dernière fois.

SCÈNE IV.

ZÉNI.

C'EST pour m'éprouver qu'il m'évite :
Mon cœur, de ce détour, est assez averti. —
Monrose, — tout se tait, — sortons : mon sein palpite...
Monrose...

(*d'un ton pénétré.*)

Ah Dieux ! il est parti.

(*Gradation*

(Gradation de Symphonie, à chaque pause du monologue de Zéni.)

À ma douleur, nulle autre n'est égale. —
Il fallait me montrer, ou fuir son entretien.
Qu'avais-je à craindre enfin ? — réserve trop fatale !
Elle a fait son malheur...; et peut-être le mien.
Monrose... A cet enfant j'allais devenir chère...
Des refus insensés ont armé sa colère :
Il va, pour me punir, s'arracher de ces lieux. —
L'Isle n'était pour lui qu'une terre étrangère :
Il fuit; et pour jamais j'ai reçu ses adieux.
Pour jamais... éloignons ce présage funeste.
On vient : — cachons les pleurs qui coulent de mes yeux,
Et partageons des jeux que je déteste.

SCÈNE V.

ZÉNI, LES AMANS DES GROUPES.

UN AMANT.

Viens, Zéni, conduis-nous dans ton riant séjour.
Des fleurs que tu fis naître il faut parer ta tête.

CHOEUR DES AMANS.

(Chant mesuré, mais toutes les voix à l'unisson.)

Ici déjà ton triomphe s'apprête ;
Quand tu célébreras la fête de l'Amour,
L'Amour célébrera ta fête.

ZÉNI.

Oui, malgré vous mon triomphe s'apprête.
Monrose, en célébrant la fête de l'Amour.
Je croirai célébrer ta fête.

Duo.

ZÉNI ET LE CHOEUR.

{ Ici déjà, etc.
{ Oui, malgré vous, etc.

(*Tout le monde entre dans le bosquet : la porte se ferme. On voit, au travers du rideau de gaze, les Otahitiens qui cueillent des fleurs, et en tressent une couronne pour Zéni.*)

SCÈNE VI.

ZÈNI *et* LES AMANS, *dans le Bosquet*; MONROSE *et* LES AMANTES, *dans l'Avant-Scène.*

MONROSE.

(*Symphonie dans les silences.*)

J'ABANDONNAIS Zéni, guidé par mon couroux;
Mais un secret penchant près d'elle me ramène...
J'entends ses pas... Dieu, je respire à peine...

(*Il approche du rideau.*)

Des hommes, à mes yeux, embrassent ses genoux,

Et Monrose est le seul qui la trouve inhumaine !

(*avec un dépit concentré.*)

Tant mieux. — En la livrant à des transports jaloux,
Je saurai mériter sa haine.

(*Il va vers les Otahitiennes.*)

Indulgentes Beautés, dont j'ai causé la peine,
Venez, mon cœur est libre, et je me livre à vous.

UNE OTAHITIENNE.

On peut s'énorgueillir d'une telle conquête.
Non, rien de si parfait n'embellit ce séjour.

LE CHOEUR DES OTAHITIENNES.

(*Chant mesuré, sur l'*air *de Zéni :* Oui, malgré vous, etc.)

Bel étranger, ton triomphe s'apprête :
Quand tu célébreras la fête de l'Amour,
L'Amour celébrera ta fête.

MONROSE.

(*Sur l'*air *du Chœur des Otahitiennes.*)

A m'outrager, ici Zéni s'apprête :
Qu'elle ose célébrer la fête de l'Amour ;
En deuil je changerai sa fête,

Duo.

MONROSE ET LE CHOEUR.

{ Bel étranger, etc.
{ A m'outrager, etc.

(*Les Otahitiennes enchaînent Monrose avec des guirlandes.*)

SCÈNE VII.

ZÉNI *et* LES AMANS, *dans le Bosquet*; MONROSE *et* LES AMANTES, *dans l'Avant-Scène*; SIDNEY *et* LES MATELOTS ANGLAIS, *dans le Temple.*

SIDNEY.

(*Symphonie dans les pauses.*)

Les vagues en couroux allaient me submerger ;
Et mon salut, de ce peuple est l'ouvrage. —
Il m'a sauvé la vie, et j'étais étranger. —
Bravant les flots, et les vents et l'orage,
Et lui seul en butte au danger,
Il a conduit enfin mon navire au rivage. —
O ciel ! n'exauce pas mes désirs à moitié : —
Fais qu'ici ma fille respire !
Dans un cœur paternel que Zéni puisse lire !
Que rien ne la dérobe à ma tendre amitié. —

UN MATELOT.

Pour nous, qu'un peuple humain sauve de la tempête,
En chantant ses bienfaits, couronnons ce grand jour.

LES MATELOTS,

(*en chœur et à l'unisson.*)

D'Otahiti le triomphe s'apprête :
Le séjour des héros est l'Isle de l'Amour.
Gloire, Amour, célébrez sa fète.

QUINQUE.

Les trois CHOEURS, ZÉNI et MONROSE.

Ici déjà, etc.
Oui, malgré vous, etc.
Bel étranger, etc.
A m'outrager, etc.
D'Otahiti, etc.

(*On danse à la fois, dans le Temple, dans le Bosquet et sur l'Avant-Scène. Zéni et Monrose sont tous deux assis sur un lit de verdure, tristes, et se couvrant le visage de la main ou d'un voile : on cherche de part et d'autre à les dissiper. Ils dansent enfin ; les deux Groupes s'approchent du rideau. Zéni et Monrose se voient, jettent un cri, et s'échappent. On les poursuit, et peu à peu les trois Scènes deviennent libres.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNI, (*dans l'Avant-Scène.*)

Sur ce lit émaillé de fleurs,
Qu'avec volupté je repose !
C'est là que j'ai connu Monrose :
Tout y prolonge encor mes fatales erreurs.
En traits de feu sa figure tracée,
Vient, sans que j'y consente, obséder ma pensée.
Mon œil se ferme, et toujours je le vois :
Par-tout le feu de ses yeux étincelle.
Un silence profond règne envain dans ce bois :
Mon oreille est ouverte à sa voix qui m'appelle. —
Ou bien tout est prestige ; ou voilà de l'amour. —
Quand sur moi cependant je fais quelque retour,
Certain pressentiment me dit que je m'abuse.
Monrose paraît-il ? Mon regard est baissé :
Mon front rougit : mon sein est oppressé.
Pour dire qu'il m'est cher, j'ai recours à la ruse ;
Et si, grace à mon embarras,
Mon cœur s'en occupe tout bas,
A l'annoncer tout haut ma bouche se refuse...

Puisque Monrose est craint : non, je ne l'aime pas...
Aimai-je donc ce fougueux insulaire,
Qui, fier de ma faiblesse. et prompt à tout oser,
Secoue en jouissant les voiles du mystère?
Non, non; quand je pourrais ne lui rien refuser,
Mon cœur me dit qu'il ne pourrait me plaire. —
Qu'est-ce donc que l'Amour? — A force d'y penser
Je rends l'énigme encore plus obscure. —
Puisque mon cœur se tait, écoutons la Nature : —
Par-là Zéni sans doute aurait dû commencer. —

(*Moment de rêverie.*)

Long-tems sur ces palmiers j'ai vu deux tourterelles,
S'enivrer à mes yeux de flammes mutuelles :
Chacun de ces oiseaux l'un par l'autre agacé,
D'un nid commun sans couroux repoussé,
Lançant le feu que recelaient ses aîles,
D'un bec timide, à demi terrassé,
Vivait heureux de ces douces querelles :
Tous deux peut-être étaient fidelles...
Oui, ce trait rend le calme à mon cœur alarmé.
Je suis la touterelle, et Monrose est aimé....
Monrose :... je le vois s'approcher du bocage :...
Volons :... Non, non, peut-être il fuirait à son tour :
Peut-être que, blessé de me voir sans amour,
Il porte ailleurs ses vœux et son hommage...

Sous ces palmiers, à la pointe du jour,
Il semblait caresser des Beautés de mon âge.
Je suis fière, et prétends qu'on m'aime sans partage...
Pour lire dans ce cœur,... qui pourrait me trahir ?...
Sur ces fleurs, un moment je feindrai de dormir.
Justement le Soleil, au haut de sa carrière,
Lance sur nous des torrens de lumière.
Tout dort dans l'Isle, et je puis, à mon tour,
Par un sommeil heureux, tromper le poids du jour. —

(*Elle s'arrange sur un lit de verdure, et se couvre à demi d'un voile.*)

C'est dans cet appareil que j'oserai l'attendre.
S'il avait des secrets dont l'Amour pût rougir,
Graces à mon sommeil, je saurais les surprendre.
Mais s'il m'adore, à quoi bon me défendre ?
La pudeur même alors appelle le plaisir ;
Et Zéni, qui sommeille, a bien droit d'être tendre.

SCÈNE II.

ZÉNI *et* MONROSE.

MONROSE.

ELLE dort : — sans témoins je puis donc l'admirer.
Cette Beauté naïve, à peine à son aurore,
Ne ressent point les feux qu'elle sait inspirer. —

Le réveil l'eût cachée à l'Amant qui l'adore : —
Que ses rigueurs tantôt ont su me déchirer !
Mais des mes maux enfin, c'est moi seul que j'accuse :
Sa décence à mes yeux doit toujours l'honorer :
Et je suis moins heureux, (si mon cœur ne m'abuse),
Des plaisirs dont Vénus vient ici m'enivrer,
Que des simples faveurs que Zéni me refuse. —
Oui, ma Zéni, toi seule a su m'intéresser :
J'en jure par ce bras où mon œil se repose,
Et que, sans ton aveu, je craindrais d'embrasser.

ZÉNI, (*mâchonnant et feignant de rêver.*)

Monrose... Monrose... Monrose...

MONROSE.

Ah ! ce mot me suffit...

(*Il baise sa main.*)

Jamais plaisir pareil,
Jusqu'ici n'embrasa mon ame.
O Dieux ! qui protégez ma flamme.
Jusqu'à ma mort prolongez son sommeil. —
Mais le jour peut faner ce visage de rose :
Garantissons Zéni des rayons du Soleil,
Par ce voile que j'interpose. —

(*Il ôte le voile de Zéni, et l'étend au-dessus d'elle.*)

Ce jour peut être encor plus doux.

Du palmier qui nous couvre abaissons le feuillage :
Il faut épaissir cet ombrage,
Pour cacher mes plaisirs aux regards des jaloux.

(*Il forme un berceau avec des branches du palmier.*)

Cette réserve épure mon hommage ;
Et je puis maintenant tomber à ses genoux...
Ciel, quel parfum exhale son haleine !...
Et ce beau front, siège de la candeur !
Et ces cheveux, conduits par la pudeur,
Qui tombent sur son sein, de sa tête incertaine !...
Cette bouche, sur-tout, si peu faite au détour,
Qui s'ouvre pour parler la langue de l'Amour !...
Ah, Dieu ! si je suivais la pente qui m'entraîne,
Je voudrais de ma vie achéter ce baiser.

ZÉNI, (*toujours feignant de dormir.*)

Monrose... cher Monrose !

MONROSE.

Elle me dit d'oser...

(*Il s'élance sur elle, et s'arrête tout-à-coup.*)

Non, le prix est trop grand pour que je le ravisse...
Si ce baiser que m'offre un songe si propice,
Le réveil de Zéni devait le refuser...
Ce larcin amoureux causerait mon supplice...

Qu'elle sache plutôt que Monrose tenté,
Sut préférer, dans son ivresse,
Aux transport de la volupté,
Les plaisirs raisonnés de la délicatesse...

(Il va cueillir une rose.)

Ajustons cette rose au haut de ses cheveux.

ZÉNI.

(Au moment où Monrose se courbe pour placer la rose, elle l'enlace dans ses bras, l'attire sur elle, et lui donne un baiser.)

Je ne me connais plus... Monrose, sois heureux...

(Elle rougit ensuite, et se couvre les yeux de sa main.)

Qu'ai-je fait?... Ah ! je suis indigne de sa vue...
Dans l'abîme des mers je voudrais me cacher...

MONROSE.

Dans l'abîme des mers, moi j'irais te chercher.

ZÉNI.

Eh bien, rassure donc une Amante éperdue.

SCÈNE III.

ZÉNI, MONROSE, ANACRÉON.

ANACRÉON, (*à part.*)

C'EST ma Vierge. — Au péril elle a su s'arracher ;
Mais pour voir si l'Amour guide cet ame neuve,
Je veux tenter une dernière épreuve.

ZÉNI.

Dieux ! c'est un homme que je vois.

(*Elle se rejette sur le lit de verdure.*)

MONROSE.

Reviens, Zéni, du trouble qui te presse ;
Ce Vieillard de ton Isle ose abjurer les lois ;
La pudeur dans ses chants épure la tendresse.

ZÉNI.

Je n'ose ouvrir les yeux, pour la première fois.

ANACRÉON.

Eh bien ! ne parlons plus d'un secret qui vous blesse,
La Nature en son temple attend une Prêtresse ;
L'autel est prêt : parlez : avez-vous fait un choix ?

ZÉNI.

(*Montrant Monrose, mais sans le regarder.*)
Oui le voilà... N'en exigez point d'autre.

ANACRÉON.

Monrose ! — Eh bien ce choix a précédé le nôtre.

ZÉNI.

Qu'entends-je ?

MONROSE.

Quel bonheur !

ANACRÉON.

On veut le couronner.
Par les nœuds du plaisir on va vous enchaîner.
Tous deux, aux yeux d'un Peuple qui vous aime,
Vous goûterez le bien suprême....
Mais un ordre aussi doux semble vous étonner.

ZÉNI.

Voilà donc le devoir que le Ciel nous impose !

ANACRÉON.

Sans doute : et quel instinct vous en ferait rougir ?

ZÉNI.

Je ne sais. — Devant vous mon cœur n'ose s'ouvrir,
Mais sur ce qui l'agite interrogez Monrose.

MONROSE.

Qui, moi, souffrir qu'avec tant d'appareil,
Ma Zéni de mes feux éprouve la puissance :

Moi qui serais jaloux, peut-être du Soleil,
S'il la voyait perdre son innocence !

ANACRÉON.

La loi de ces climats est contraire à vos vœux.

MONROSE.

L'instinct à ma façon m'ordonne d'être heureux...

ANACRÉON.

Oui, mes enfans, l'Amour pur vous dirige :
Venez : qu'avec transport je vous serre en mes bras :
Au sacrifice qu'on exige,
Dut-on vous en punir, vous n'obéirez pas. —
On n'élude jamais la loi de ces climats ;
Mais à Monrose ici le Ciel doit un prodige,
Pour tirer Zéni d'embarras.

SCÈNE IV.

SIDNEY, ZÉNI, MONROSE.

SIDNEY.

MONROSE, il faut quitter la moderne Cythère.
Mon navire, d'écueils long-tems enveloppé,
Et du naufrage avec peine échappé,
Par l'ordre de nos Rois vous mène en Angleterre.

MONROSE.

D'un coup de foudre, ô ciel! je suis frappé.

ZÉNI.

Monrose, dans tes bras vois mourir ton Amante.

SIDNEY.

Quel est donc cet enfant si cher à votre cœur,
Et que votre départ glacerait d'épouvante?
Sa douleur m'intéresse et sa beauté m'enchante:
Il n'est qu'un cœur d'airain qui ferait son malheur.

ZÉNI, (*sans cesser de regarder Monrose.*)

Eh bien, protégez donc l'Amante la plus tendre;
Et loin du piège où l'on veut me surprendre,
Digne Etranger, venez guider mes pas.

SIDNEY.

Eh, que puis-je en des lieux où je ne règne pas?

ZENI.

Au faible, en tout climat; le fort doit la justice...

(*Après un instant de silence.*)

Voyez la pompe de ce jour;
A Monrose en ce Temple on veut que je m'unisse;
Et qu'un indigne sacrifice
Aux yeux d'un Peuple entier profane notre amour. —

Arrachez moi de ce séjour ;
Nous irons contracter l'union la plus pure,
Sous un Ciel non moins fait pour la félicité,
Où les hommes, par piétié,
Ne font point rougir la Nature.

SIDNEY, (*à part.*)

D'un son de voix si doux tous mes sens sont émus. —
(*A Zéni.*).
Bel enfant, plus que vous je gémis d'un refus :
Mais il vous reste une Patrie ;
Un père fortuné qui vous donna la vie ;
De pareils nœuds jamais ne sont indifférens.
Et moi-même, en spectacle à ce Peuple tranquille,
Puis-je sans son aveu vous offrir un asile ?
Nous sommes ses amis, et non pas ses tyrans.

ZÉNI.

Connaîs-je ma Patrie aux lois que l'on m'impose ?
Ma Patrie est aux lieux où je verrai Monrose :
Le reste de la terre est un désert pour moi.

MONROSE, (*à part, à Zéni.*)

Ton courage, Zéni, dissipe mon effroi.

ZÉNI.

Pour mon père, sur moi quelle est donc sa puissance ?
Invisible à mes yeux dans ce triste séjour,

Sais-je

Sais-je s'il voit encore la lumière du jour ?
Ses bras ont-ils jamais caressé mon enfance ?
Depuis douze ans banni de ma présence...

SIDNEY.

Depuis douze ans !... ô ciel ! que dites-vous ?

ZÉNI.

Sans doute qu'avant ma naissance
J'avais mérité son couroux ;
Mais depuis mon berceau, dans ce bois entraînée ;
Et des humains abandonnée,
Dans un ennui, pire que la douleur,
J'ai jusqu'ici traîné ma destinée.
D'un père, qui pouvait être mon bienfaiteur,
Si j'ai pressenti l'existence,
Ce n'est que par le vide immense
Que son éloignement a laissé dans mon cœur.

SIDNEY, (*à part.*)

Dieu ! chaque mot qui sort de sa bouche naïve,
Sèche les pleurs qui coulent de mes yeux. —

(*A Zéni.*)

Bel enfant, pardonnez un transport curieux :
Mais votre père, en quittant cette rive,
Par quelque bienfait précieux
Ne dévoila-t-il pas sa tendresse attentive !

ZÉNI.

Dans mon berceau, dit-on, il laissa son portrait.

SIDNEY.

Un portrait ! — oh c'est elle, et mon cœur m'en assure.

ZÉNI.

Le voici dans ce bracelet;
Je l'ai bien baisé, je vous jure.

SIDNEY, (*l'embrassant avec transport.*)

Ma fille...

ZÉNI.

(*regardant, tour-à-tour, Sidney, et le portrait.*)

Oùi, c'est lui, trait pour trait;
Je le sens à mon trouble, aux pleurs dont il m'arrose.

(*Elle se jette dans les bras de Sidney.*)

Pardonne si Zéni ne t'a point prévenu;
De mon délit l'Amour seul est la cause.
Ici, depuis long-tems, tout me semble inconnu;
Et mes yeux, malgré moi, ne cherchent que Monrose.

SIDNEY.

Je retrouve ma fille, et je renais au jour...
O ma Zéni ! — dans ce triste séjour
Si tu languis dès ton aurore,
Cesse d'en accuser un père qui t'adore.

J'ai dû, dans un climat où la pudeur s'ignore,
T'isoler jusqu'à mon retour.
D'Otahiti pour toi je craignais le commerce :
Je craignais qu'à la fin sa morale perverse
Ne dégradât en toi la Nature et l'Amour.
A tes vœux maintenant, Zéni, rien ne s'oppose :
Tous mes torts envers toi vont être réparés;
Et pour que nos deux cœurs ne soient plus séparés,
Je t'emmène en Europe, et t'unis à Monrose.

FIN DE LA COMÉDIE.

ÉPILOGUE.

(*Il peut ne pas paraître indifférent à la lecture : mais, à la représentation, on est libre de le supprimer.*)

OBÉRÉA, LE COMMODORE, LES PERSONNAGES *de la Pièce.*

OBÉRÉA.

Oui, l'Europe a vaincu — d'antiques préjugés ;
Les peuples de ces bords sont envain sur-chargés,
De l'Amour délicat, la pudeur est l'essence :
Les biens qu'à l'homme elle dispense,
Avec tant d'art sont menagés,
Que l'espoir le plus doux, mène à la jouissance,
Et qu'à des plaisirs vifs, mille fois prolongés,
Succède encore l'espérance. —

LE COMMODORE.

Hâtez-vous donc, ô Reine, de bannir
Un culte, dont le nom vous invite à rougir.

OBÉRÉA.

Ce culte est révéré, malgré son indécence ;
Des mains seules du tems, il doit être abrogé :

Mais il suffit d'observer en silence,
Le bonheur pur dont jouit l'innocence,
Pour rendre à la morale, un peuple corrigé.

(*Le Commodore détache son écharpe, et va en couvrir la statue de la Nature.*)

ANACRÉON.

La raison qui s'éclaire, adopte cet emblême;
Pour jouir sans remord, écartons le grand jour:
On n'atteint le bonheur suprême,
Qu'en couvrant d'un rideau les plaisirs de l'Amour.

OBÉRÉA.

La Nature voilée, a droit à nos hommages;
Pour que son culte heureux aille d'âges en âges,
D'une Isle dégradée, épurer la raison,
Je veux que son autel consacre ses bocages,
Et j'en fais prêtre Anacréon.

STANCES EN CHANT.

ANACRÉON.

Ma lyre, soixante ans, fidèle à la Nature,
Ne se monta qu'au ton du sentiment:
Cette Isle vainement
En murmure;

De l'Amour j'ai vengé l'injure :
Prêt de descendre au monument,
J'ai droit de chanter la Nature.

MONROSE.

Quand mon cœur ingénu, s'ouvrit à la Nature,
Pour moi l'Amour était le sentiment :
Cette Isle vainement
En murmure;
A la volupté la plus pure,
Rendu par cet embrassement,
J'ai droit de sentir la Nature.

ZÉNI.

On m'exila douze ans, du sein de la Nature :
J'ai par l'Amour connu le sentiment :
Mon père vainement
En murmure ;
S'il me fait laver son injure,
Par le plus tendre embrassement,
J'ai droit de bénir la Nature.

Fin de l'Épilogue.

ALEXANDRE

ET

APELLE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

A MÉNANDRE.

SI j'ai quelques connaissances dramatiques, je le dois à tes Ouvrages immortels. Sybaris, où l'on cite mon faible nom, n'a un Théâtre, que parce que tu as révivifié celui d'Athènes. Aussi je dédie cette Bagatelle, non à mon Rival, mais à mon Maître.

Quel pas de géant n'as-tu pas fait faire à l'Art dramatique, dans ce beau siècle de Périclès, dont tu ès le principal ornement! Tu as fait de la Comédie, à la fois, la Peinture et l'Ecole des mœurs; aussi ta gloire seule a pu faire tomber en désuétude la loi d'Athènes, qui, pour conserver l'honneur des Juges de l'Aréopage, leur défendait de faire des Comédies.

Cette loi, toute bisarre qu'elle nous paraît, était digne de Solon, quand elle n'avait en vue que les Im-promptu cyniques de ce Thespis, qui, sur des tréteaux ambulans, montés par des Vendangeurs barbouillés de lie, déclamait ou chantait des injures à la populace.

Elle était juste, quand elle ne frappait que ce Cratès, qui, sous prétexte d'épurer le Dialogue des Vendangeurs de Thespis, substitua aux traits indécens, contre la lie du peuple, des injures polies, mais infiniment dangereuses contre les Chefs de la République.

Enfin, elle annonçait une raison profonde dans le Législateur, quand elle ne tendait qu'à flétrir l'insolent Aristophane, ce farceur, sinon sans talent, du moins sans goût et sans vertu, qui broya avec sa plume sa-

tyrique, la cigüe dont périt le grand Socrate.

Grâce à toi, sage Ménandre, cette loi ne trouve plus de victimes; aujourd'hui on n'est plus flétri dans ta Patrie, parce qu'on fustige le Vice avec la verge du Ridicule. Une Comédie décente peut être écrite, sans danger, par la main dépositaire des lois, ou par celle qui gagne des batailles.

Athènes s'est honorée aux yeux des siècles, en plaçant au Théâtre de Bacchus, ton portrait à côté de ceux d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Le scèptre de la Tragédie, dans ce monument national, est partagé entre trois rivaux; mais toi seul, immortel Ménandre, tu tiens celui de la Comédie.

Il ne manquait à ta gloire que de se répandre hors de l'enceinte étroite

du Péloponèse; et Térence, le seul Poéte dramatique de Rome, qui ait eu du goût, t'a fait jouir de ce triomphe: il a traduit pour la Patrie des Camille et des Scipion, ou plutôt pour l'Univers, que ces Héros ont subjugué, tes quatre-vingts Comédies. Ces belles copies ont les grâces et la fraîcheur de l'original; et si jamais tes Ouvrages dramatiques venaient à se perdre, on en retrouverait encore l'esprit dans les Ecrits de ce grand Homme.

OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.

On vient de lire, dans l'Épitre de mon Sybarite à Ménandre, un trait violent contre Aristophane, qui pourrait être regardé comme une hérésie littéraire, par les fidèles de la petite Église anti-philosophique, qui se sont fait un point de doctrine de ne point croire à la vertu de Socrate.

Je ne parle point de l'illustre Casaubon, de l'illustre Scaliger, ni même de l'illustre Madame Dacier, qui tous, en vertu de leur brevet de Commentateur, ont fait un Demi-Dieu d'Aristophane. Les foudres sacrées de tous ces Pontifes ne suffiraient peut-être pas, pour que mon Sybarite se crût légalement excommunié.

Mais il a paru, un peu avant la Révolution Française, une magnifique édition grecque et latine des OEuvres de l'ennemi de Socrate, où Brunck, un des plus savans hommes de l'Europe, plaide encore la cause de tous ces illustres du siècle passé. Il y a un peu plus de danger à subir l'anathême qu'il prononce contre tout incrédule, qui doute de l'Apothéose d'Aristophane.

La verve du célèbre Alsacien, s'est singulièrement échauffée, à cause de ce mot de notre immortel Voltaire contre Aristophane, son idole. *Ce Poéte Comique, qui n'est ni Comique ni Poéte, n'aurait pas été admis, parmi nous, à donner ses farces à la Foire Saint-Laurent.*

L'illustre Casaubon, l'illustre Scaliger et l'illustre Madame Dacier, n'auraient pas mieux répondu que le nouvel Éditeur d'Aristophane.

« Tout homme, dit-il, qui est assez
» versé dans la connaissance des An-
» ciens et dans celle des Modernes,
» pour que son goût sûr fasse le pa-
» rallèle des deux littératures, retor-
» quera aisément cette critique contre
» Voltaire lui-même (*a*). »

Je ne veux pas me brouiller avec un Savant, qui croit que l'Auteur de Mérope, d'Alzire, de Mahomet et de l'Ecossaise, ne pourrait pas être joué à la Foire Saint-Laurent, en concurrence avec le créateur des Amours de Montmartre, et de Jérôme-Pointu.

Si l'Éditeur d'Aristophane est con-

(*a*) *Quàm facile ista in Voltarium retorqueri possint, sciunt qui antiqua et nova perindè intelligunt, eoque pollent sensu, qui ad eorum comparationem bene instituendam requiritur.* Voy. *Aristophanis Comédiae*, belle édition de Strasbourg, de 1783, tome II, page 66.

séquent dans ses anathèmes, comme sa renommée ne permet pas d'en douter, que devient le talent dramatique de mon Poëte de Sybaris, qui n'a fait ni Mahomet, ni le Siècle de Louis XIV, ni la Henriade ? Que devient sur-tout ma gloire, à moi, Soldat inconnu, enrôlé depuis long-tems sous la bannière de Sophocle, de Térence et de Molière, et qui aime trop mes Généraux, pour ne pas haïr un peu le Corsaire Aristophane ?

Tout bien réfléchi, je serai neutre entre Brunck, que je révère, et ma conscience. On ne saura point ce que je pense sur un sujet aussi délicat. Seulement, pour empêcher que le Poëte que je traduis, ne reste coupable du crime de lèze-majesté dramatique, au premier chef, je me contenterai d'indiquer ce que pensait en 1796, sur Aristophane, un Écrivain qui a fait ses preuves d'amour pour la vérité.

rité. Son paradoxe se trouve dans une *Histoire de la Grèce*, et l'Éditeur de l'ennemi de Socrate sera embarrassé à le qualifier; car on ne joue pas une vie de Phocion ou de Thémistocle sur les Tréteaux dela Foire, comme on pourrait y jouer des Parades, telles que Zaïre, Brutus, ou l'Orphelin de la Chine.

» Il faut demander pardon à l'hom-
» me de goût de parler trop long-
» tems d'Aristophane; mais ce farceur
» ingénieux a une sorte de célébrité,
» qu'il a conservée jusqu'au milieu du
» siècle de Louis XIV, et il faut ren-
» verser sa statue de dessus sa base.
» L'Histoire doit la vérité à tout le
» monde, et sur-tout aux Tyrans de
» l'Antiquité, pour empêcher leurs
» enthousiastes de le devenir.

» Personne ne s'est avisé, chez les
» Anciens, d'écrire la vie d'Aristo-
» phane, et nous ne tenons quelques

» détails sur sa personne, que de lui-
» même. Mais quel fonds à faire sur
» l'égoïsme de l'homme petit et per-
» vers, qui ne trouvait ni génie dans
» Euripide, ni vertu dans Socrate?

» Aristophane composa cinquante
» Comédies, dont il ne reste plus
» qu'onze. Il était, à la fois, Auteur
» et Acteur; du moins la tradition
» veut qu'il ait joué le rôle de Cléon
» dans ses *Chevaliers*, parce qu'aucun
» Comédien ne se trouva assez hardi
» pour travestir, sur la Scène, cet
» homme accrédité, qui avait été Ar-
» conthe et Général d'armée. On ignore
» comment Cléon, qui n'était pas Phi-
» losophe comme Socrate, se vengea;
» peut-être que la Pièce n'ayant point
» eu de succès, ne blessait pas même
» la vanité d'un homme sans talent
» et sans génie.

» Aristophane ne joua pas toujours

» des hommes sans conséquence pour
» la postérité, tels que Cléon. Le
» grand Périclès, qui ouvrit le siècle
» d'Alexandre, fut travesti en ridi-
» cule dans les *Acharniens;* Eschyle,
» Sophocle, et sur-tout Euripide, fu-
» rent traînés dans la fange, à la re-
» présentation des *Fêtes de Cérès* et
» des *Grenouilles*. Tous ces attentats,
» contre le goût et contre l'ordre pu-
» blic, furent couronnés par la farce
» abominable des *Nuées*, qui prépara
» de loin la mort de Socrate.

» Après avoir répandu son fiel sur
» la vie des grands hommes d'Athè-
» nes, et sur leur mémoire, Aristo-
» phane déchira les femmes, en corps,
» dans ses *Harangeuses;* et il ima-
» gina les *Guêpes*, pour flétrir l'ordre
» entier de la Magistrature.

» Il ne restait plus au Parodiste
» qu'à jouer les Dieux mêmes de son

» pays, et il le fit avec un cynisme,
» qui valut une sentence de mort à
» Diagoras, mais qu'on lui pardonna
» sans doute à lui-même, parce qu'en
» qualité de Poëte, il était sans con-
» séquence.

» Les Pièces d'Aristophane ne ra-
» chettent point d'ailleurs, par de
» grandes beautés littéraires, l'atteinte
» qu'elles donnent à l'ordre public : il
» n'y a en pas une qui ne pèche par
» l'ordonnance générale. Tous les ca-
» ractères héroïques qui les font res-
» sortir, sont jettés dans le même
» moule ; l'Auteur ne connaît point
» l'unité d'action, et encore moins
» celle d'intérêt ; ses intrigues ne mar-
» chent point avec aisance, et il n'y
» a point de vraisemblances dans ses
» dénouemens.

» Aristophane n'a connu que le co-
» mique local et le ridicule du mo-

» ment ; il ne lui est jamais venu dans
» l'idèe de s'élancer hors du cercle
» étroit de ses victimes, et de peindre
» les mœurs générales. Cependant les
» grands caractères comiques ne lui
» manquaient pas ; il y avait sûrement
» dans Athènes des Avares, des
» Joueurs, des Misantropes ; on y
» voyait sur-tout des Tartuffes, tels
» que le grand Prêtre Anitus ; mais le
» Poëte vil et lâche, aima mieux ser-
» vir celui-ci dans ses vengeances,
» que de le traduire sur la Scène, pour
» instruire tous les âges, et dérober
» d'avance la plus belle des palmes de
» Molière.

» Aristophane sait rarement faire
» parler les hommes ; aussi, pour mas-
» quer son impuissance, met-il sou-
» vent en Scène des êtres allégoriques,
» tels que la Guerre, l'Injuste, le Gé-
» nie Tintamarre, qu'on peut faire par-
» ler comme l'on veut, parce qu'ils ne

» ressemblent à rien. Plus souvent en-
» core, il choisit ses personnages par-
» mi les animaux. C'est un Escarbot
» monstrueux, qui fait l'exposition de
» la farce de la *Paix*. Les héros de trois
» autres de ses Pièces, sont des Oiseaux,
» des Guêpes et des Grenouilles.

» On a cependant tenté de faire
» une renommée à Aristophane ; mais
» c'est une erreur de l'ignorance, ou
» un crime de la mauvaise foi.

» Aristophane a été rarement ap-
» plaudi dans Athènes, le centre du
» bon goût et des lumières : il avoue
» lui-même, malgré son égoïsme, que
» son chef-d'œuvre des *Nuées* a été
» sifflé deux fois.

» Quand les Athéniens placèrent
» au Théâtre de Bacchus l'image de
» tous les grands dramatiques qui
» avaient illustré leur Scène, ils y fi-
» rent figurer Ménandre ; mais ils ne

» voulurent point qu'on y mit le ta-
» bleau d'Aristophane. Cette preuve
» est de la plus grande force, pour
» qui n'a point d'intérêt à faire d'un
» farceur un grand homme.

» Elien, qui a rassemblé dans ses
» *Histoires Diverses*, la tradition de
» toute l'antiquité sur Aristophane,
» l'a apprécié aussi peu favorablement
» que nous; et le judicieux Plutarque,
» dans son Parallèle de Ménandre,
» et du détracteur de Socrate, ajoute
» des teintes encore plus dures au
» tableau. Il est difficile, quand on a
» lu la critique motivée, faite par ce
» dernier Philosophe, de croire que
» l'auteur des *Nuées* ne fût dans une
» classe subalterne des Poëtes drama-
» tiques; comme il est difficile de sup-
» poser, d'après l'histoire du supplice
» de Socrate, qu'il eût jamais occupé
» une première place dans la classe des
» gens de bien. »

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.

APELLE.

CAMPASPE.

La Scène est dans l'Inde, sur les bords de l'Hydaspe.

ALEXANDRE ET APELLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Galerie de tableaux ; sur la droite paraît la Tente d'Alexandre. L'action commence à la pointe du jour, c'est alors qu'on voit s'ouvrir la portière de la Tente.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE ET APELLE.

(*Ils sont vêtus tous deux de la longue robe Asiatique , qu'ils avaient adoptée des Perses.*)

ALEXANDRE.

Apelle , je suis content de tes services , ton ame est au niveau de tes talens : j'ai désiré que ton pinceau m'associât à ton immortalité , et tes succès ont passé mon attente, — Ayant la liberté de choisir parmi

mes exploits celui qui méritait le plus d'être transmis aux siècles, tu as dessiné, non le Conquérant qui dévasta l'Asie, qui fit crucifier deux mille hommes dans Tyr subjuguée, et qui permit à une Courtisane d'embraser Persepolis, mais le Monarque humain, qui baigna de ses larmes Darius mourant, qu'il avait détrôné. Grace à ta manière de penser, fière et courageuse, jamais mes jouissances en ce genre n'ont été un besoin de ma vanité. Tu m'as représenté marchant à la vraie gloire, et tous tes conseils ont été dignes d'elle : il est tems de te récompenser d'une manière, dont ni toi ni moi n'ayons à rougir. — Apelle, sois l'ami d'Alexandre; je t'accorde tes entrées libres dans ma Tente. Tu logeras dans cette Galerie de tableaux, dont tes ouvrages ingénieux sont l'ornement; et tous les matins, avant la pompeuse futilité de mon audience publique, nous nous entretiendrons de ces Arts consolateurs, qu'il faut toujours aimer, quand on veut se survivre à soi-même. Nous lirons ensemble cet Homère qui a si bien peint les hommes, et dont, tout Alexandre que je suis, j'ose ambitionner la renommée....

(Un Esclave apporte une Lettre à Alexandre : le Prince la lit avec un plaisir que ses regards décèlent.)

Apelle, l'homme public en moi peut avoir des secrets d'état dont tu ne saurais être dépositaire ; mais l'homme privé n'a rien à te cacher. Cette lettre est de Bagoas, l'Eunuque favori de Darius, et devenu l'Intendant de mon Sérail : tu peux la lire.

APELLE, *(Il lit à haute voix.)*

« Votre serviteur fidèle a fait la découverte, à quelques Parasanges du camp, d'une jeune Indienne, du nom de Campaspe, fraîche comme la cadette des Grâces, ingénieuse comme Minerve, et ingénue comme Psyché, qui brûle de voir le vainqueur d'Arbelles, et le conquérant de l'Asie. Pour ces cœurs neufs qui ne viennent que d'éclore, brûler de voir, c'est être bien près d'aimer. — Je l'ai séparée adroitement de sa mère, et le plus intelligent de mes Muets doit la déposer, ce matin, dans votre Tente. Quelle que soit l'issue de cette aventure piquante, les fils de l'intrigue sont ourdis

» de façon à ne compromettre que le fidèle
» Bagoas. »

Ce Bagoas, Seigneur, devait être un personnage bien important, à la Cour de ce Roi de Perse, que vous avez détrôné!

ALEXANDRE.

Darius s'en servait, et avait la faiblesse de croire qu'il en avait besoin. Moi je m'en sers, et je le méprise. Au reste, il a du zèle pour son maître.

APELLE.

Et moi, Seigneur, qui pense que la gloire doit être le seul élément d'Alexandre, j'ai du zèle aussi. — Cependant vous écoutez cet Eunuque, et j'ai bien peur que son zèle ne détruise un jour l'ouvrage du mien.

ALEXANDRE.

Apelle, je t'entends: mais que veux-tu? Je n'ai pas toujours des trônes à abattre, et des Empires à fonder. Voilà Porus vaincu et l'Inde pacifiée: je touche aux limites du Monde; le Roi, le Conquérant sont satisfaits; il est tems que l'homme jouisse.

APELLE.

Eh ! qui mérita mieux que vous, Seigneur, les douces jouissances de la Nature ; vous que l'éducation n'a point perverti, vous que l'Univers soumis croit un Dieu, et qui avez le courage de dire que vous n'êtes qu'un homme ! — Mais enfin, cette Indienne...

ALEXANDRE.

On ne lui a point fait de violence, et on ne lui en fera jamais. Je veux qu'elle soit libre dans mon camp, et je donnerai moi-même l'exemple du respect que la force doit à l'innocence désarmée. Cependant ce cœur ingénu se développera sous mes yeux, et le spectacle de ses mouvemens remplira le vuide du mien. — Apelle, on dit que le sexe n'a de la franchise que sur les bords fortunés de l'Indus et du Gange : j'en veux faire l'épreuve. Jusqu'ici je n'ai vu que des êtres factices, des automates, qu'un fil, dans la main de l'homme puissant, fait mouvoir : l'Indienne de Bagoas m'apprendra peut-être ce que c'est qu'une femme.

APELLE.

Mais si cette femme venait à vous résister!

ALEXANDRE, (*avec quelque émotion.*)

Résister à Alexandre !

APELLE.

Pardon, Seigneur, je m'explique peut-être mal : on ne résiste point au Conquérant, mais on peut résister à l'homme.

ALEXANDRE. (*revenu à lui-même.*)

Apelle, vous croyez que cette Indienne est un enfant : — oh bien, elle peut me résister. Au reste, depuis que je suis sur le trône de Macédoine, j'ai attaqué toutes les Beautés qui ont parlé à mes sens, et je n'en ai rencontré aucune, dont la bouche franche et fière se soit ouverte pour me dire un Non fortement prononcé. Je suis empressé de savoir s'il est une femme née pour l'amour, qui ait admis un pareil mot dans sa grammaire.

APELLE.

Seigneur, vous êtes Roi, et vous ne trouvez que des Beautés faciles. Pour moi,

simple Artiste, qui n'ai de nom que par mon pinceau et par vos bienfaits, j'avoue que je n'ai encore trouvé que des Beautés cruelles.

ALEXANDRE.

Console toi, mon ami; si jamais tu subjugues une femme, tu sauras du moins si tu en ès aimé. — Mais l'Indienne ne vient point. — Apelle, puisque ma curiosité est une faiblesse, je ne veux point la donner en spectacle à mes Généraux : va leur annoncer que l'heure de mon audience est retardée. Quand la trompette en aura donné le signal, tu viendras avec eux, afin que je leur annonce le degré de faveur où je t'ai fait monter; et comme il ne faut point blesser dans un camp les convenances militaires, tu paraîtras, dans ma Tente, vêtu en Guerrier. — Je me doute que ton armure est humble, comme l'était encore hier ta fortune; mais j'ai tout prévu. Cet Esclave va te remettre le casque et la cuirasse que je portai, quand seul et sans soldats je voulus prendre le Fort des Oxydraques : tu ne déshonoreras pas cette armure : tu t'ès montré avec distinction dans les champs

d'Issus et d'Arbelles, et il n'y a que ton génie qui soit au-dessus de ta valeur. — Va, Apelle, va remplir mes vœux; et moi, trop occupé de mon Indienne, pour peser en ce moment les destinées du Monde, je vais rêver à elle, et préparer mon cœur à la recevoir.

(*La portière de la Tente se referme.*)

SCÈNE II.

CAMPASPE, *et un Esclave muet, qui l'accompagne.*

CAMPASPE.

ENFIN me voilà arrivée. — Oh combien, sans le Guide que m'a donné Bagoas, j'aurais eu peur en traversant ce camp terrible d'Alexandre? Que de lances! que d'épées! — Heureusement que leurs pointes n'étaient pas tournées contre moi. — Quel pays habitent donc ces hommes qui ne savent qu'effrayer? Est-ce celui des vautours? Moi je suis du pays des colombes, et je ne voudrais que plaire et aimer. —

Enfin

Enfin ma curiosité va être satisfaite ; j'ai voulu voir le Héros de l'Asie, et je le verrai. . . . . Mon ami, n'est-ce pas là sa Tente ? —

(*Signe d'approbation de la part de l'Esclave.*)

Ne doit-il pas passer par ici, avant de faire sa revue ?

(*Autre signe d'approbation.*)

Souviens-toi bien qu'avant que les ombres de la nuit aient enveloppé cette plaine, tu dois me ramener dans ma retraite : ton maître me l'a promis avec serment. Pourquoi me tromperait-il, moi qui n'ai jamais trompé personne ? — Et toi ma mère, toi qui, dans ta solitude profonde, me demandes en ce moment à tous les êtres inanimés qui t'entourent, pardonne si je passe un jour de ma vie loin de toi. Pourquoi as-tu enflammé mon imagination, en me parlant sans cesse des grandes choses qu'a faites le Vainqueur de Porus ; et pourquoi ta tendresse timide m'a-t-elle toujours dérobée à ses regards ? — Si tu n'avais pas à te reprocher un moment d'imprudence,

aurais-je à rougir d'un moment de curiosité ? Mais ce soir, dans nos caresses mutuelles, tous nos torts seront expiés. — Tu craignais peut-être qu'avec mon sexe et mon âge, on n'osât... Quoi !...Faut-il soupçonner le cœur de l'homme avant d'y lire ? Combien de fois nos jeunes Indiennes se sont-elles, ainsi que moi, répandues dans ces plaines favorisées du Ciel, dans ces plaines amoureuses, n'ayant d'autre compagne que leur innocence ? — Ma mère, rassure-toi, je te ramènerai ta compagne. — Mais Alexandre ne vient point. — Mon ami, je fais une réflexion : si le Roi vénait, comme les traits de son visage me sont inconnus, à quelle marques pourrais-je le reconnaître ? —

(*Le Muet lui montre un Mannequin couvert d'une magnifique armure.*)

Il suffit ; je ne te retiens plus : va instruire ton maître du succès de tes soins, et reviens avec lui dès que ma curiosité sera satisfaite. — Attends ; je dois reconnaître ton zèle : je n'ai à moi qu'une rose et une bague ; tiens, voilà la bague. —

(*Le Muet admire le brillant et feint de le refuser.*)

Prends, mon ami, ce n'est qu'un diamant (1); pour la rose, qui m'est bien plus chère, je la destine à ton maître.

SCÈNE III.

CAMPASPE.

Cet Alexandre qu'on peint à la fleur de son âge, et dont l'Inde entière ne prononce le nom qu'à genoux; qui rend les trônes aux Rois qu'il a vaincus, et les Beautés captives à leurs mères; cet Alexandre, dis-je, doit être bien aimable;... oui, bien aimable. Quand on est né, comme moi, sur les bords pacifiques de l'Hydaspe, qu'on compte à peine quatorze ans, et qu'on a un cœur dont l'âge ne commence pas encore, on ne doit regarder comme le plus grand des hommes, que celui qui en

---

(1) C'est un trait de pur égoïsme, que de disputer aux Anciens la connaissance du diamant, puisqu'il n'est pas nécessaire, pour le trouver, d'exploiter des mines à grand frais. On sait, par une tradition Asiatique, qu'on en rencontre, de tems immémorial, dans le fleuve Goüesl, au Bengale, et au milieu du lit de la rivière de Succadan, dans l'Isle de Borneo.

est le plus aimable. — Cependant ce casque, cette armure ont je ne sais quoi qui m'effarouche : j'aimerais bien autant qu'il n'eût, ainsi que moi, que l'habillement qui fait ressortir les grâces de la Nature. — Allons, mes yeux s'y feront peut-être ; mon imagination verra l'homme aimable, au travers de cette enveloppe sauvage ; et ce contraste ajoutera quelque chose de piquant à mon admiration. — La Tente s'ouvre ; c'est lui, je ne sais où me cacher. — Remettons-nous : je ne vois point l'habit de guerre qui doit me le désigner ; ce n'est sans doute qu'un Courtisan : parlons-lui d'Alexandre, j'en serai plus préparée à le voir.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE ET CAMPASPE.

ALEXANDRE.

(*Il jette un coup d'œil furtif sur Campaspe, qui s'approche avec timidité, et dit à part.*)

ELLE est ravissante ! — Bagoas, tu ne m'as pas trompé : quoi qu'on dise, tu ès un serviteur fidèle.

CAMPASPE.

Seigneur, vous parlez de Bagoas; il est un de vos amis, sans doute.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Elle ne me connaît point; profitons de son erreur pour l'étudier mieux.

CAMPASPE.

Ce Bagoas me semble un des plus aimables Satrapes d'Alexandre : il m'a tant dit que j'étais la plus jolie des Indiennes, et que son Roi était le meilleur des Rois! — Oh, j'aime beaucoup qu'on dise du bien de moi et d'Alexandre.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Sa naïveté m'enchante. — Campaspe....

CAMPASPE.

Quoi! vous savez mon nom!

ALEXANDRE.

Oui, je suis dans la confidence de Bagoas. — Mon ami ne vous a point trompée; vous êtes le chef-d'œuvre de la Nature,

et Alexandre aura un grand mérite à mes yeux, celui de vous rendre justice.

CAMPASPE.

Quoi ! sérieusement vous croyez que le Maître de Monde, du haut de sa gloire, jettera un regard sur une Bergère de l'Hydaspe ! — Oh ! parlez-moi sans cesse de ce généreux Alexandre, dont j'avoue que mon cœur est plein ?

ALEXANDRE.

Oui, je vous en parlerai sans cesse : — Je connais bien le fond de son ame : — je le connais ; mais beaucoup. — Figurez-vous que je suis à sa place : — je dépose ici l'orgueil du commandement. Porus, les Rois que j'ai vaincus, les Monarchies que j'ai fondées, tout s'anéantit devant nous. Il ne reste plus que vous et moi dans l'Univers ; et devenu votre égal, je vous dis, avec toute l'expression du sentiment, ce mot charmant, je vous aime, qui est dans la bouche de tout le monde, mais qu'on ne prononce pas également chez les Rois et chez les Bergers.

CAMPAPE.

Fort bien ; — j'aime assez, ne pouvant m'élever jusqu'à mon Amant, que mon Amant descende jusqu'à moi. Mais ce Roi que vous représentez, dites-moi, de ce moment sera-t-il à jamais Berger.

ALEXANDRE.

Non, je serai, tour-à-tour, sur le trône et à vos pieds : les momens fortunés que nous coulerons ensemble, je tiendrai votre houlette : — je reprendrai le sceptre, quand il faudra donner des lois au Monde.

CAMPASPE.

Je vous entends, Alexandre sera mon Amant une heure par jour. Oh, si jamais j'aime quelqu'un, ce qui n'est pas tout-à-fait impossible, je veux le lui dire à tous les instans de ma vie ; et tout homme qui voudra me plaire, me prendra pour modèle.

ALEXANDRE.

Jeune Etrangère, si vous aviez, comme moi quelque expérience du cœur humain,

je vous prouverais que de longues amours ne sont qu'une longue erreur.

CAMPASPE.

Prouvez, Seigneur ; — j'aime siugulièrement à m'instruire.

ALEXANDRE.

Dites-moi, connaissez-vous le Théâtre ?

CAMPASPE.

Un peu. — Le Dieu Brama, qui nous a gouverné il y a qnarante mille ans, nous a laissé des Comédies morales, que nos Prêtres, dans les Temples, aiment à représenter.

ALEXANDRE.

Eh bien, l'Amour est une Comédie, où il y a infiniment moins de Scènes que d'Entr'actes. Ces Entr'actes conservent l'Amour, comme le sommeil conserve la vie.

CAMPASPE.

Que vous êtes cruel, Seigneur, de détruire ainsi la plus douce des mes illusions ! Je ne veux point de votre sommeil ; je me

sens la force de veiller toute ma vie. — Mais que ferait donc pour mon bonheur, mon Berger, redevenu Roi, pendant les longs Entr'actes de nos amours ?

ALEXANDRE.

J'épuiserais pour vous toute ma magnificence. Tout l'or que j'aurais enlevé aux Nations passerait dans vos mains.

CAMPASPE.

De l'or ! que peut-il pour mon bonheur ? Je n'avais de ce métal que l'anneau d'une bague, et je l'ai donné ce matin à un Esclave.

ALEXANDRE.

Je ferais contribuer toutes les parties du Monde à votre parure. Tyr fournirait sa pourpre, et la Perse, ses tissus d'or, pour votre vêtement. L'extrémité de l'Inde donnerait ses diamans pour former votre diadême.

CAMPASPE.

Non. Si toute cette pompe ne me vaut pas, elle m'est inutile ; si elle vaut mieux

que moi, j'ai trop d'orgueil pour me parer de ce qui m'efface.

ALEXANDRE.

J'irai au-devant de vos désirs.

CAMPASPE.

Je n'ai point de désirs; si ce n'est peut-être de trouver un cœur sensible, dans lequel le mien puisse se jetter.

ALEXANDRE.

Eh bien, laissons-là tout l'appareil futile des richesses; mais votre grande ame trouvera des attraits dans la gloire. Vous partagerez ma renommée; on vous portera les clefs des villes que j'assiégerai; les Rois que je vaincrai seront conduits, enchaînés, à vos pieds.

CAMPASPE.

Oui, je conseille à Alexandre de me laisser diriger le cours de ses conquêtes; moi, j'ai l'ame bonne. Toutes les villes qu'il voudra prendre, je lui en ferai lever le siège. tous les Rois captifs qu'il m'amènera; je leur donnerai la liberté.

ALEXANDRE.

Campaspe, du moins, sera sensible au plaisir de commander.

CAMPASPE.

Oh oui ! il est si doux de commander ! l'empire qu'on prend sur les hommes, dispense de tant de devoirs ! — Mais je fais réflexion que commander à ce que j'aime, ce serait peut-être lui déplaire. Eh bien, puisque mon cœur me défend de commander à tout ce qui m'est cher, je ne veux commander à personne.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Je ne gagne rien à raisonner avec cet Enfant ; sa naïveté confond mon expérience: parlons-lui la langue de l'Amour, c'est celle de tous les âges. — Eh bien Campaspe, je te laisse les douces illusions dont tu embellis le songe de la vie ; que l'Amour seul remplisse tous nos momens ; que sans cesse occupés l'un de l'autre, ne voyant que par tes yeux, ne sentant que par ton ame, ne te faisant respirer que dans l'élément du plaisir, je me dédommage, par la rapidité de mes jouissances, de la perte de mon immortalité.

CAMPASPE.

Voilà le langage que j'aime dans la bouche de l'Interprète d'Alexandre. J'aimais ce Héros sur sa renommée, et j'avoue qu'à force de me le faire grand, on allait me le faire haïr.

ALEXANDRE.

Quoi ! j'aurais trouvé le chemin de ton cœur !.... Viens, charmante Indienne, viens. . . .

(*Il la fait asseoir avec lui sur une espèce de Canapé Asiatique.*)

Abandonne-moi cette main d'albâtre ;... que je la couvre de mes baisers... Ta douce résistance ne fait qu'enivrer mes sens.

CAMPASPE, (*se levant.*)

Seigneur, nous ne sommes pas bien ici : — continuez à me parler d'Alexandre.

ALEXANDRE, (*à part.*)

La voilà ébranlée ; j'ai parlé à ses sens. Ne précipitons rien, et tâchons de devoir mon triomphe, non à mon nom, mais à moi-même.

(*A Campaspe.*)

Campaspe, pardonnez.— Alexandre m'avait chargé de lire dans les replis de votre ame; il voulait qu'on ne prit point sa passion naissante pour le caprice d'un Roi blasé sur l'amour; il voulait étudier un cœur, digne de celui que le Monde entier peut à peine contenir. — J'ai rempli mon rôle avec quelque feu, et vous devez être satisfaite.

CAMPASPE.

J'aurais préféré que ce rôle il l'eut joué lui-même. Si j'aimais, il me semble que ma flamme n'aurait d'autre interprète que mes yeux et mon éloquence naïve. On n'employe de tiers que pour corrompre, il n'en faut point pour aimer.

ALEXANDRE.

Celui qui a la force en main ne s'amuse pas à corrompre : jugez mieux d'Alexandre; il a voulu lire dans votre pensée pour y conformer la sienne; son crime n'est que l'effet de sa délicatesse, et ce ne serait pas à vous, Campaspe, à l'en punir.

CAMPASPE.

Qu'il vienne donc m'en assurer lui-même ; qu'il désavoue tout ce qui a échappé d'offensant pour moi, à l'amitié de son Interprète. Il règne, dit-on, sur le Monde ; moi je ne suis pas de ce Monde qu'il a conquis, et je verrai s'il est digne de régner sur moi.

ALEXANDRE.

Mais sous quelle forme paraîtra-t-il devant vous ?

CAMPASPE.

Sous la sienne, sans doute.

ALEXANDRE.

Cette forme vous paraîtra peut-être un peu sauvage.—Ce pennache terrible qui ombrage sa tête, cette épée faite pour protéger les faibles, cette cuirasse qui le défend, tout cela peut effaroucher la fille de la Nature.

CAMPASPE.

J'aime mieux qu'on me blesse avec franchise, que de me tromper pour me plaire. C'est la renommée d'Alexandre conquérant,

qui m'amène ici, et c'est Alexandre conquérant que je veux y voir.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Ceci dérange tous mes projets ; mais il faut bien se prêter à son caprice. —

(*A Campaspe.*)

Campaspe, l'heure approche où le vainqueur de l'Asie va donner son audience ; vous le verrez dans sa gloire, et il ne tiendra qu'à vous que ses rayons rejaillissent jusque sur votre tête.

(*Il sort de la Scène, mais du côté opposé à sa Tente.*)

SCÈNE V.

CAMPASPE.

LE tableau que ce Satrape vient de me faire d'Alexandre, est peu fait pour m'en imposer. — Si c'est là le Héros de la terre, il n'est guère fait pour devenir le mien. On dirait que cet Interprète a eu le dessein de rendre son Maître odieux ; et je crois qu'il a réussi. — Mais ne se pourrait-il pas?... Plus je rassemble les détours ingénieux de ce Satrape, plus je me rappelle son élo-

quence captieuse... Il ne faut plus en douter : cet Interprète d'Alexandre, me sondait pour lui-même et non pour son Maître ; — Aurait-il osé sans cela me parler en son nom, me presser dans ses bras, rougir ma main de ses baisers ?... Heureusement que j'ai résisté ; et alors, cessant de me séduire pour lui-même, il a repris le rôle d'Envoyé d'Alexandre. — Que ces hommes de Cour sont dangereux ! Ma mère me l'a bien dit, que dans le séjour des Rois il n'y avait que de masques et point de visages ; qu'on n'y louait les mœurs que pour les corrompre ; qu'on ne s'y embrassait que pour s'étouffer. — Cette découverte délivre mon ame d'un poids qui l'accablait : je sens maintenant que l'Alexandre dont mon imagination est pleine, n'est point celui de ce Satrape. Le véritable Héros de l'Asie, le mien, va venir ; et un sentiment inconnu dont je ne suis pas la maîtresse, me dit que je l'aimerai. — La Tente s'ouvre... Le voici :... mon trouble est à son comble. Cachons-nous un moment, pour ne point exposer mon émotion aux yeux qui l'ont fait naître.

(*Elle se retire au fond du Théâtre.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

APELLE, (*en habit de guerrier.*)
CAMPASPE.

APELLE,

(*Sur le bord du Théâtre, de manière que Campaspe ne puisse l'entendre :*)

ME voilà donc revêtu de l'armure d'Alexandre : je me serais bien passé de cet excès d'honneur. Ainsi il me faudra abandonner mes Arts chéris pour assister chaque jour au lever d'un Maître ! — Un Maître ! Et je descends des Vainqueurs de Salamine et de Marathon ! — Mais il ne faut pas confondre Alexandre avec le vulgaire des Rois ; il a accueilli mon génie que l'indigence allait anéantir ; chaque jour son ame généreuse vient chercher mes besoins au fond de mon cœur. — Allons, passons-lui ce caprice ; quand on a besoin des Souverains, il faut bien, en entrant chez eux, laisser son ame à la porte...

(*Moment de silence. Dans l'intervalle, Campaspe s'approche avec timidité. — Ils*

se voient. Mouvement réciproque de surprise et d'admiration.)

CAMPASPE, (*à part.*)

Ah ! mon cœur me dit : Voilà Alexandre.

APELLE, (*à part.*)

Voilà l'Indienne de Bagoas. Qu'elle est belle, et qu'Alexandre va être fortuné ! — Mais le danger presse ; fuyons...

(*Leurs regards se rencontrent.*)

Ce regard m'embrase. — Je suis perdu, et Alexandre a un Rival.

CAMPASPE, (*toujours à part.*)

Quelle réserve dans le Maître du Monde ! qu'elle contraste bien avec l'audace du Satrape ! —

(*A Apelle.*)

Seigneur, pourquoi me fuyez-vous ? Campaspe tremblante, éperdue, vous aurait-elle offensé ?

APELLE.

Que dites-vous, Campaspe ? Offense-t-on quand on a vos charmes ?

CAMPASPE.

Bagoas m'a dit hier, comme vous, que j'avais quelques charmes : un Satrape d'Alexandre vient tout à l'heure de me le répéter. Mais, je ne sais, il me semble que ces mots dans leur bouche, ne signifient pas ce qu'ils expriment dans la vôtre. Les éloges des autres parlent à ma vanité, mais les vôtres parlent à mon...

APELLE.

Campaspe, n'achevez pas. Cessez de faire couler dans mon ame ce poison enchanteur que votre bouche distille : vous ne savez pas tout le danger que je cours en vous admirant.

CAMPASPE.

Eh bien, Seigneur, puisque la franchise d'une jeune Indienne, peu faite à la langue des Cours, vous semble dangereuse, je vais cesser,... (*d'un ton pénétré.*) s'il est possible, de m'occuper de vous. Mon cœur que vous commencez à captiver, va se taire ; mais du moins, puisqu'il m'est défendu de dire tout ce que votre personne m'inspire, laissez moi le dédommagement

de parler des nobles travaux qui ont rendu votre nom immortel.

APELLE, (*à part.*)

Elle a raison. Ce spectacle pourra nous distraire. —

(*A Campaspe.*)

Vous attachez, belle Etrangère, un trop grand prix à mes faibles travaux ; mais votre suffrage me flatte, et je dois répondre à votre attente.

(*Il la conduit vers les tableaux.*)

Voici Alexandre, prenant d'une main le breuvage que lui donne Philippe son Médecin ; et de l'autre, lui tendant la lettre qui lui annonçait que ce breuvage était un poison.

CAMPASPE.

Ce trait de confiance est sublime. — Mais je ne reconnais point cette tête ; sans doute, parce que les ombres de la mort l'environnent. —

(*Elle s'approche d'un tableau encore sur le chevalet.*)

Que désigne cette peinture ?

APELLE.

Alexandre, rendant à Porus, vaincu et désarmé, ses états dont il a fait la conquête.

CAMPASPE.

Oui, voilà Porus, mon Maître; il respire sur cette toile. Mais, où est Alexandre?

APELLE.

Il est ici : — sa tête n'est point achevée. — Voici un autre tableau plus fini, et dont le dessin ne laisse rien à désirer. C'est Alexandre, qui, se croyant suivi de son armée, s'élance seul, du haut des remparts, dans la forteresse des Oxydraques, et en cherchant la gloire, défie la mort qu'il est sur le point de rencontrer.

CAMPASPE,

(*A part, tandis qu'Apelle à les yeux fixés sur son tableau.*)

Oui; voilà son pennache éclatant, sa brillante armure. Avec quelle vérité tout cela est rendu! —

(*A Apelle.*)

Mais, Seigneur, cette tête n'a-t-elle pas

un peu trop de caractère ? Excusez ma franchise ; sûrement le Vainqueur de l'Asie avait l'air plus jeune, quand il fit cette folie héroïque, que la peinture a transmise à la postérité.

APELLE, (*à part.*)

Quoi, mes tableaux manqueraient de vérité ! La Grèce cependant. . . . mais je n'ai pas la force de la contredire.

CAMPASPE.

Eh pourquoi les grandes choses que fait un héros exigent-elles qu'on le peigne avec un visage qui annonce sa maturité ? S'il est jeune, il faut le dessiner jeune ; et le Peintre, à cet égard, ne doit pas en savoir plus que la Nature. Combien cette fleur d'adolescence, que je vois briller en vous, accroît l'intérêt qu'inspirent vos sublimes travaux ! Je voudrais que l'on représentât ces grâces de l'ingénuité, qui vivifient, jusqu'à votre silence, cette ame qui étincelle dans vos regards, cette douce émotion que vous inspirez, en rougissant de la partager...,

APELLE.

Campaspe, arrêtez ;... je ne me connais plus ;... continuons à parler d'Alexandre.

CAMPASPE, (*à part.*)

Il veut que je parle de lui, et il ne veut point que je lui parle. — Je n'entends rien à ce caprice. — Oh, c'est une épreuve sans doute ; c'est qu'il joue un rôle comme son Satrape. — N'importe, prêtons-nous à son idée. —

(*A Apelle.*)

Ah, Seignenr ! qu'il m'en coûte peu de m'entretenir avec vous du Maître du monde ! Si vous saviez combien tout ce qu'il a fait de mémorable est gravé là !... Ce cœur est encore plus plein de lui, que cette froide toile que le pinceau a animée....

APELLE.

Que dites-vous ? Alexandre...

CAMPASPE.

Oui, il est mon Héros ; je le dissimulerais en vain.

APELLE, (*à part.*)

Enfin, je respire.

CAMPASPE.

Ma franchise, Seigneur, paraît vous surprendre : mais dans nos climats, avec les mœurs de la Nature, et la douce confiance de la vertu, nous ne rougissons pas de dire ce que nous ne rougissons pas de penser, Oui, Alexandre a pris sur moi un ascendant dont je ne puis me défendre. Je le chéris, remplissant l'Univers du bruit de son nom ; je le chérirais encore, quand, pauvre, sans aïeux, et n'ayant d'existence que par son amour, il viendrait s'oublier, avec moi, dans la douce obscurité qui fait le charme de ma vie... Vous pâlissez, Seigneur ;... on dirait que vous craignez qu'Alexandre ne me soit cher.

APELLE.

Campaspe, jamais mon ame ne s'est trouvée dans une situation aussi pénible... Oui, n'en croyez point mes yeux, ni cette émotion subite dont je ne puis me défendre... Alexandre vous est cher ; continuez à l'aimer, — dussai-je en mourir !

SCÈNE VII.

(*La Tente Royale se déploie toute entière. On voit Alexandre, vêtu en guerrier, sur un trône, entouré de ses Généraux. Des Rois indiens sont à ses pieds, avec des Esclaves des deux sexes, chargés de chaînes.*)

ALEXANDRE, APELLE, CAMPASPE, ROIS vaincus, etc.

CAMPASPE.

QUELLE lumière vient m'éclairer ! — Voilà Alexandre ; et quel est donc, grands Dieux ! l'infortuné que j'aime ?

(*Apelle va se ranger auprès du trône ; et Campaspe, interdite, se couvre les yeux de sa main.*)

ALEXANDRE, (*à Apelle.*)

Jouis comme moi de sa surprise. — Voilà, mon ami, la plus chère de mes conquêtes.

(*A un signal que fait Alexandre, les Rois se lèvent, et on brise les chaînes des Esclaves.*)

UNE INDIENNE, *chante.*

Que l'Univers se taise à la voix d'Alexandre ;
Son cœur sensible a partagé les pleurs
Que son épée à fait répandre.
Les Vaincus lui sont chers autant que les Vainqueurts :
Sous ses lois, heureux qui respire !
Ce Héros est, tour-à-tour,
Du genre humain soumis à son empire :
Et la terreur et l'amour.

ALEXANDRE. (*à Apelle.*)

Mon ami, toute cette pompe m'importune. Je ne vois ici que Campaspe ; et je sens que tout ce qui est en moi d'existence, m'entraîne vers elle.

(*Il fait un signal, et ses Généraux se retirent. La Tente Royale se referme, et un Esclave seul reste à la porte. Alexandre vient, avec Apelle, au-devant de Campaspe.*)

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, CAMPASPE, APELLE,

ALEXANDRE.

CAMPASPE a désiré de voir le Vainqueur de Porus, commandant à des Rois. Son at-

tente est remplie ; et quand je porte à ses pieds les hommages dont m'accable ce monde que j'ai soumis, je me flatte qu'ils ne seront pas dédaignés.

CAMPASPE, (*sans voir Alexandre.*)

J'ai désiré de voir Alexandre ; je l'ai vu : mais sa gloire m'accable. Sera-t-il assez grand pour se contenter que je l'admire sans cesse ?

ALEXANDRE.

Admirer quand j'adore ! — Ah ! que Campaspe connaît mal ce cœur impétueux, à qui il ne faut, soit en gloire, soit en amour, que de grandes jouissances ; qui se croiroit haï d'une Amante, s'il n'en était qu'admiré !... Mais j'entrevois, Campaspe, les détours innocens de ton ingénuité. Ne m'as-tu pas dit tantôt que ton ame était pleine d'Alexandre ? Ce mot, échappé à ta franchise, est fait pour me suffire ; je ne dois plus voir, dans tes refus, que cette vague inquiétude de l'Enfant de la Nature, en proie à des désirs qu'il ignore. Ta résistance est celle d'une ame neuve, qui lutte faiblement, dans la crainte de triompher ?... Ah, Campaspe !...

APELLE,

(*voyant Alexandre s'échauffer par degrés.*)

Seigneur ,... mes Elèves m'attendent ;... voici le moment où je dois terminer, par vos ordres, une grande composition, destinée à consacrer un des plus beaux traits de votre vie mémorable.

ALEXANDRE.

Quoi ! celui de Clitus : lorsque je voulus mourir sur le corps sanglant de cet ami que j'avais assassiné ?

APELLE.

Non, Seigneur ; celui de votre générosité envers la femme et la fille de Darius ; lorsqu'entrant dans leur Tente, après la bataille d'Arbelles, et voyant à vos genoux ces Beautés de l'Asie, craintives et éperdues, l'œil en feu, ivre de gloire et peut-être d'amour, malgré la fougue de vos sens et l'orgueil de votre conquête, vous ne vous permites pas d'attenter à l'honneur de vos captives. —

(*Alexandre rougit.*)

Quelle victoire, Seigneur, que celle que vous remportâtes alors sur vous-même !

ALEXANDRE.

(*Il balbutie les premiers mots.*)

Mon ami, réservons pour des tems plus heureux,.., ce nouveau gage de l'immortalité que tu me donnes. —

(*Un regard qu'il jette sur Campaspe le rassure.*)

Occupe plutôt ton pinceau à multiplier à mes regards cet objet que j'adore; épuise pour elle, sur la toile, toutes les formes heureuses de la peinture; que, tour-à-tour, Flore, Psyché ou l'Amour même, mais toujours Campaspe, elle remplisse de ses portraits les Temples de Babylone, de Suze ou d'Ecbatane; qu'elle augmente l'idolâtrie des adorateurs de nos Dieux, et que sa beauté la justifie.

APELLE.

Que me commandez-vous, Seigneur?

ALEXANDRE.

Je ne commande point, mais je désire. — Et toi, Campaspe, prête-toi à une illusion qui éternisera mon amour et tes grâces.

Cet Esclave va te conduire dans la partie de ma galerie des arts, où Apelle a rassemblé les parures diverses de toutes nos Immortelles : tu choisiras le déguisement qui fera le mieux ressortir ta beauté. — Le reste, je l'abandonne au génie d'Apelle.

CAMPASPE, (*à part.*)

Prêtons-nous un moment à son caprice ; et cherchons un déguisement qui guérisse son cœur, ou du moins qui l'éclaire.

SCÈNE IX.

ALEXANDRE ET APELLE.

ALEXANDRE.

Le voilà, mon cher Apelle, ce cœur vierge (*a*), que j'ai tant demandé aux Dieux ; ce cœur que la Nature semble avoir pétri exprès, pour dédommager le mien du

---

(*a*) Je n'aime point le Néologisme, mais le mot *Partenos* qui est dans l'original grec, n'a pas deux acceptions ; et j'aime encore mieux traduire avec l'énergie de l'audace, qu'avec la faiblesse de la périphrase.

vuide qu'y ont laissé les Beautés muettes de la Grèce et de la Perse. Celle-ci du moins n'a rien de ces jeunes ambitieuses, qui se laissent aimer pour épouser un trône; plus elle me refuse en ce moment, et plus elle m'accordera un jour. — Enfin, je vais être aimé pour moi-même, et l'être sans partage.

APELLE.

Pardon, Seigneur, du doute cruel que j'ose élever dans votre ame sensible; mais si Campaspe, sans vous trahir, (elle en est incapable), trompait votre espoir; si avant de recevoir votre hommage, elle avait aimé!

ALEXANDRE, (*avec emportement.*)

Apelle, que dis-tu? Qui, moi le Vainqueur de la terre, j'aurais un rival.

APELLE, (*à part.*)

Le moment de l'éclairer n'est pas venu.

(*Il va préparer son chevalet, et arranger ses pinceaux.*)

ALEXANDRE.

(*Après un moment de rêverie.*)

Je m'emporte; mais aussi quel mot est

sorti de ta bouche ? Jamais on ne l'eût prononcé impunément à la Cour de Darius.

APELLE.

Darius, Seigneur, n'eut jamais d'autre ami que le héros qui l'a détrôné.

(*Il se remet à l'ouvrage.*)

ALEXANDRE, (*rentrant en lui-même.*)

Il a raison ; si l'infortuné avait eu un ami, qui sait si la Perse serait à moi ?

APELLE.

Campaspe, maîtresse de sa personne, l'est aussi de disposer de son cœur ; vous l'avez dit vous-même. C'est donc Campaspe, libre, que je vais assimiler aux Immortelles. Seigneur, vous êtes trop grand, pour exiger que je prostitue à peindre la vile Esclave d'un sérail, le pinceau qui, après avoir représenté Hercule, méritant l'Olympe, doit un jour dessiner votre apothéose.

ALEXANDRE.

Ami, tu éclaires ma raison ; mais mon cœur est toujours déchiré. — Apelle est trop

trop philosophe pour m'alarmer envain.— Quel est donc ce rival, dont ton amitié intimide mon amour ? Serait-ce Porus, le souverain de Campaspe ? — Voilà du moins un rival dont Alexandre ne rougirait pas.

APELLE.

(*Il amène Alexandre auprès d'un tableau commencé.*)

Vous voyez, Seigneur, cette grande composition de la famille de Darius, que votre amour pour Campaspe m'a ordonné d'interrompre. — Je veux vous consulter sur une épisode, qui, je pense, en redoublera l'intérêt.—Vous vous rappelez qu'en entrant dans la Tente du Monarque détrôné, vous êtiez avec Ephéstion.

ALEXANDRE.

Oui, le voilà, je le reconnais ; sa tête est achevée.

APELLE.

Il avait une armure pareille en tout à la vôtre.

ALEXANDRE.

Pareille ! Il faut dire la mienne ; c'était

celle qui m'avait servi au passage du Granique, et dont j'avais récompensé sa valeur.

APELLE.

Eh bien, quant vous parûtes tous deux dans la Tente, la mère de Darius, prenant Ephestion pour le vainqueur d'Arbelles, vint embrasser ses genoux. — Bagoas l'avertit de sa méprise, et vous, avec cette grandeur d'ame qui n'appartient qu'au vainqueur du Monde, relevant la Princesse éperdue, *vous ne vous trompez pas*, dites-vous, *celui-là est aussi Alexandre*.

ALEXANDRE.

J'avais oublié ce mot; — il n'est à relever, que parce que les Rois ont rarement des amis.

SCÈNE X.

ALEXANDRE, APELLE, CAMPASPE,

(*La dernière paraît avec le costume de l'Amour, son carquois, son bandeau et ses flèches.*)

ALEXANDRE.

QUE vois-je? c'est l'Amour même qui descend de l'Olympe.

APELLE, (*à part.*)

Non, l'épreuve est trop forte ; — jamais je ne dessinerai Campaspe, sans me perdre.

CAMPASPE.

J'ai rempli les vœux d'Alexandre ; j'ai choisi un déguisement, qui, s'il ne releve pas mes faibles charmes, flatte infiniment ma vanité et celle d'un Amant. — Cet Esclave m'a dit que dans votre Europe, on représentait, avec ces attributs, un Enfant, maître des Dieux. Je conçois peu comment la faiblesse peut être le symbole de la force ; mais Alexandre m'expliquera cette allégorie.

ALEXANDRE.

Eh ! qui mieux que vous, Campaspe, en prouve la justesse ; vous êtes de l'âge de l'Amour, et comme lui, rien ne vous résiste. S'il est le Maître des Dieux, vous maîtrisez le vainqueur des Rois : de chaque côté, c'est la faiblesse qui subjugue la force.

CAMPASPE.

Mais si la puissance de l'Amour réside

tout entière dans l'art de séduire, pourquoi cet attirail de guerre, ce carquois et ces flèches?

ALEXANDRE.

Laissez-vous placer dans l'attitude la plus heureuse pour la peinture; et quand vous pourrez vous servir de vos flèches, je vous en expliquerai l'usage. —

(*Apelle prend Campaspe par le bras, pour la poser. Celle-ci porte la main de son Amant sur son cœur qui palpite; Apelle la retire avec précipitation. Regard expressif, où les deux ames se peignent.*)

Que votre ingénuité; Campaspe, ne s'alarme pas de l'effet de ces flèches. Légères comme le feu, et souvent bienfaisantes comme lui, elles ne portent leur atteinte que dans les cœurs soumis à l'empire de l'Amour.

CAMPASPE.

Il suffit, et mon imagination devine le reste. — Mais, Seigneur, si, comme vous m'en flattez, j'ai quelque ressemblance avec le Dieu d'Amour, puis-je faire usage de ses armes?

ALEXANDRE.

J'allais te le proposer. — Oui, Enfant céleste, perce de ce dard embrasé le cœur digne de toi, où tu respires : ce geste muet, mais éloquent, sauvera à ton innocence l'embarras d'un aveu.

(*A part.*)

Je vais donc savoir si j'ai un rival.

APELLE, (*à part.*)

Si sa bouche parle la langue de son cœur, je vais paraître le plus coupable des hommes ; si c'est une femme vulgaire, j'en serai le plus malheureux.

ALEXANDRE.

Avance, Apelle, tu ne saurais être trop près de ton modèle ; que ton pinceau brûlant saisisse cet instant enchanteur, où l'ame de Campaspe va suivre l'essor de sa flèche. Que ton génie égale, s'il le peut, notre amour.

CAMPASPE, (*à part.*)

Mon ame n'était pas faite pour être cruelle...

(Elle les regarde avec attendrissement, l'un et l'autre.)

Mais Alexandre l'ordonne...

(Elle frappe de sa flèche le cœur d'Apelle, qui laisse échapper sa palette, et va s'appuyer, presque sans connaissance, contre un des appuis de la Tente. Campaspe descend de son piédestal.)

ALEXANDRE,

(Lançant un regard foudroyant).

Perfides!

CAMPASPE.

Seigneur, j'étais libre; je ne devais que de l'admiration au Vainqueur généreux du Monde; ce tribut je l'ai payé avec transport, et je le paye encore malgré vos menaces. Quant à l'Amour... Vous voyez ce bandeau, s'il ne m'embellit pas, du moins il me justifie.

ALEXANDRE.

Eh pourquoi donc fomenter, par vos caresses barbares, un amour que vous faisiez naître, et que vous êtiez loin de partager?

CAMPASPE.

N'accusez que vous, Seigneur, de cette apparence de perfidie, que tout mon cœur désavoue. Je ne vous connaissais que par le bruit de vos conquêtes, et ce qui me touchait encore plus, par celui de vos vertus. Vous êtes venu, sous un nom étranger, tendre un piége à mon ingénuité : j'ai été la dupe innocente du stratagême ; et vous, vous en avez été la victime. J'avoue que j'aurais cru vous manquer, si j'avais laissé votre Satrape lire dans ce cœur qui ne s'ouvrait que pour vous. Lorsqu'ensuite j'ai vu sortir de votre Tente, et avec une armure royale, l'Infortuné que vos regards ont foudroyé, l'idée pleine de cet Alexandre, dont vous m'annonciez vous-même l'approche, dans mon illusion, je l'ai pris pour le Héros que cherchait mon cœur, et j'ai cédé au sentiment inconnu qui m'entraînait vers lui. Mais, Seigneur, combien votre orgueil doit être flatté, même du peu de snccès de vos vœux ! Songez que c'est à un autre Alexandre que je vous sacrifie, et que la destinée du plus grand des hommes, est de n'être jamais vaincu, si ce n'est par lui-même.

ALEXANDRE.

Avec quel art elle sait enchaîner ma fureur ! — Mais quand même votre éloquence insidieuse me ferait assez d'illusion pour vous croire moins coupable, ce perfide, du moins, que j'appellais mon ami, que ma bonté crédule comblait de bienfaits...

CAMPASPE.

Ah ! Seigneur, ne l'accusez pas : j'ai surpris le secret de son amour, mais non pas son aveu. Si vous saviez tout ce qu'a fait sa grande ame, pour me cacher le trouble de ses sens ; avec quel héroïsme, lorsque mes regards ne parlaient qu'à Apelle, sa bouche ne s'ouvrait que pour parler d'Alexandre !...

ALEXANDRE.

N'achevez pas ; — vous m'aviliriez aux yeux des siècles. — Apelle, Campaspe, tous deux vous avez déchiré mon cœur.

APELLE.

(*Se jettant à ses pieds et découvrant sa poitrine.*)

Seigneur, frappez-moi ; mais qu'en mou-

rant j'emporte votre estime, que je n'ai jamais mérité de perdre.

ALEXANDRE.

Écoutez-moi, vous dis-je : — tous deux vous avez déchiré un cœur plein de vous ; je veux tirer une vengeance, que le Monde, rempli de mon nom, ne désavoue pas.

(*Les regards de Campaspe et d'Apelle se courbent vers la terre.*)

Apelle, tu n'auras pas rappellé vainement à ma générosité le trait d'Ephestion. —Campaspe, je t'unis à cet autre Alexandre. Ce jour, tout orageux qu'il s'est levé pour moi, ne sera pas effacé de ma vie, puisqu'avant de s'éteindre, il a été témoin de ma gloire.

(*Campaspe se précipite à ses pieds. Alexandre relève les deux Amans. — Regard d'attendrissement de Campaspe.*)

Campaspe, ne me regarde pas avec ces yeux qui portent par-tout l'embrasement. — Je me repentirais peut-être du plus grand des sacrifices. — Je vais ordonner la pompe de votre hymen ; mais mes yeux n'en seront pas les témoins. Je vous reverrai, au

sortir de l'autel, quand, unis l'un à l'autre par des nœuds sacrés, la Religion arrachera tout-à-fait Campaspe du cœur où elle règne encore.

Fin de la Pièce.

DERNIÈRE PENSÉE SUR LE THÉATRE DU POETE DE SYBARIS.

Ici se termine le recueil Dramatique du Poëte de Sybaris : il consiste, ainsi que l'ai dit, en trois pièces : le Mélodrame de *Psyché au Mont-Etna*, et les deux Comédies, de la *Vierge d'Otahiti* et d'*Alexandre et Apelle*. Je ne parle que par occasion de la bagatelle d'*Anaïs et Stésicrate*, qui m'a fait naître l'idée, assez heureuse dans sa bisarrerie, de travestir les amours de *Pétrarque* et de *Laure* en Oratorio.

Voici le moment de faire une espèce d'apothéose de mon Ménandre Sybarite : mais il n'entre pas dans mes principes de louer l'Auteur que je

traduis : si c'était un usage sacré au siècle de l'érudition, il faut savoir le secouer au siècle du goût et de la raison.

Que signifie, en général, l'hommage qu'un Traducteur moderne rend à genoux à l'Ecrivain de l'antiquité, que d'ordinaire il travestit ? Les Lecteurs superficiels y voyent de la modestie, et moi je n'y vois qu'un amour-propre raffiné. L'humble Adorateur, caché derrière la Statue qu'il a érigée, prescrit fièrement à ses Contemporains le tribut d'encens qu'ils doivent rendre à son idole ; et s'il est quelqu'incrédule qui refuse de plier le genou, il prend sur l'autel-même, les foudres du Demi-Dieu, pour l'exterminer.

Le mot de Demi-Dieu m'est échappé, et il ne faut pas s'en dédire. Rien n'est égal à l'idolâtrie de MM. Scioppius et Casaubon : ils ne con-

naissent aucune hyerarchie dans les Champs Elysées. Qu'on soit Homère ou Ennius, Platon ou Diogène-Laërce, Tacite ou Zonare, un Ecrivain est toujours un Demi-Dieu, quand ils lui font l'honneur de le traduire.

Eh ! de quel prix peut être cet encens banal, dont on enfume tous les Bustes qui nous restent de l'antiquité ? Le chantre de Téos, l'aimable Anacréon, doit être bien flatté de voir, après vingt-cinq siècles, la main lourde d'un Commentateur saisir la guirlande qui le couronne, pour en flétrir toutes les roses ! Une apothéose imaginée par le froid Scioppius, est bien faite pour enorgueillir l'homme de génie, qui traça, en caractères de feu, les crimes de Tibère, ou le Poëte sublime qui créa l'Iliade !

Si l'Ecrivain ancien n'est qu'un homme vulgaire, pourquoi le con-

damner, par ses éloges, à une injuste célébrité? Un Traducteur espère-t-il, avec son enthousiasme factice, faire croître d'une ligne un pygmée? Croit-il, avec son fatras oratoire, donner de la vie au fatras grammatical d'Aulugelle?

Tout cet encens dénué de parfum, et distribué également à des morts oubliés et à des morts immortels, s'évapore d'ordinaire sans laisser de traces. Qu'a fait à la gloire d'Hérodote le titre d'Homme de génie dont des plumes libérales lui ont fait présent? Que lui a servi de *lui faire recouvrer le sceptre de l'histoire* qu'il n'a jamais occupé? L'homme de goût, en rendant justice aux graces de sa diction, donnera-t-il plus d'autorité aux neuf Recueils de Contes, qu'il a appelés ses *neuf Muses*, qu'au Poëme en prose de Quintecurce, ou au Voyage dans la Lune, de Cyrano de Bergerac?

On a donné, en 1784, moitié en prose traînante, moitié en prose rimée, une traduction d'Aristophane, où après avoir dit que Socrate, *vieillard ennemi de lui-même*, *et froidement fanatique*, était digne de mort; il appelle le Poëte satyrique qui le tua, un *Ecrivain immortel*, *donc la plume brûlante était le frein des mœurs* (1). — Toutes ces petites plaisanteries de société, prônées le matin dans quelques feuilles éphémères, et mortes le soir, n'ont pas donné un lecteur de plus à l'ingenieux mais Cynique Aristophane.

---

(1) Tome I et IV, Préface des *Nuées* et des Fragmens de Ménandre. — Le bel Aristophane, grec et latin, de M. Brunck, parut, à Strasbourg, la même année, dans le même format, et avec le même nombre de volumes. Le traducteur français, pour ne ressembler en rien au savant Alsacien, n'a mis dans son ouvrage, ni grec, ni latin, ni érudition, ni littérature. *Note de l'éditeur.*

Voilà où conduit la fureur des panégyriques. Aussi j'entends mon Poëte de Sybaris me crier, du fond de sa tombe : « Si mon honneur t'est cher, » traduis-moi sans me louer. Mes » Comédies sont-elles bonnes? elles » vivront sans tes éloges; sont-elles » mauvaises? elles mourront avec eux. » Dégage-moi du verbiage oratoire » des Commentateurs; je veux aller » seul à la gloire ou à l'oubli. »

Vous serez satisfait, mon cher Ménandre : non-seulement je ne vous louerai point, mais je me permettrai même d'essayer un moment ma petite coignée littéraire sur votre buste, pour savoir s'il est à l'abri de toute atteinte.

Dabord, votre *Vierge* et votre *Alexandre* semblent d'un genre mixte; la dénomination de Comédie, que ma complaisance leur impose, manque un peu d'exactitude, parce que le sel

Attique

attique n'y est pas répandu à pleines mains, comme dans les *Ménechmes* de Plaute et dans les chefs-d'œuvres de notre Moliere, devant qui, tout ancien que vous êtes, vous ne serez qu'un pygmée : vos deux pièces ne méritent pas mieux le titre de Tragédie : les noms de la reine Obéréa et du vainqueur de Porus, ne rendent pas les jolies minauderies de Zeni et les amours d'un peintre, dignes du Cothurne. Eh quoi ! descendriez-vous, comme les Aristophane de la Révolution Française, à intriguer des faits patriotiques, et à croire joûter contre le *Misantrope*, en mettant en scène des anecdotes ?

Vous avez cru parer à une critique contemporaine, que la marche de votre *Anaïs et Stésicrate* semblait appeler, en faisant entendre que c'était un ouvrage commandé ; comme si le pouvoir commandait au génie d'être au-dessous de lui-même ! comme si notre

immortel Racine ne s'étoit pas cru obligé d'expier, par *Iphigénie*, par *Phèdre* et par *Athalie*, la faiblesse qu'il eut de faire une *Bérénice* pour Louis XIV !

Malgré toutes ces petites taches, mon cher poëte de Sybaris, vous entendez la scène ; vous mettez, dans votre dialogue, du mouvement et de l'intérêt ; votre style sur-tout n'est point sans coloris : ainsi, je n'ai point eu tort de vous traduire ; et si vous n'êtes pas le Moliere de la grande Grèce, on pourra du moins, dans mille ans, vous ranger dans la classe de nos Boissy et de nos Saint-Foix : ce qui, à une époque si reculée, pourra passer pour un grand éloge.

ALEXANDRE ET LYSIPPE,

PIECE HÉROÏQUE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

AVANT-PROPOS.

Alexandre et Lysippe n'a point pour pere le poëte de Sybaris, quoiqu'il soit un peu de la famille d'*Alexandre et Apelle* : moi seul je lui ai donné l'existence dramatique; et je ne sais si, avec une pareille généalogie, il entrera jamais dans le Chapitre Noble où les Ménandre, les Sophocle, les Térence, les Racine et les Moliere ont fait leurs preuves de trente-deux Quartiers.

Peut-être adoucirais-je moi-même la critique qui m'attend, en me faisant mon procès d'avance, et le sujet est fécond sans doute. L'illustre auteur de *Cinna* et d'*Héraclius* m'a donné l'exemple de cette héroïque impartialité; mais n'est pas Corneille qui veut : je

n'ai pas d'ailleurs le courage d'indiquer aux Desfontaines et aux Fréron de mon tems les défauts de mes pièces de théatre ; c'est bien assez de souffrir en silence qu'ils flétrissent le peu de beautés qui s'y sont glissées : cependant je serai assez juste pour leur dire mon secret, si, contre leur usage, ils s'appésantissaient sur mon éloge.

Parmi les pièces Grecques du recueil de Sybaris, que ma raison sévère a rejettées, il en est une dont la licence ingénieuse a un mérite bien coupable. Elle est d'ailleurs écrite avec le goût que Pétrone a mis au repas immoral de Trimalcion : on dirait que son auteur a moins ambitionné de se faire représenter que de se faire lire. Je n'ai adopté de ce drame érotique que l'idée de soigner davantage le coloris du mien, et de tenter, par quelque nouveauté adroite, de sauver un moment

le parallèle dangereux de la scène Grecque avec la nôtre.

La langue Grecque est la première du globe : c'est la seule qui fourmille en abondance de ces accens imitatifs, qui donnent aux mots le caractère des choses. C'est la seule où l'on trouve réunies à la fois la poésie, la peinture et la musique.

A tant d'avantages brillans, que les Ménandre et les Euripide tenaient de la nature, ils savaient joindre le prestige de l'art : c'est ainsi que la versification, si monotone chez nous, était très-variée chez eux. Plusieurs espèces de vers entraient dans leurs ouvrages dramatiques et plusieurs espèces de pieds dans leurs vers. Ne pouvant emprunter aux Grecs le génie de leur langue, ne pourrions-nous pas leur dérober, en partie, le méchanisme de leur versification ? J'ouvre en trem-

blant la carrière, un autre la remplira.

J'ai tenté, dans la pièce qu'on va lire, de varier la mesure des vers, tantôt suivant la dignité des interlocuteurs, tantôt suivant la nature du dialogue. Ainsi, j'ai emprunté la mesure de l'Ode, dans quelques descriptions, qui exigeaient une certaine pompe dans le style. J'ai admis, au contraire, la coupe des vers libres, comme se rapprochant davantage de la prose, par-tout où le poëte ne devait point parler à la place du personnage. Le vers Dissyllabe m'a paru convenir dans le dialogue ordinaire, et le vers Alexandrin, quand le style s'élevait à la majesté du Cothurne.

Je n'ignore pas combien il faudrait d'intelligence pour que, dans le passage subit d'une mesure à l'autre, l'oreille de l'homme de goût ne fût point bles-

sée par les dissonances. Mais cet ouvrage n'est qu'un faible essai : s'il ne réussit pas, sa chûte même sera un nouvel hommage rendu, par mon inexpérience, au goût de Racine et au génie de Corneille.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.

LÉONIDE, née à Sparte, et ôtage de sa patrie.

LYSIPPE, Sculpteur.

CALLISTHÈNE, philosophe Grec.

GÉNÉRAUX D'ALEXANDRE.

ROIS CAPTIFS.

ÉLÈVES DE LYSIPPE, sous toutes sortes de déguisemens.

La scène est dans le camp d'Alexandre, près de Persépolis.

ALEXANDRE ET LYSIPPE.

ACTE PREMIER.

(La scène représente, d'un côté, un camp, et de l'autre une plaine riante arrosée d'un fleuve. Vers le fond est la tente d'Alexandre, entièrement fermée : l'aurore, au lever de la toile, commence à peine à colorer l'horison.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLISTHÈNE ET LYSIPPE.

LYSIPPE.

C'EST Callisthène ici que je rencontre !
C'est ce vieillard qui devance le jour !

CALLISTHÈNE.

Un roi fougueux m'attend dans ce séjour ;

A son lever il faut que je me montre,
Et Callisthène est un homme de cour.

LYSIPPE.

Si Callisthène osait ainsi descendre;
Si, né dans Sparte, il adulait un roi,
La Grèce, en deuil, n'aurait plus d'Alexandre.

CALLISTHÈNE.

Je veux, Lysippe, augmenter votre effroi. . . .
Ici, sans doute, on ne peut nous entendre.

LYSIPPE.

Le lieu, l'instant, tout se prête au secret:
Le ciel est calme, et l'onde qui murmure
Semble, à mes yeux, interrompre à regret
L'heureux silence où se plaît la nature.

CALLISTHÈNE.

Oui, mon ami, notre héros n'est plus.
Gâté par l'or des rois qu'il a vaincus,
A s'avilir chaque jour il s'exerce:
Sur le rapport d'eunuques corrompus,
D'une Thaïs il vante le commerce;
Et les debris du trône de la Perse,
Ont, dans leur sein, englouti ses vertus.

LYSIPPE.

Cette Thaïs, malgré moi, m'inquiète :
Le roi, dit-on, descend à l'adorer ;
Et si j'en crois une rumeur secrête,
Veut en airain la faire respirer....!

(*Avec dignité.*)

Si mon ciseau, contraint à s'égarer...?

CALLISTHÈNE.

Cette statue, entre nous, n'est point faite.

LYSIPPE.

Il exécute aussi-tôt qu'il projette :
Mais je le sers sans me deshonorer.

CALLISTHÈNE.

Aux vœux du roi si Thaïs veut se rendre,
Il a juré qu'au sortir de ses bras,
Elle mettrait Persépolis en cendre :
Tels sont, ami, les plaisirs délicats
Qu'aux yeux des Grecs sait goûter Alexandre.

(*Après un moment de silence*).

Mais de Lysippe, en proie à la terreur,
Malgré ses torts, je dois guérir l'erreur ;

Je ne crois pas que le roi le condamne
A dégrader un ciseau créateur,
En modèlant l'abjecte courtisane;
Ce camp sauvage offre une autre beauté,
Qui briguera cette immortalité :
C'est Léonide.

LYSIPPE.

O ciel! qu'osez vous dire?

CALLISTHÈNE.

J'en sais assez : ce mot doit vous suffire :

LYSIPPE.

Ce mot suffit, mais pour me déchirer.
J'ai, pour les arts, élevé Léonide;
Dans le dessin le ciel me fit son guide;
Et mon génie a paru l'inspirer.
Près d'une Grecque ingénieuse et belle,
Peignant, goûtant le plaisir qu'elle appèlle,
Long-temps en paix on ne peut respirer.
Quand de ses yeux s'échappe une étincelle,
Il faut soudain la fuir ou l'adorer.
Je n'ai point fui : d'où l'on doit augurer
Que de mon cœur je ne suis plus le maître.
Oui, Léonide a subjugué mon être;

Et si, jugeant son timide embarras,
Sur son retour je ne puis me méprendre,
Vainqueur, enfin, dans de si doux combats,
J'ai sur son cœur plus de droits qu'Alexandre.

CALLISTHÈNE.

Jeune insensé, qu'importent de vains droits,
Quand, pour rivaux, l'homme obscur a des rois!
Le sage voit son attente trompée,
Et la raison se tait devant l'épée.
Crédule ami, tremblez sur vos succès:
A des rivaux, s'ils ont une couronne,
Dans les combats, le roi vainqueur pardonne;
Le roi jaloux ne pardonna jamais.

LYSIPPE.

Trop durement Callisthène, peut-être,
Juge un héros qui du monde est le maître.
Dans ses desirs il se montre emporté;
Mais d'un feu pur si son rival s'enflamme,
S'il se mesure avec sa grandeur d'ame,
Quand l'honneur parle, il est seul écouté.

CALLISTHÈNE.

Heureux Lysippe! il juge par lui-même,

L'homme aux deux fronts qui ceint le diadême ;
Il croit aux rois sa magnanimité !

LYSIPPE.

Il vous souvient de la jeune Campaspe,
Conduite ici des rives de l'Hydaspe,
Pour tout séduire et régner un moment.

CALLISTHÈNE

J'étais alors dans mon jardin d'Athène,
Par mes calculs réglant le firmament,
Alors un maître, abjurant son serment,
Ne tentait pas d'avilir Callisthène.

LYSIPPE.

Campaspe offrait et grace et sentiment :
Apelle obtient du conquérant du monde
Qu'il la peindra presque sans vêtement,
Comme Vénus, sortant du sein de l'onde,
Il la dessine et devient son amant.
Le roi le sait, accourt avec furie,
Et s'élançant sur ce couple odieux,
Prêt de tarir les sources de leur vie,
Il les punit en les rendant heureux.

CALLISTHÈNE

Lorsque le roi se montra si sublime,

Le

Le monde, au joug, semblait peu façonné;
Parmenion n'était pas sa victime,
Et son Clitus lui reprochait un crime,
Sans craindre un jour d'en être assassiné.

LYSIPPE.

Eh bien! s'il faut qu'enfin le sage plie,
Sur nos malheurs je réglerai ma vie.
Heureusement l'art d'animer l'airain,
Semble exiger, quand l'homme se respecte,
Un long travail de génie et de main.
Pendant son cours, l'amitié circonspecte,
A la raison ramène un souverain;
Et s'il rougit d'une gloire suspecte,
Le monument se borne à son dessin.

CALLISTHENE.

Sur ces côteaux un jour doux vient s'étendre;
Sensible ami, je vous quitte à regret:
Dans votre cœur renfermez un secret,
D'où mon repos sans doute va dépendre.
L'heure m'appelle au lever d'Alexandre;
Quand je m'y vois mon bonheur disparaît.

(Il entre par derriere dans la tente royale.)

SCÈNE II.

LYSIPPE.

Quel plaisir d'être avec l'aurore,
Sur ces rivages fortunés :
D'y voir et le ciel qui se dore,
Et la terre qui se colore
Sur ces monts d'arbres couronnés!
J'aime le trouble que m'inspire
L'aspect de ce fleuve agité,
Et cette douce obscurité
Qu'à peine le jour vient détruire;
Je sens dans l'air que je respire
Le parfum de la volupté...

(*On voit, vers le fond du théâtre, Léonide s'approcher lentement, un crayon à la main, s'asseoir sur un lit de fleurs, et s'occuper à dessiner une miniature*).

Dans ce vallon, semblable au bois de Gnide,
Tous les matins je viens jouir de moi;
Et quand tout dort dans la tente du roi
Je veille seul tout plein de Léonide...

(*Il se promène en silence*).

Léonide!... oui, c'est elle que je voi;
J'en crois assez les transports de ma flamme...

(*Il la considère un moment, dans le silence de l'admiration*).

SCÈNE III.

LYSIPPE ET LÉONIDE.

LÉONIDE.

(*Sans voir Lysippe.*)

Bon ! ce portrait est déjà nuancé :
Il peint l'amant que tout mon cœur reclame ;
A son inscu cette main l'a tracé ; —
Mais vers ces lieux quelqu'un s'est avancé :
N'achevons pas :

(*Elle renferme avec précipitation le portrait dans son sein*).

LYSIPPE.

(*Caché derrière un arbre*).

Je veux lire en son ame ;
Approchons nous.

LÉONIDE.

(*Ayant promené autour d'elle ses regards inquiets, et ne voyant personne*).

Loin de moi tout détour :
Je veux m'ouvrir avant la fin du jour ;
L'amour créa mon goût pour la peinture,
Si cet ouvrage exprime la nature,
J'en dois d'abord un hommage à l'amour.

LYSIPPE.

Elle aime ! ô ciel !

LÉONIDE.

Tout célèbre la gloire
De cet amant dont mon cœur est charmé :

LYSIPPE.

La gloire ! ah c'est le roi qui vit en sa mémoire !

LÉONIDE.

Mais, fut-il inconnu, lui seul serait aimé.

LYSIPPE.

Je me meurs...

LÉONIDE.

(*Se retournant à ce cri d'effroi*).

Dieux ! que vois je ?

LYSIPPE.

Un amant plein d'ombrage
Qui long-temps de vous voir fit sa félicité ;
Qui se plut à former le printemps de votre âge ;
Qui de quelque retour enfin s'était flatté ;

Et ne pensa jamais que de la fausseté
Ainsi contre son maître on fit l'apprentissage.

LÉONIDE.

Lysippe, j'ai pitié de votre égarement ;
Mais l'Amant qui travaille au bonheur de ma vie,
A plus de confiance, et moins d'emportement.
Eh, pourquoi soupçonner mon cœur de perfidie ?
Je cultive pour vous l'art que vous exercez ;
Si j'ai quelque talent vous seul le fites naître.
Quels que soient vos bienfaits, j'aime à les reconnaître ;
Mais en les rappelant, vous les affaiblissez,
Et ce langage annonce un amant moins qu'un maître.

LYSIPPE.

Si je vous maîtrisais, vous m'aimeriez peut-être ;
J'ose le croire au moins au nom de mon rival.
Ce Roi, fléau des Rois, quoique né mon égal,
A laissé dans votre ame une trace profonde.
Vous cherchez un amant qui maîtrise le monde,
Dût-il vous opprimer sous son pouvoir fatal ?
Insensé ! je pensais qu'un cœur sensible et tendre
Balançait à vos yeux la grandeur d'Alexandre :
Je me crus né pour vous ; — je vous connaissais mal.

LÉONIDE.

Lysippe, d'un seul mot, je pourrais te confondre ;

Mais daigne m'épargner l'affront de te répondre.
Tu crois mon ame faible ; eh quoi ! ne sais tu pas
Que j'ai pris ma naissance au bords de l'Eurotas ;
Dans ces murs ou Lycurgue est un Dieu tutélaire ,
Où , de la Liberté paraît le sanctuaire ;
Où , loin de la mollesse et d'un obscur repos ,
Toute femme est un homme, et tout homme un héros?
Au vainqueur de la Perse amenée en otage ,
Je ne vins point sucer le lait de l'esclavage.
Fière dans mes malheurs , et libre au sein des fers ,
J'ose , d'un œil égal , contempler l'univers.
Il n'est point de héros que ma main avilisse ;
Il n'est point d'homme obscur que mon choix n'ennoblisse
Je suis Grecque , et ce nom me rend digne d'un Roi ;
Mais si j'aime un Esclave , il est digne de moi.

LYSIPPE.

Cette noble fierté m'accuse d'injustice ;
Mais calme un doute affreux qui ferait mon supplice.
Pour mériter ta main faut-il d'heureux exploits ?
A l'univers soumis faut-il donner des loix ?

LÉONIDE.

Il faut savoir aimer : — le reste est inutile. —
Je veux que sur mon cœur mon Amant soit tranquille ;
Et que , sans m'offenser par des transports jaloux ,
Il laisse à ma vertu le choix de mon époux...

S'il respecte mes loix, s'il est sincère et tendre,
Quoiqu'au rang des sujets,

(*avec ame*).

Il vaut bien Alexandre.

LYSIPPE.

J'éprouve des remords, sans perdre mon effroi.
Léonide, tantôt n'ai-je pas dû te croire ?
J'ai surpris des soupirs qui s'adressaient au Roi ;
Alors, en traits de feu, tu dépeig
La gloire, je le sens, est peu faite pour moi.

LÉONIDE,

Ma mère, tu le sais, est fille de Pindare ;
Je suis Grecque, et tu veux que je pense en barbare !
Va, quelque prix qu'ici l'on attache aux combats,
La gloire ne peut être où l'équité n'est pas.
En vain, vendue aux rois, la plume de l'histoire
Des conquérans heureux consacre la mémoire ;
Mon cœur parle plus haut que les adulateurs ;
Je ne puis encenser de stupides fureurs.
L'héroïsme n'est point à ravager la terre,
A porter en tout lieu le fléau de la guerre,
A balancer sur l'Inde un glaive ensanglanté,
Pour se faire un vain nom dans la postérité.

Il est dans les beaux-arts une gloire plus pure,
Dont l'homme peut jouir sans blesser la Nature.
Orphée avec son luth vainqueur de l'Achéron,
Pindare, Démosthène et Tyrtée et Myron,
Toi, qui par les talens les effaces peut-être,
Voilà les Demi-Dieux que j'ose reconnaître;
Non ces brigands, jaloux de lauriers dangereux,
Qui ne seraient plus rien, si nous étions heureux.

LYSIPPE.

La persuasion réside sur ta bouche,
Et je rougis enfin de mes transports jaloux;
Mais, veux-tu m'arracher à mon chagrin farouche?
Viens, ne balance plus sur le choix d'un époux;
Suis moi dans un désert, ... ou ceins le diadème: ...
Que je goûte en tes bras la volupté suprême,
Ou que de désespoir je meure à tes genoux.

LÉONIDE.

Sparte, à la cour du roi me plaça comme otage;
Mais ce soir, grace au Ciel, finit mon esclavage:
Et ce soir, un époux enchaînant ma fierté,
Doit encor de nouveau m'oter la liberté.

LYSIPPE.

J'achève aussi ce soir de tracer ton image:

Le Roi, de mon amour possédera ce gage.
Ce gage ! ... Ah ! s'il l'était de sa félicité !

LÉONIDE.

Que tu me fais hair ta sensibilité !...
Mais le soleil parcourt sa carrière brûlante :
Alexandre bientôt va faire ouvrir sa tente ;
Ses sens par le sommeil ne sont plus assoupis.

LYSIPPE.

Je vois de loin ces rois, par la honte flétris,
Qui, n'ayant su mourir et n'osant se défendre,
Viennent, sans diadème, aux genoux d'Alexandre,
Racheter leur empire à force de mépris.

LÉONIDE.

Retirons-nous, — le bruit sans cesse augmente ;
Je ne veux pas que nous soyons surpris.

LYSIPPE.

Ah ! près de toi j'étais sans épouvante ;
Mais tu le veux : ... je tremble et j'obéis.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE, ROIS CAPTIFS, GÉNÉRAUX GRECS, GARDES.

Les généraux d'Alexandre amènent à ce Prince des rois enchaînés. Tout à coup la tente s'ouvre, et le roi paraît avec Callisthène. Les captifs tombent à genoux, et les Soldats de Macédoine font le salut Militaire.

ALEXANDRE.

Rois, que j'ai défiés dans les champs de la gloire,
On ne vous verra point gémir de ma victoire ;
Mes guerriers rougiraient, si leurs bras destructeurs
Ne cueillaient des lauriers qu'arrosés de vos pleurs.
Je ne viens point au monde apporter des entraves ;
Je veux vaincre les rois, et non les faire esclaves.
Cessez donc d'avilir, par d'indignes traités,
La majesté des dieux que vous représentez.
Honteux d'accumuler vos titres sur ma tête,
Je vous rends vos états, dont j'ai fait la conquête ;
Mon but, en me livrant au cours de mes exploits,
Fut d'adoucir vos mœurs et d'affermir vos lois.
Mes vœux sont satisfaits : apprenez à l'Asie
Qu'en triomphant de vous, mon bras la pacifie,

Et que je n'ai cueilli des lauriers dangereux
Que pour tarir les pleurs et faire des heureux.

(On ôte aux rois leurs chaînes, et l'audience publique se termine).

SCÈNE V.

ALEXANDRE CALLISTHÈNE.

ALEXANDRE.

De tes leçons vois le fruit, Callisthène.
L'humanité règne enfin dans ma cour ;
J'ose imiter l'auguste fils d'Alcmène.

CALLISTHENE.

Oui, comme lui, vous domptez votre haine ;
Pour l'effacer, sachez dompter l'amour.

ALEXANDRE.

L'amour ! quel mot est sorti de ta bouche !
Oses-tu donc, Philosophe farouche,
Interroger le cœur d'un jeune roi ? —

(Après un retour sur lui-même.)

Je vais m'ouvrir : sois mon juge et plains moi.
Les passions, sous mille traits de flamme,
Ont en tout temps fermenté dans mon ame :

Aussi chez moi tout est impétueux ;
Ce cœur, souvent tendre et voluptueux,
Et quelquefois farouche, inexorable,
Ne fut jamais légèrement coupable,
Et rougit d'être à demi vertueux.
J'aime avec feu; je hais avec furie :
La gloire fut mon premier élément,
Elle éclaira l'aurore de ma vie ;
Je la chéris avec emportement.
Si sur ces bords je portai mon tonnerre
C'est qu'en m'armant je crus la mériter ;
J'ai jusqu'ici triomphé dans la guerre ;
Mais trop ardent pour pouvoir m'arrêter,
J'aurais voulu créer une autre terre,
Pour acheter le droit de la dompter.
Tel est sur moi l'ascendant de la gloire.
Eh bien ! ami, je le dis sans détour ;
J'ai sur mes sens moins d'espoir de victoire,
Quand je me livre aux fougues de l'amour.
Tu m'as vanté cette fille ingénue,
Comme toi née aux bords de l'Eurotas ;
Par sa fierté dans la Grèce connue....

CALLISTHENE.

Si vous l'aimez, je ne la connois pas.

ALEXANDRE.

J'ai vu la Grecque, et je suis dans ses chaînes,
Un feu secret circule dans mes veines;
Et par ma flamme occupé nuit et jour,
De l'univers j'abandonne les rênes,
Pour m'endormir dans le sein de l'amour.

CALLISTHÈNE.

Dans tout son jour je vois votre faiblesse;
Il me suffit, et vous êtes jugé :
De nouveaux feux embrasez-vous sans cesse,
D'Issus à Sparte, et de l'Inde à la Grèce,
Ce continent fut par vous ravagé;
Tombez enfin au sein de la mollesse;
Aimez, Seigneur, et le monde est vengé.

ALEXANDRE.

Homme imprudent, bannis de vains murmures;
Tant de hauteur, loin de me réformer,
Ne fait qu'aigrir le fiel de mes blessures :
Eh ! de quel droit me défendre d'aimer ?
Ta hardiesse excite ma surprise.

CALLISTHÈNE.

Je suis de Sparte, et j'en ai la franchise.

Dans votre camp vous sûtes m'entraîner
Pour vous instruire au grand art de régner ;
Ce choix m'honore, et je le justifie.
Oui, j'aime mieux, dût-on m'ôter la vie,
Vous offenser, mais en vous éclairant,
Que d'applaudir à votre frénésie,
Et de vous plaire en vous déshonorant.

ALEXANDRE.

J'estime peu le sage qui me brave,
Et qui pouvait m'instruire avec respect :
Loin de guérir ma faiblesse, il l'aggrave.
Tout dans ma cour doit être circonspect ;
Un Philosophe est un premier esclave.

CALLISTHÈNE.

Un Philosophe est le juge des rois.
De mon rang, on le sait, je n'ai point fait le choix.
Je vivais pauvre, obscur, mais dans l'indépendance,
Quand on vint d'un héros m'offrir la confiance.
En ne la briguant pas je crus la mériter ;
Je m'imposai la loi de ne point vous flatter.
Déjà quelques lauriers ombrageaient votre tête,
Lorsque de votre cœur j'entrepris la conquête.
Votre gloire dès-lors, confiée à ma foi,
Fut un dépôt sacré pour la Grèce et pour moi.

J'en dois compte à ces rois qui vous ont fait leur maître,
A ces Grecs qui, sans vous, seraient libres peut-être,
A tous les conquérans, nés pour vous imiter,
A l'univers enfin, que vous voulez dompter.

ALEXANDRE.

En vains détours ta politique abonde;
Par toi mon nom est fort peu respecté :
C'est ton orgueil qui, sans doute, est flatté
De gouverner qui gouverne le monde;
Mais le nuage est tombé de mes yeux :
Las de te voir porter mon diadème,
Je prétends vaincre et régner par moi-même.
Pour de grands cœurs le joug est odieux;
Je me crois né pour le pouvoir suprême,
Et je dépens de moi seul et des Dieux. —
Mais je sens trop que mon couroux m'entraîne :
Je t'aime encore. — Ecoute, Callisthène;
S'il en est temps, prévenons des éclats
Qui sur nos jours répandraient l'amertume.
Ce vaste camp, hérissé de soldats,
L'aspect d'un cœur où tu ne règnes pas,
Tout doit aigrir le fiel qui te consume :
Pour quelque temps abandonne ces bords, —
Peut-être un jour serais-tu ma victime. —

Va, ton départ peut m'épargner un crime ;
Et me sauver d'inutiles remords.

CALLISTHÈNE.

Je vous entends : l'être sans caractère,
Le vil appui du pouvoir arbitraire,
Sont seuls formés pour vivre avec les rois :
Eh bien ! je quitte un camp qui m'intimide,
Mais avec moi doit marcher Léonide :
Sparte, on le sait, l'a soumise à mes lois ;
C'est de moi seul qu'elle l'a fait dépendre.

ALEXANDRE.

Tout est ici sous le joug d'Alexandre. —
J'aime la Spartiate, et l'aime avec emportement :
Sans doute de mes loix elle n'a rien à craindre,
Elles l'enchaîneront sans faire son tourment.
Si, cependant, un jour, elle osait les enfreindre !
Si dans Sparte avec toi courant se renfermer...
Callisthène, frémis du succès de ta trame ;
La vengeance jamais ne mourut dans mon ame.
Je hais avec fureur, comme je sais aimer.
Songe (et je dois rougir de rappeler ce crime),
Songe qu'avec Clitus, dans des temps plus heureux,
Je serrai les liens d'une union sublime,
Qu'il me brava, rendit ma fureur légitime ;

Et

Et que, quand le remords vint dessiller mes yeux,
La tombe s'entr'ouvrait pour prendre ma victime.

CALLISTHÈNE.

Eh bien! frappez, cruel; mais daignez m'écouter.—
De quel droit sur nos jours voulez-vous attenter!
Quand les Grecs au drapeau vinrent vous reconnaître,
Ils vous firent leur chef, sans vous faire leur maître.
L'être libre, aux humains n'ôte point leurs tyrans,
Pour façonner sa tête au joug des conquérans. —
N'est-il donc plus pour nous de pouvoir tutélaire?
Entrâtes-vous dans Sparte afin de l'enchaîner?
Et nous gouvernez-vous pour nous assassiner?
Vos amis, car, malgré l'orgueil du diadème,
Votre cœur s'ouvre encor à l'homme qui vous aime;
Vos amis, de vos feux vous montrent le danger;
Et vos mains dans leur sang brûlent de se plonger!
Gardez-vous d'imiter ces tyrans de l'Asie,
Qui jusqu'en leurs amours gardent leur frénésie;
Fatiguent de leurs feux l'objet de leurs soupirs,
Et font couler le sang au sein de leurs plaisirs!
Vous aimez!... Mais la Grecque, insensible peut-être,
Éloigne de ses sens l'ardeur qu'elle fit naître.
Peut-être qu'un rival conçoit pour ses attraits
Des feux dont vos amis ne rougiront jamais. —
Vous vous troublez, Seigneur, vous répandez des larmes.

Que ce noble retour pour mon cœur a de charmes !
Je puis donc maintenant embrasser vos genoux.
Sachez toujours vous vaincre, et le monde est à vous.

ALEXANDRE.

Lève toi : — tu lis mal dans le cœur d'Alexandre ;
N'honore pas les pleurs que tu m'as vu répandre.
Ami, je suis jaloux, et c'est t'en dire assez ;
Je rassemble des traits de mon ame effacés...
Lysippe des sculpteurs le modèle et le guide
Long-tems, dans le dessin instruisit Léonide :
Il a pu de ses soins espérant du retour,
Par la reconnoissance arriver à l'amour :
Ah ! si livrant son ame aux feux qne je fis naître,
Cet esclave un moment luttait contre son maître !...
Si la Grecque à son tour... mon esprit agité
Brûle de s'arracher à la perplexité...
Qu'on m'amène à l'instant l'amant de Léonide...
Non, j'aime mieux chez lui surprendre la perfide.
Toi, viens, que je te trouve entre un rival et moi,
Et sauve, s'il se peut, des remords à ton roi.

ACTE II. (*a*).

(*La scène représente l'attelier de Lysippe : vers le milieu est une espèce de trône, élevé sur des gradins, et destiné a recevoir des modèles : la perspective est terminée par une galerie des arts, dont l'extrêmité communique a la tente d'Alexandre*).

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, LYSIPPE, ÉLÈVES DE L'ARTISTE.

(*Au moment où Alexandre paraît, tout le monde se prosterne*).

ALEXANDRE.

Pour un despote altier, réservez cet hommage ;
Le sage libre et fier qui cultive les arts,

(*a*). Il y a, dans une jolie Pantomime de Noverre, dont le titre est, *Apelle et Campaspe*, quelques tableaux analogues à ceux qui sont exposés dans cet acte. Je préviens que la composition de cette pièce est antérieure à l'exécution de la Pantomime : il est probable que nous avons été conduits chacun de notre côté, aux mêmes résultats ; d'ailleurs j'abandonne à ce charmant compositeur de ballets les droits au génie, et je ne me réserve que ceux qui naissent de la priorité.

Doit-il fatiguer mes regards ;
De l'appareil de l'esclavage :

LYSIPPE.

Je dois au roi du monde un gage de ma foi.

ALEXANDRE.

Alexandre ici, n'est pas roi :
Voici des arts l'asyle tutélaire :
Le génie, en égal, saura m'y recevoir,
Aussi, près d'en toucher l'auguste sanctuaire,
J'ai déposé l'orgueil de mon pouvoir.

(*Après un moment de silence*).

Épris d'une beauté faite pour tout séduire,
J'ai de Lysippe invoqué le goût sain
Pour consacrer ses traits, et son empire,
En donnant la vie à l'airain.

LYSIPPE.

Seigneur, l'airain est prêt, et j'attends mon modèle.

ALEXANDRE.

Ce modèle, à mes yeux, est sans cesse porté :
Ainsi que moi, tout le camp voit en elle
L'esprit, la fleur de la beauté,

Et ce mélange heureux de grace et de fierté,
Qui rend une flamme éternelle. —

(*Il étudie le visage de Lysippe*).

Lysippe, dont la main peint avec vérité,
Peut juger si je trace une image fidelle,
Ou si mon portrait est flatté.

LYSIPPE.

Des feux d'un roi que je révère,
Je ne me permets point de percer le mystère.

ALEXANDRE.

Du secret cependant vous avez la moitié;
Car l'objet qui m'est cher près de vous vit sans cesse;
Et les soupirs de la tendresse
N'échappent point à l'œil de l'amitié.

LYSIPPE.

(*D'une voix un peu altérée.*)

Léonide est l'objet dont votre ame est éprise.

ALEXANDRE.

Vous prononcez ce mot d'un ton qui semble ému;
M'unir à la beauté non moins qu'à la vertu,
Devrait peu cependant causer votre surprise.

LYSIPPE.

(*Composant son visage.*)

Du plus noble des rois, Léonide a le cœur,
Et sa main est d'un prix dont un héros s'honore.

ALEXANDRE.

Il suffit. — Qu'à mon gré le ciseau créateur,
Justifie un choix si flatteur;
Et, s'il se peut, qu'il l'ennoblisse encore. —
Du fruit d'un tel travail quand pourrai-je jouir?

LYSIPPE.

Le tems semblera long à votre impatience.

ALEXANDRE.

Ce tems peut s'abréger au gré de mon désir,
Quand on recherche un titre à ma reconnaissance.

LYSIPPE.

Votre génie ardent sait, sans se fatiguer,
Produire et renaître sans cesse :
Vous avez, en six mois, pacifié la Grèce;
Avide d'un succès que j'oserai briguer,
Accordez-moi, pour qu'un ciseau timide,
Ne rende pas sans feu les traits de Léonide,

Le tems que votre fer mit à nous subjuguer.

ALEXANDRE.

Que dites vous ?

LYSIPPE.

Seigneur, vous pouvez croire
Qu'à vos succès rien ne peut ressembler ;
Je marche lentement dans les champs de la gloire.
Où le monde vous voit voler.

ALEXANDRE.

Ce délai porte à l'âme une atteinte mortelle.

LYSIPPE.

Mon ciseau, je ne puis vous le dissimuler,
Ne valait pas pour vous la palette d'Appelle.

ALEXANDRE.

Eh bien ! puisqu'un chef-d'œuvre est l'ouvrage du tems,
A mes desirs j'imposerai silence ;
Mais il est un moyen d'abréger les instants :
Le crayon est un jeu pour votre intelligence :
De ma Grecque, avant tout, esquissez le dessin ;
Si chaque instant, je le contemple,
Votre travail ne saurait être vain ;

Léonide, en statue, ira fonder un temple;
Léonide, en portrait, restera sur mon sein.

LYSIPPE.

Ce portrait est ici dessiné de ma main;
Et, quoiqu'au simple trait, je le juge fidelle.

(*Il va prendre son porte feuille, et le déploie*).

ALEXANDRE. (*à part*).

Je n'ai qu'un vain soupçon; que rien ne le décèle.

LYSIPPE.

Souffrez, Seigneur, qu'il vous soit présenté?
Jamais l'art du crayon n'eût plus de dignité,
Qu'en l'employant pour le vainqueur d'Arbelle

ALEXANDRE.

De ce dessin je vois la pureté :
Mais d'un coloris frais la teinte harmonieuse
Y mettrait plus de vérité :
Cette tête d'ailleurs me semble sérieuse,
Son ensemble déplaît par sa simplicité :
L'amour, pour l'embellir, m'offre une idée heureuse;
Que le crayon présente avec des attributs,
L'amante de son roi, si chère à ma tendresse.
Qu'elle soit tour-a-tour amazone ou déesse,
Diane, Hébé, Flore où Vénus :
Lysippe choisira pour tracer cette image,
Le costume qui peut, avec plus d'avantage,

Faire ressortir sa beauté.
Ces élèves nombreux que je vois sur ses traces,
Revêtiront avec légereté
L'armure des guerriers, où l'écharpe des graces,
Et les tableaux auront toute leur vérité.
Oui, c'est à ce projet que ma flamme s'arrête,
Allez : à le remplir, que le zèle s'apprête :
Et tandis que le goût avec soin consulté,
De ces jeunes amours fixera la parure,
J'irai contempler la nature
Dans ces grouppes fameux faits pour l'éternité.

(*Il parcourt un moment l'attelier*).

SCÈNE II.

ALEXANDRE.

Près d'Omphale, a genoux, je vois le grand Alcide,
Ici, Laocoon, de ses flancs déchirés,
Écarte vainement la cohorte homicide
De vingt serpents affreux de son sang altérés :
Voilà, dans leurs tombeaux, les héros de l'Aulide,
Mais ces tableaux hardis à mes sens effleurés,
N'offrent, en ce moment, qu'un spectacle insipide.
Parmi tant de héros, du monde révérés,
Mon œil préoccupé, ne voit que Léonide.
Léonide ! — A ma gloire il faut donc renoncer :
Abandonner le monde aux tyrans sans génie,

Qui d'un bras énervé troublent son harmonie ;
Devant des rois abjects voir mon nom s'éclipser . . .
Léonide et l'honneur balancent la victoire :
Quels sont les maux divers qu'ils vont me préparer !
Les Grecs , en s'arrogeant le burin de l'histoire ,
Dispensent à leur gré le mérite ou la gloire. . .
Qu'il m'en coûte aujourd'hui pour m'en faire admirer !

SCÈNE III.

ALEXANDRE ET LÉONIDE.

LÉONIDE.

Je viens , près de mon roi , déposer mes allarmes :
Une fête en ce camp s'annonce avec fracas ;
Déjà votre phalange a déposé ses armes ,
La plaine retentit des cris de vos soldats :
Par-tout de votre hymen on répand la nouvelle ,
D'autres font de la fête une pompe cruelle ;
On dit que contre moi le ciel est conjuré ,
Et que je dois périr pour le rendre propice :
Quoiqu'il en soit seigneur l'autel est préparé ,
Est-ce pour un hymen où pour un sacrifice ?

ALEXANDRE. (*à part*).

Si d'un cœur par l'effroi je voulais disposer !
Mais ce moyen est vil.

LÉONIDE.

Qu'Alexandre m'opprime :
Je suis femme, il est roi ; *sa* main peut tout oser,
Mais quel titre prend-il pour me tyranniser ?
Il n'est point mon époux : — serais-je sa victime !

ALEXANDRE.

Et pourquoi vous livrer à ces soupçons affreux ;
Qui, moi ! je souffrirais qu'un Pontife homicide
Lût, dans vos flancs ouverts, les oracles des Cieux !
Non, la Perse à mes grecs n'offre point une Aulide ;
Et pour qu'à mes drapeaux la victoire préside,
J'interroge ce fer encor plus que les Dieux.
Ah ! ces pompeux apprets dont le soldat s'étonne,
Vous pouvez en jouir quand mon feu les ordonne.
Je vous aime, en secret, et ce cœur plein de vous,
S'offre avec moins d'ardeur aux périls de la guerre.
Je ne vois plus Achille avec un œil jaloux ;
Et si le ciel m'appelle à conquérir la terre,
C'est pour la faire un jour tomber à vos genoux.
Porus à ma valeur sert encore de barrière.
L'indomptable Océan, de ses flots en courroux,
N'a pas de mes exploits limité la carrière.
Livrons-nous cependant aux transports les plus doux ;
Vous régnerez un jour au sein de Babylone.

Acceptez aujourd'hui la moitié de mon trône,
Et venez à l'autel embrasser votre époux.

LÉONIDE.

Seigneur, à tant d'honneur j'ai peu droit de prétendre;
Libre, mais sans états, je n'osais aspirer,
Au rang dont vorre amour consent à m'honorer.
Aux liens de l'hymen si vous voulez descendre,
Pourquoi s'unir dans Sparte à des héros vaincus,
Lorsqu'avec des appas et le cœur le plus tendre,
La beauté qui prétend au trône de Porus,
Brigue au Gange l'honneur d'épouser Alexandre!

ALEXANDRE.

Ah! si par cet hymen je ternis ma mémoire,
La Grèce a des censeurs qui m'en feront rougir;
Et l'objet de mes feux ne doit pas m'en punir.
C'est par lui que mon nom vivra moins dans l'histoire;
C'est pour lui que, bravant les cris de mes soldats,
J'abandonne aux vaincus les fruits de ma victoire.

LÉONIDE.

D'un refus généreux ne vous plaignez donc pas,
Quand je prends malgré vous le soin de votre gloire.

ALEXANDRE.

Ce refus fastueux ne saurait m'abuser:
La vertu le dicta moins que l'indifférence.

LÉONIDE.

Croyez, Seigneur...

ALEXANDRE. (*s'animant*).

Eh bien, reçois de ma puissance
Les bienfaits qu'en ton sein elle veut déposer.
Craindrais-tu le fardeau de la reconnaissance ?

LÉONIDE.

Non, quel que soit le sort que m'offre l'avenir,
Vous serez en tout temps présent à ma mémoire.
Mon ame auprès de vous a paru s'aggrandir ;
Vos bienfaits dans l'exil sont venus m'accueillir,
Et vivront, dans mon cœur autant que votre gloire.
Eh pouvez-vous, Seigneur, rencontrer des ingrats ?
Vous savez adoucir les malheurs de la guerre ;
Au faible, au malheureux quand vous tendez les bras,
Vous me semblez un Dien descendu sur la terre.
J'admire vos vertus.

ALEXANDRE.

Ah ! vous ne m'aimez pas ! —
Laissez ce vain encens que le héros partage
Avec vingt rois obscurs, sur le trône endormis :
L'éloquence du cœur parle un autre langage.

Si mon nom devient cher, même à mes ennemis ?
J'en suis récompensé, puisque j'ai mon suffrage. —
De toi, pour mes bienfaits, j'attends un autre prix ;
Égale, s'il se pent, tes transports à ma flamme ;
Livre-toi dans mes bras aux plaisirs les plus doux,
Et par le don du cœur que mon amour réclame,
Remplace l'univers anéanti pour nous.

LÉONIDE.

Grand Dieu ! que tant d'amour m'inspire d'épouvante !
Ah ! si par d'autres feux je trompais votre attente...

ALEXANDRE. (*Avec fierté*).

Me tromper ! Non, cela n'est pas en ton pouvoir,
Qui pourrait de ton cœur m'ôter la jouissance ?
Un roi seul jusqu'à toi peut porter son espoir ;
Et tous jusqu'à ce jour ont gardé le silence. —
Pour un sujet, en vain voudrait-il t'émouvoir :
Et je ne pense pas, quelque soit sa constance,
Qu'entre Alexandre et lui ta tendresse balance.
Je me connais. — Eh quoi, vous changez de couleur ?
O ciel ! à quel soupçon mon ame est-elle en proie !...

(*A part*).

Mais Lysippe survient : c'est le Ciel qui l'envoie :
Distinguons dans ses yeux le crime de l'erreur.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, LÉONIDE ET LYSIPPE.

LYSIPPE.

SEIGNEUR, j'ai rempli votre attente ;
Mes élèves, en jeux, en amours déguisés,
Et par groupes divers près d'ici divisés,
Vont, si vous l'ordonnez, paraître dans ma tente.
Tous les déguisemens par eux sont épuisés.

(*Avec une sorte de trauble*).

Choisissez sous quels traits je rendrai votre amante.

ALEXANDRE.

Il faut la dessiner dans le sein des combats ;
La lance en main, le casque sur la tête,
Défiant, donnant le trépas,
Et du monde avec moi partageant la conquête. —
Le sujet doit prêter au jeu de vos crayons.

(*A Léonide.*).

Et vous, que je destine à partager mon trône,
De la gloire sur vous épuisés les rayons,
Et revenez sous les traits d'amazone.

SCÈNE V.

ALEXANDRE ET LYSIPPE.

(*Jeu muet des deux personnages, qui s'observent et s'étudient tour-à-tour*).

ALEXANDRE.

LA Vierge qui de Sparte habite les remparts,
A l'habit des guerriers ne peut être étrangère.

LYSIPPE.

Pardonnez à l'ami des arts;
Mais l'armure doit nuire à sa taille légère :
Le casque altèrera le feu de ses regards.

ALEXANDRE.

J'en jugerai moi-même. — Elle vient; — tout en elle
Semble allier la grace avec la majesté.
Mars, dans cette guerriere, aurait vu la beauté.

LYSIPPE. (*A part.*)

Pour mon repos elle n'est que trop belle.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, LÉONIDE ET LYSIPPE.
ÉLÈVES DE LYSIPPE.

Léonide paraît, le casque en tête et la lance à la main, entourée de jeunes guerriers, qui imitent les évolutions de la Phalange Macédonienne : elle jette un coup-d'œil sur Lysippe, et se trouble.

ALEXANDRE.

Pourquoi ce timide embarras ?
Écartez de ce front le trouble qui l'altère,
Et n'offrez au crayon qui dessine Pallas,
Qu'une tête de caractère.

LYSIPPE.

Non, l'amour la réserve à de plus doux combats.

Peu satisfait de son esquisse, il se lève, prend Léonide par la main, la pose debout sur une colonne tronquée, et l'environne de trophées et de drapeaux.

LÉONIDE.

Cette pompe, seigneur, que votre amour apprête,
Cette phalange, avec fracas,
Se déployant, manœuvrant sur mes pas,
Ce panache ondoyant qui flotte sur ma tête,
Sont les vains attributs d'un esprit de conquête,

Et d'un courage altier que mon sexe n'a pas.
Puis-je même au grand roi parler avec franchise ;
Cet appareil de guerre où le faste s'épuise,
Semble blesser des droits dont vous êtes jaloux :
Par-tout où l'on vous voit paraître,
Le monarque vaincu doit tomber à genoux,
Vos soldats se presser pour défendre leur maître,
Et le fer des combats s'incliner devant vous.

ALEXANDRE.

Léonide, mes droits vont devenir les vôtres ;
S'ils opprimaient jamais les peuples et les rois,
Le monde, à votre aspect, n'en verrait pas le poids ;
Quels qu'ils soient, je n'en veux point d'autres.

LYSIPPE, (*à part.*).

L'artiste est sans talens quand il subit des lois...

(*Alexandre s'approche de lui*).

Vains efforts ! ma bouche glacée,
Ne répond point au feu de ma pensée.

ALEXANDRE.

(*Examinant le dessin*).

Ce trait simple, il est vrai, ne rend point ses regards ;
Je la vois, et mon cœur garde un profond silence :
Il faut, de ce dessin, détruire l'ordonnance.—

Que Léonide s'offre, en déesse des arts ;
Cet appareil plus fait pour l'innocence,
En rappellant vos soins heureux
Pour former son adolescence,
Donnera plus d'essor à votre intelligence :
(*A part*).
Et s'il trahit le secret de ses feux,
Il éclairera ma vengeance.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE ET LYSIPPE.

LYSIPPE.

(*Pendant qu'Alexandre acompagne Léonide.*)

De ce nouveau travail je sens tout le danger ;
Mon cœur trop ingénu va s'échappant sans cesse ;
Et tout décèlera sa fatale faiblesse,
Si mon rival heureux ose l'interroger.

ALEXANDRE.

Lysippe sans effort remplira mon attente ;
Il sait quels sont les arts où brille mon amante,
Et je veux que son goût en arrête le choix.

LYSIPPE.

Pardonnez mon aveu ; mais ma main, libre et fière,

Ne s'exerça jamais pour l'amante des rois.

ALEXANDRE.

Sur vos talens cette amante a des droits.

LYSIPPE.

Mais, seigneur...

ALEXANDRE.

Mais songez qu'Alexandre deux fois,
Quand il peut commander, descend à la prière.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, LYSIPPE, LÉONIDE, ÉLÈVES DE LYSIPPE.

Léonide paraît, avec un voile, sous la forme de Minerve, à la tête de trois grouppes divers d'artistes : il y en a deux qui vont border les deux côtés de la scène.

ALEXANDRE.

LÉONIDE, sur vous tous les yeux sont ouverts.
Aux arts qui me sont les plus chers,
Sparte vit votre main dès l'enfance exercée :
Déployez vos talens divers,
Et d'un vague dessin arrêtez la pensée.

Léonide monte sur l'espèce de trône qui est préparé pour les modèles ; elle place un grouppe de Nymphes sur les gradins qui lui servent de support, et leur distribue divers cannevas de broderie.

LYSIPPE.

(Pendant qu'Alexandre observe en silence ce spectacle).

Quand je pouvais céder au sentiment ;
Quand pour moi seul Léonide était tendre,
De l'effet de ces jeux je n'osais me défendre :
A mon enthousiasme ils servaient d'aliment ;
Mais ils sont destinés pour flater Alexandre,
Et leur aspect fait mon tourment.

Léonide rassemble tous les cannevas, les met dans un cadre qu'on lui apporte, et offre à Alexandre un tableau en broderie, qui représente le Héros, baignant de ses pleurs le cadavre de Darius.

LÉONIDE.

Ce cannevas, seigneur, est mon premier ouvrage :
J'étais dans Sparte, ignorant votre hommage,
Ne connaissant de vous que vos bienfaits ;
Et quand j'osai dessiner votre image,
C'est de votre renom que j'empruntai vos traits.

ALEXANDRE.

Mon cœur, à cet encens, ne peut être insensible.
J'ai goûté tant de fois le triomphe éclatant
D'asservir un empire à mon glaive terrible !
Si j'ai dompté des rois, Achille en fit autant ;
Mais lorsqu'allant punir la trame la plus noire,
J'arrosai de mes pleurs le sein de Darius,
Alors je crus valoir les rois que j'ai vaincus,
Et j'aime qu'une amante en trace la mémoire.

LYSIPPE.

Ce trait peint le vainqueur et d'Arbelle et d'Issus ;
Il doit trouver sa place aux fastes de l'histoire. —
Mais Léonide, assise, et le regard baissé,
Le transmettant à la race future
Sur un cannevas nuancé,
Me paraît un sujet trop froid pour la peinture.

ALEXANDRE.

Eh bien, jeune beauté, répondez à ses vœux ;
Sous des traits plus brillans méritez notre hommage,
Et que le feu qui pétille en vos yeux,
Passe au crayon qui rendra votre image.

(Léonide jette un voile qui aurait gêné ses mouvemens, et elle exécute, avec un grouppe de Nymphes, un pas de la danse antique des Couronnes.)

LYSIPPE.

Dans mon espoir, seigneur, je suis encor déçu.
Léonide inclinée, à l'ouvrage attentive,
N'offrait par sa froideur qu'un tableau mal conçu,
Je me plains maintenant de sa danse trop vive :
Sur un aussi frêle dessin,
Le crayon fixerait en vain
Une beauté si fugitive.

ALEXANDRE.

(*Avec une colère concentrée*).

Léonide, à l'envi, variant ses appas,
Ne peut donc ranimer votre verve engourdie ?
Lysippe a me sculpter dans le sein des combats.
Aurait-il donc épuisé son génie ?

LÉONIDE.

(*Elle fait un signe, et on lui apporte un luth : elle remonte sur le trône; et le troisième grouppe formé de musiciens, se place autour d'elle sur les gradins : après un bruit de guerre, exécuté par l'orchestre, cette Grecque chante et s'accompagne de son luth*).

Trompettes, agitez les airs ;
Guerriers, redoublez vos concerts ;
Alexandre, pour nous, est le dieu de la guerre ;

Il parle, et ses décrets divers,
Ébranlent ou calment la terre.
Du nom du roi des rois on flattait Darius ;
Mais du despote altier le faible cimeterre,
Protégeait vainement le trône de Cyrus :
Le héros, un matin, fait gronder son tonnerre,
Et le soir la Perse n'est plus.

(*Symphonie plus douce exécutée par les instruments à vent*).

De plus doux mouvements font résonner ma lyre :
Le cœur du héros des combats
S'ouvre aux gémissements de l'homme qui soupire ;
De Roxane, captive, et qu'il pouvait séduire,
Il sait respecter les appas ;
Et vertueux dans son délire,
Quand, par sa main, Clitus expire,
Il veut en l'embrassant se donner le trépas.

LYSIPPE.

Je n'éprouvai jamais de volupté pareille.
Sous les doigts créateurs de l'Amphion nouveau,
Mon génie éteint se réveille ;
Mais rien encor n'anime ce tableau.
Mon ame, toute entière habite mon oreille,
Et de ma froide main tomberait mon ciseau.

ALEXANDRE. (*A part*).

Comme dans ses refus sa flamme se décèle !
Dévoilons tout-à-fait son ame criminelle.

(*A Léonide*).

Tout me ravit en vous : je sens que désormais
L'ennui, loin de vos pas, deviendraït mon partage ;
Mais, plus à mes regards vous déployez d'attraits,
Et plus je suis jaloux d'en conserver l'image...
Il ne me reste plus qu'une épreuve à tenter,
Et j'en attends l'effet du cœur de Léonide..

(*Il donne ses ordres*).

LÉONIDE.

Du sort de son ôtage Alexandre décide ;
Amis, qu'il rend heureux, rivaux qu'il intimide,
Rien ne saurait lui résister.

SCÈNE IX.

ALEXANDRE ET LYSIPPE.

LYSIPPE.

A mon génie éteint, ce travail est pénible,
Je crains, seigneur, de tromper votre espoir.

ALEXANDRE.

Ma volonté comme votre savoir,
Ne doit rien trouver d'impossible.

LYSIPPE.

(*Pendant qu'Alexandre parcourt l'attelier*).

Vainement je tourmente un talent trop altier;
C'est le marbre ou l'airain que je taille en statue,
Et qu'un dieu ne saurait plier, —
Le roi revient, je crains de rencontrer sa vue.

ALEXANDRE.

Lysippe, qui s'étonne à l'aspect d'un dessin,
Ignore qu'aujourd'hui, né pour tout entreprendre,
Un Grec dont le génie ose enhardir la main,
Taille le mont Athos, en buste d'Alexandre.

SCÈNE X.

ALEXANDRE, LÉONIDE, LYSIPPE ET SES ÉLÈVES.

(*Léonide paraît avec la ceinture de Vénus, escortée des Graces et donnant la main à l'Amour.*)

ALEXANDRE.

Ce nouvel ornement semble encor l'embellir:
Vénus paraît moins belle, alors quelle fend l'onde,

Ayant pour char la Conque du plaisir ;
Dans son silence même elle apprend à jouir ;
Oui, sa beauté doit gouverner le monde,
Que ma valeur sut conquérir.

(*A peine Léonide est-elle montée sur le trône, que, sur un signe d'Alexandre, la plus jeune des Graces va choisir, dans les grouppes, le plus beau des Plaisirs, le revêt de l'écharpe du roi, pose son casque sur sa tête, et le place en presence du trône. L'Amour se prête à cette fiction : il montre, avec intérêt, le nouvear Mars à la nouvelle Vénus ; mais Léonide, inquiete et émue, ne cherche que Lysippe : leurs regards se rencontrent, leurs ames se dévoilent ; et, au moment, où l'Amour feint de percer d'une de ses flèches le cœur de Léonide, Lysippe laisse échapper son crayon ; le dessin tombe avec le chevalet, qui lui sert d'appui ; et pour cacher son trouble, l'artiste va se jetter dans les bras de ses élèves.*)

ALEXANDRE, (*à part*).

Comme leurs cœurs ont paru se répondre !
L'audacieux rival est enfin pénétré :
Je ne tarderai pas, sans doute, à le confondre...
Cachons encor le trait dont je suis déchiré.

LÉONIDE.

(*Penchée vers une des Graces*).

Ah ! je n'ai pas besoin de ceindre un diadême,
Pour goûter aujourd'hui quelque félicité.

LYSIPPE.

(*Remis de son trouble*).

Je connais mon art, et je l'aime :
Seigneur, daignez en croire à ma véracité.
Pour rendre à mon dessin toute sa pureté,
Souffrez que Léonide, enfin soit elle-même :
Tous ces vains ornements étouffent sa beauté.

LÉONIDE.

Non, non ; abandonnez un projet inutile ;
Son coloris serait sans vérité.
Voyez mon front, comme il est agité :
Eh bien, mon cœur est encor moins tranquille.

ALEXANDRE.

D'un pinceau toujours indocile,
Mes regards, je le vois, gênaient la liberté.
Il suffit. — Léonide, entrez dans votre tente ;
Ce soir, lorsque la nuit naissante
Viendra des feux du jour briser l'activité,
Lysippe reviendra dessiner mon amante...
Vous serez tous deux seuls : — c'est remplir votre attente,
Et disposer vos cœurs à la sérénité.

LÉONIDE.

Ah ! tout ici me glace d'épouvante.
Souffrez, seigneur...

ALEXANDRE.

D'où vous vient cet effroi ?
Ai-je donc un moment douté de votre foi ?
Apprenez qu'une femme, à mon lit destinée,
Est indigne de moi quand elle est soupçonnée : —
Pour ce Grec, il ne peut, trompant mon amitié,
Deshonorer l'autel où j'ai sacrifié.
Tous deux vous m'êtes chers : je me flatte sans cesse
Qu'avec un zèle égal vous servez ma tendresse.
S'il est des malheureux que je voue au trépas,
Ce sont des ennemis, et non pas des ingrats.

ACTE III.

Le Théâtre représente la tente de Léonide. On voit des soldats d'Alexandre roder à l'entour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIPPE ET LÉONIDE.

LÉONIDE.

Nous sommes seuls ; d'où vient que je frissonne

LYSIPPE.

N'en doutons point Alexandre est jaloux :
Dans ses regards j'ai surpris son couroux,
Et s'il nous craint, sans doute il nous soupçonne.

LÉONIDE.

De ton rival la foudre t'environne.
Tremble ; il est fier encor plus qu'il n'est grand.
Il sait peser le service et l'offense :
C'est en héros que sa main récompense ;
Mais qu'on le blesse, il se venge en tyran.

LYSIPPE.

Contre un rival il peut tout entreprendre :
Il peut, d'un mot, m'envoyer au trépas.

(*Avec chaleur*).

Mais si ton cœur était sensible et tendre,
Ma Léonide! en mourant dans tes bras,
Je penserais triompher d'Alexandre.

LÉONIDE, (*à part*).

Tant de vigueur me rend ma fermeté...
Viens, cher Lysippe, achever ton ouvrage
Puisqu'avec toi j'ai ma sérénité; ...
Je ne dois pas m'expliquer davantage;
Mais je saurai, ferme contre l'orage
Jusqu'au tombeau garder ma liberté.

LYSIPPE.

(*Il apprête son chevalet*).

Vaincre Apelle, est sans doute une chose hardie,
Mais le talent en moi peut naître de ce jour.
J'aime; ce mot me justifie.
Oui j'aime; et les feux de l'amour
Me tiendront lieu des flammes du génie.

(*Il travaille*).

Sous un faux jour votre corps est placé.
Souffrez....

(Il lui désigne une attitude, en la pressant dans ses bras).

Comme mon cœur s'agite !

LÉONIDE, (*à part*).

Moi, je sens mon sein qui palpite. —
Mais déjà ce dessin devrait être tracé ;
Vous semblez trop long-temps oublier votre ouvrage.

LYSIPPE.

Ah ! de vos bras quand je me sens pressé,
Puis-je penser à votre image ?

(Il travaille).

Le dessin n'atteint pas un un si beau coloris :
Quelle fraîcheur dans l'air qu'elle respire !
Que de grâces dans son sourire !
Chaque coup de crayon rend mon cœur plus épris.
Dans ses traits divers l'amour brille ;
Lui seul colore sa blancheur ;
Dans ses yeux sans cesse il pétille...
Pourquoi n'est-il pas dans son cœur ?

LÉONIDE, (*à part*).

Ah ! s'il savait que l'amour qui l'inspire,
A dans mes sens fait passer son délire !

S'il

S'il savait . . . Non, je ferais son malheur.

LYSIPPE.

Pàris, jusques dans Suze, aurait suivi vos traces;
Pour vous voir dans ses murs Troye aurait combattu :
Hélène, enfin, n'eut que des graces,
Et vous possédez la vertu.

LÉONIDE, (*à part.*)

Ma vertu ! — quand l'amour fait passer dans mon ame
Tous ses transports impétueux !
Mais cessons d'avilir ma flamme ;
L'amour même est vertu dans un cœur vertueux.

LYSIPPE.

Par ce trait de crayon je termine l'ouvrage.

(*Il se lève et considère le portrait.*)

Voilà ce front toujours serein,
Dont la blancheur s'allie aux roses de son tein :
Ce contour élégant dessine son visage ;
Et ces ondes semblent l'image
Des cheveux argentés qui flottent sur son sein.

LÉONIDE.

Oui, si j'ai des attraits, ce dessin les rassemble : —
Je vais donc partager ton immortalité !

LYSIPPE.

Vous vous reconnaissez ! que je suis transporté !
Il est parfait s'il vous ressemble.

LÉONIDE.

D'un tel tableau le roi sera flatté.

LYSIPPE.

Le roi ! ce mot me rend à ma fureur jalouse :
D'Alexandre, ce soir, vous devenez l'épouse ;
Inflexible en amour, comme au sein des combats,
Quand je meurs à vos pieds, il vole dans vos bras :
Et pour mieux m'écraser du fardeau de sa gloire,
Il m'arracherait ! . . . non, vous ne pouvez le croire.
Le caprice du sort l'a fait régner sur nous;
Il a fait encor plus : il le rend votre époux. . . .
Qu'il me laisse du moins ce gage plein de charmes ;
Que je puisse en mourant le baigner de mes larmes !
Dans cette illusion trouvant quelques appas
J'entrerai plus content dans la nuit du trépas.

LÉONIDE.

Non, non : le prince en vous ne verrait qu'un rebelle.

LYSIPPE.

Je serais plus coupable en lui restant fidèle ;
Lui seul de mon refus il se doit accuser :

Eh ! quel droit aurait-il pour me tyranniser ?
Me met-il dans le rang de ces sculpteurs sans gloire
Qui, pour de vils trésors, trahissant leur mémoire,
Et faisant par le luxe estimer leurs travaux,
Peignent les demi-dieux sans être leurs rivaux ?
Sans doute à plus d'estime on a droit de prétendre,
Quand on se voit l'artiste et l'ami d'Alexandre ! —
Je le crus un héros : ce despote, dix ans,
Reçut l'hommage pur de mes faibles talens ;
Je l'ai peint, près du Gange et dans les champs d'Arbelle,
Tantôt vainqueur des rois et tantôt leur modèle,
Asservissant le monde et venant l'éclairer ;
Sur le marbre, vingt fois, je l'ai fait respirer :
Mais il n'entra jamais dans mon ame avilie
D'acheter des bienfaits par ceux de mon génie ;
La gloire est le seul prix qui puisse me flatter,
Je n'ai fait ce dessin que pour la mériter ;
Et quelque soit sur nous l'empire d'Alexandre,
A jouir de ce bien il ne saurait prétendre :
S'il pouvait l'acheter je perdrais mon honneur ;
Je ne puis le donner sans trahir mon ardeur.
Veut-il jusques au bout porter la tyrannie ?
Qu'il m'ôte ce trésor en m'arrachant la vie ;
Cet attentat nouveau ne saurait m'étonner,
Qui fit périr Clitus peut bien m'assassiner.

LÉONIDE, (*à part.*)

Que je suis loin de cacher ma faiblesse ! . . .
(*A Lysippe.*)
Ah ! plus qu'à vous ce projet m'est fatal. —
Si pour le roi votre cœur s'intéresse,
Par grandeur d'ame, épurez sa tendresse ;
Sauvez un crime à votre heureux rival. . . .
Mais, si vous seul rendez mon cœur sensible ;
Si mon bonheur . . . je n'acheverai pas. . . .
Suis-je donc faite au spectacle terrible
De mon amant égorgé dans mes bras ?

LYSIPPE.

Vous m'éclairez. Je puis, sans qu'on s'offense,
Concilier l'amour et la prudence.
Dût mon rival devenir votre époux,
A ce portrait qu'il cesse de prétendre :
Mais il vous plaît ... eh bien ! il est à vous. ...
Vous hésitez... craignez-vous qu'Alexandre....

LÉONIDE, (*à part.*)

Ah ! je ne dois craindre ici que mon cœur. —
A tes desirs je consens de me rendre :
Mais je pressens, non sans quelque terreur,
L'orage affreux auquel je dois m'attendre. . . .
(*Lysippe baise sa main.*)

Sur mon hymen, qu'on prépare en ce jour,
Je veux aussi que ton cœur se rassure.
Depuis trois mois ton ame simple et pure
A mes regards vient s'offrir sans détour :
Les sentimens éclairés par l'amour
Cèdent à peine à ceux de la nature :
Quoiqu'élevé dans le sein d'une Cour,
J'ose te croire à l'abri du parjure,
Et j'ai hâté le moment du retour. —
Il fut un tems, (à ta foi j'en appelle),
Où je promis, devant ton souverain,
De désigner, par un portrait fidèle,
L'amant heureux qui recevrait ma main :
Je vais verser mon secret dans ton sein. —
Grace à l'amour j'ai suivi mon modèle,
En me guidant ce dieu s'est surpassé.

LYSIPPE.

Ah ! je succombe à ma terreur mortelle ;
Eh bien...

LÉONIDE.

Eh bien ! ce portrait est tracé,

(*Elle tire un portrait de son sein.*)

Et le voici....

LYSIPPE.

Quelle épreuve cruelle !
Mon cœur palpite, et tout mon corps chancelle.
Je n'ose voir cet ouvrage fatal : . . .
Serait-ce moi ? serait-ce mon rival ? . . .
Pardonne au trouble où mon ame est en proie :
Mais mon malheur ne peut être imparfait ; . . .
Qu'ai-je apperçu ... grand dieu ! c'est mon portrait :
Je vais mourir de l'excès de ma joie.

(*Lysippe se jette aux pieds de Léonide : en ce moment les deux côtés et le fond de la tente se lèvent. Alexandre paraît au fond du théâtre, et jette sur les amans un regard foudroyant.*)

SCÈNE II.

LYSIPPE, LÉONIDE *et* ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Mon affreux stratagème a passé mon espoir ;
Mes mortels ennemis sont donc en mon pouvoir !...
Couple odieux, sur vous la foudre va descendre,
Aux coups qu'il portera connaissez Alexandre :
Votre bonheur est grand ; mais je puis l'ébranler.
Plus je vous ai chéris, plus vous devez trembler.

SCÈNE III.

LYSIPPE *et* LÉONIDE.

(*Ils restent un moment interdits et en silence.*)

LYSIPPE.

Ce n'est point vainement qu'Alexandre menace.
Le cruel dans mon sang brûle de se plonger:
Il n'a pas su te plaire, il saura se venger. . . .
N'importe : je suis loin d'accuser mon andace :
Je vais à l'échafaud ; mais je meurs ton époux :
Le roi de son sujet a droit d'être jaloux.

LÉONIDE.

Eh bien ! ton héroïsme a passé dans mon ame ;
L'amour que je ressens est digne de ta flamme ;
Le roi peut de sa main m'immoler aujourd'hui ;
Mais j'aime mieux encor, victime de sa trame,
Expirer avec toi que régner avec lui.

LYSIPPE.

(*Serrant Léonide dans ses bras.*)

Ce trouble fortuné qu'avec toi je partage
Vaut pour moi les plaisirs de l'immortalité ; . . .
Si le roi cependant, bornant sa cruauté,

Pouvait m'immoler seul à sa jalouse rage ; . . .
Si respectant enfin ton âge et ta beauté. . . .

LÉONIDE.

Sa clémence à mes yeux ne serait qu'un outrage :
Eh ! qu'a donc son couroux qui puisse m'alarmer ?
S'il doit sur mon amant exercer sa furie,
Je ne regrette pas le terme de ma vie ;
Toi seul, en ce moment, peux me la faire aimer.

LYSIPPE.

Ta sublime vertu m'accable et m'humilie :
Quel sacrifice affreux viens-tu me proposer ?
Va, si mon cœur n'est vil, je dois le refuser.
Écoute... En préférant ma main au joug d'un maître,
En m'élevant à toi tu me connus peut-être ;
Je dois justifier, aux yeux même du roi,
L'estime que ton cœur avait conçu pour moi.
On va trancher mes jours, et mon ombre jalouse
Ne veut pas chez les morts captiver une épouse :
D'un funeste devoir j'affranchis ta vertu ;
Qu'à l'instant de ma mort notre hymen soit rompu.,
Content, en expirant, de vivre en ta mémoire,
Reprends avec ta foi le dépôt de ta gloire :
Libre d'un tel lien, ne crains pas d'épouser
Le prince qui t'aima pour te tyranniser....

Je frémis de l'hymen que j'ose te prescrire ;
Je sens, en te parlant, mon cœur qui se déchire ;
Mais pour sauver tes jours tout n'est-il pas permis ?
Que dis-je ? Le ciel même approuve cet avis ;
Le prince, en t'accordant la moitié de son trône,
Va tout mettre à tes pieds, de Sparte à Babylone.
Eh bien ! tu peux un jour, en lui donnant ta foi,
D'un farouche guerrier faire enfin un grand roi :
L'aspect de tes bienfaits rassurera la terre,
Si ton époux l'effraye en lançant son tonnerre.
Quels que soient ses bienfaits je les partagerai,
Tu feras des heureux, et je le deviendrai.

LÉONIDE.

Par de froides raisons penses-tu me confondre ?
Ecoute-t-on l'esprit, quand le cœur est ému ?
Va : j'ai sur mon destin consulté ma vertu,
Et c'est en t'imitant que je veux te répondre :
On vient. — Ton front pour moi n'aura point à rougir :
Apprends à me connaître, en me voyant mourir.

SCÈNE IV.

CALLISTHÈNE, LYSIPPE *et* LÉONIDE.

LYSIPPE.

Callisthène, est-ce toi que le ciel nous envoie ?
La mort hésite-t-elle à dévorer sa proie ?

CALLISTHÈNE.

Les momens nous sont chers : tous deux écoutez-moi :
Par l'ordre d'un ingrat j'abandonnais l'Asie ;
Et fier de mon exil, j'allais dans ma patrie
Faire rougir les Grecs des crimes de leur roi :
Mais on veut qu'en partant ma bouche vous déclare
Les malheurs qu'aujourd'hui le tyran vous prépare.
Croyez-en un ami peu fait pour vous tromper.
Lysippe, à ton destin tu ne peux échapper :
En vain pour s'honorer d'une ombre de justice
On assemble un Conseil formé pour te juger :
Ces Grecs, à qui la cour donne une ame factice,
En violant les lois, penseront les venger.
Organes du mensonge, instrumens du caprice,
Et prêts à nous servir, comme à nous égorger,
Tous déjà, dans le cœur, prononcent ton supplice.

LYSIPPE.

Ma mort, en ce moment, doit peu m'intéresser.
A-t-on d'autres malheurs encore à m'annoncer ?
Léonide......

CALLISTHÈNE.

Le roi desire qu'elle vive.

LYSIPPE.

Il pourrait à ma mort borner ses attentats !

CALLISTHÈNE.

Jusqu'à ce que l'hymen la mette dans ses bras,
Alexandre a juré d'en faire sa captive.

LÉONIDE (*à Lysippe.*)

Le barbare du moins ne veut que ton trépas! —
O ciel! est-il donc vrai qu'Alexandre se flatte
De pouvoir dans ses fers mettre une Spartiate!
Il n'a su que nous vaincre; il ne nous connaît pas.
Callisthène, il est tems de finir mon outrage:
Attendrons-nous l'arrêt qui doit nous avilir?
Non. Osons nous juger.

CALLISTHÈNE.

Si tel est ton courage,
Je puis de tant d'opprobre à l'instant t'affranchir.

LYSIPPE.

Parle: que son bonheur devienne ton ouvrage.

CALLISTHÈNE.

Si j'avais à parler à de vils Indiens,
Qu'on n'honora jamais du nom de citoyens,
Et qui nés pour les fers, meurent sans se connaître,
Je leur dirais: vivez et mourez pour un maître;
La liberté pour vous est d'un prix inconnu,
Et le devoir consiste à manquer de vertu.

Mais je parle à des Grecs, et mon hardi langage
Doit des fils de Lycurgue embraser le courage. —
Mes enfans, c'en est fait; j'ai pesé nos destins :
Il ne nous reste plus de jours purs et sereins.
Alexandre, aujourd'hui fier de notre faiblesse,
A changé pour jamais la face de la Grèce : —
Lui-même, il est changé. Ce n'est plus ce héros
Qui prétendait d'Alcide égaler les travaux;
Et qui, du malheureux relevant la misère,
N'acquérait des sujets que pour être leur père.
Corrompu maintenant par la prospérité,
Des Perses qu'il vainquit il montre la fierté :
On le voit, chaque jour, mépriser nos murmures,
Et faire au genre humain de nouvelles blessures.
Les sages à sa cour ne sont plus révérés;
On n'y voit que des Grecs déjà déshonorés,
Ou de faibles amis que son choix déshonore :
Mais ces maux sont légers, et mon cœur les dévore;
Un attentat plus grand fixe notre destin.
Alexandre, insultant à tout le genre humain,
Dispute aux immortels l'hommage de la terre,
Et s'annonce pour fils du maître du tonnerre.
Le pontife d'Ammon qu'il a fait inspirer,
Déjà s'est avili pour le faire adorer.
J'ai vu de vils flatteurs, que l'orgueilleux protège,

L'ennivrer dans sa cour d'un encens sacrilège.
Irez-vous effacer vingt-cinq ans de vertus,
En érigeant en dieu l'assassin de Clitus ?
Non : à de tels affronts un Grec ne peut s'attendre ;
Nous devons un exemple à la cour d'Alexandre.
L'honneur nous interdit le projet criminel
De prouver par sa mort qu'il n'est point immortel ;
Mais nous pouvons du moins, en respectant l'idole,
Empêcher qu'à l'autel sa main ne nous immole.
Mon dessein est trop beau pour nous épouvanter ;
Je vais me rendre libre : osez-vous m'imiter ?

LYSIPPE.

Tout me dit d'imiter le sage qui nous guide.

LÉONIDE.

Et moi, j'imiterai l'amant de Léonide.

CALLISTHÈNE.

Enfans de Thémistocle et de Léonidas,
Laissez-moi maintenant vous serrer dans mes bras :
Les dieux me sont témoins que ce parti funeste,
Grace à notre faiblesse, est le seul qui nous reste ;
Lysippe, l'heure approche où la plus vile main
Va plonger, sous nos yeux, le poignard dans ton sein.
Léonide, ce soir, l'assassin de ton maitre

Portera dans tes bras les feux que tu fis naître !
Pour moi, que le tyran a le moins outragé,
Par ce coup de poignard je vais être vengé.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, ALEXANDRE, GÉNÉRAUX, ROIS DEVENUS LIBRES.

ALEXANDRE.

Arrêtez.

LYSIPPE.

C'est le roi.

LÉONIDE.

Je me meurs.

CALLISTHÈNE.

Ah barbare !
Faut-il que par tes lois je descende au ténare ?
Oses-tu m'envier le plaisir inhumain
De mourir sans bassesse en mourant de ma main ?
Va, tu peux maintenant me punir de tes crimes :
Sache qu'un peu plus tard je t'ôtais tes victimes.

ALEXANDRE.

Qu'entens-je ? Quoi, tous trois vous alliez vous frapper !

LYSIPPE.

Sur le bord de la tombe on ne sait point tromper :
Oui, bravant avec gloire une fureur jalouse,
Léonide en secret se nommait mon épouse,
Et voulait, pour forcer ta haine au repentir,
S'armer de mon poignard, m'embrasser et mourir.

LÉONIDE.

A l'amant qui m'est cher tu veux que je survive;
Tu m'offres ta couronne et me rends ta captive :
Eh bien ! frappe... à ses pieds viens me voir expirer,
Et fais trois malheureux... qui pouvaient t'admirer.

ALEXANDRE.

Vous bravez Alexandre, et vous l'allez connaître. —
Si de la terre un jour je dois être le maître,
Il faut m'en rendre digne.

LÉONIDE.

O ciel! que dites-vous?

CALLISTHÈNE.

Aurait-il épuisé les traits de son couroux?

ALEXANDRE.

Rois, long-tems enchaînés à mon char de victoire,
Et vous, Grecs, en tout lieu compagnons de ma gloire,

Les crimes de ce jour ont pu vous étonner :
Je dois un grand exemple, et je vais le donner.
Un arrêt prononcé sur d'indignes maximes
A mis ces deux amans au rang de mes victimes ;
Ma cour, par cet arrêt, a voulu m'avilir ;
Je suis le seul coupable, et je dois m'en punir.

LÉONIDE.

Qu'entens-je ?

LYSIPPE.

A sa fureur s'il cesse d'être en proie . . .
Je mourais de douleur ; je vais mourir de joie.

ALEXANDRE.

Enivré de l'encens de mes adulateurs,
Je me suis méconnu dans le sein des grandeurs.
Un roi n'est pas le maître, au tems même où nous sommes,
De corrompre le sexe et d'enchaîner les hommes :
Mon œil, graces aux Dieux, enfin s'est dessillé,
Des êtres les plus purs le sang n'a pas coulé ;
Mais à d'autres vertus ma fierté doit descendre,
Une froide justice est peu pour Alexandre ;
Tout roi peut faire un crime, et sait le déclarer ;
Un grand roi le déclare, et sait le réparer.

CALLISTHÈNE.

CALLISTHÈNE.

Ah ! déjà je rougis de l'avoir cru coupable.

ALEXANDRE.

Je t'aimais, Léonide, et mon feu déplorable
Par tes liens nouveaux est à peine altéré ;
Mais malgré les soupirs de ce cœur déchiré,
Je sens que notre hymen ferait ton infortune :
J'abjure pour jamais cette idée importune ;
Je fais plus : approuvant l'heureux don de ta foi,
Je te cède à l'amant qui triomphe de moi :
Puissent ces nœuds flatteurs, où votre amour aspire,
Expier l'attentat qui devait les détruire !
Si tous deux par mes feux vous fûtes outragés,
En vous aimant toujours vous êtes trop vengés.

LYSIPPE.

Ah ! j'admire à vos pieds cette vertu sublime.

CALLISTHÈNE.

De Sparte pour jamais vous acquérez l'estime.

LÉONIDE.

Laissez-moi de mes pleurs arroser vos genoux.

ALEXANDRE.

J'ai fait ce que j'ai dû. — Tous les deux levez-vous,
Cessez de me parler d'un si grand sacrifice ;
Votre bonheur déjà commence mon supplice ;
Aux autels à l'instant venez vous réunir...
Demain de ma vertu je puis me repentir.

(*A Callisthène.*)

Vous, intrépide ami, dont la vertu m'honore,
Dans ce cœur plein de vous, venez régner encore !
Écartez de ma cour ces vils adulateurs,
Qui me font digne d'eux en corrompant mes mœurs.
Qu'entre le crime et moi je vous trouve sans cesse ;
Qu'Alexandre par vous soit l'amour de la Grèce ;
Éclairez-le, et sur-tout fidèle à votre emploi,
Dites-lui qu'il est homme, et non pas qu'il est roi.

Fin de la Pièce.

PORUS ET BAGOAS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PRÉFACE.

LE sujet de cette Tragédie était très-délicat à traiter, à cause de l'introduction, neuve sur la scène, de l'Eunuque Bagoas; et qu'il fallait un peu d'art peut-être, pour concilier à cet égard les bienséances dramatiques avec la vérité de l'histoire. A cette difficulté du sujet, devait se réunir le danger de se montrer dans la carrière du théâtre, lorsque tant d'hommes de génie avaient imaginé toutes les intrigues, avaient créé tous les caractères; lorsque les grands noms de Sophocle et de Corneille retentissaient

à toutes les oreilles, et qu'on se proposait de parler en vers à des hommes instruits, qui savaient Racine par cœur. Tous ces obstacles ne m'ont point arrêté, parceque le courage suppléait en moi au sentiment des forces : j'ai jetté, trois fois, dans le creuset ma conception dramatique toute entière, et elle est devenue plus pure à chaque épreuve. Je suis loin de me flatter d'avoir, de très-loin même, atteint le but : mais un sentiment intérieur me dit que, dans l'état où je la présente aujourd'hui, elle a droit, sinon à l'estime de l'homme de goût, du moins à son indulgence.

Cette pièce, originairement demandée, vers la fin du dernier règne, par un des quatre Gentilhommes de la

chambre de Louis XVI, pour être jouée sur le théâtre de la Cour, comporte un grand spectacle : mais ce spectacle serait aisément simplifié, si une scène consacrée au goût et à la raison admettait l'ouvrage ; il ne faut point perdre de vue le grand principe du siècle de Louis XIV, que la pompe ne supplée jamais à l'intérêt, et que toutes les décorations de Servandoni ne valent pas quatre vers de Cinna, ou de Britannicus.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.

PORUS, Roi dans l'Inde.

ABDOLONYME, fils du Roi de Tyr.

ORIANE, fille d'un Brame.

BAGOAS, Eunuque du Palais.

AMESTRIS, sœur de BAGOAS.

PARSONDAS, Courtisan.

TROIS ROIS INDIENS.

GÉNÉRAUX D'ALEXANDRE.

UN BRAME.

INDIENNES du Serrail du Roi.

CHEF DES EUNUQUES.

SOLDATS, etc.

La Scène est dans le camp d'Alexandre, placé sur les bords de l'Hydaspe.

PORUS ET BAGOAS.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un camp sur les bords de l'Hydaspe. L'Aurore ne se montre pas encore, mais les ombres commencent à quitter la pointe des montagnes. La tente d'Alexandre est fermée : une cohorte de Macédoniens fait la garde dans le lointain.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BAGOAS et UN ESCLAVE MUET.

BAGOAS.

Esclave, de Cyrus pose ici la couronne,
Un héros la mérite, et c'est moi qui la donne ;
Moi, qui, dans Suze en cendre, osai la conquérir...
Veille sur ce dépôt. — Le ciel va s'éclaircir :

Déjà, dans l'Orient, la lumière inégale
Teint de pourpre et d'azur cette tente royale ;
Esclave, attends mon ordre. — Et moi, seul à l'écart,
Sur l'avenir qui s'ouvre arrêtons un regard......

(*Il s'avance sur le bord de la scène, et fixe en silence la tente d'Alexandre.*)

Le monde est donc soumis ! ses rois vont donc descendre
A l'affront de régner sous le nom d'Alexandre !
Du héros que je sers tout va subir la loi,
Et Porus, sur ces bords, sera son vice-roi !......

(*Avec une réflexion pénible.*)

Ce Porus que je hais !....

(*Entraîné par l'ascendant de son génie.*)

Il ne l'est pas encore :
Du jour qui nous éclaire il a pour lui l'aurore ;
Moi j'aurai son déclin..... Vain espoir qui me luit !
L'illusion du jour se dissipe la nuit :
La nuit ! .... ah ! rougissons de celle qui s'écoule :
Quand de nobles dangers me menacent en foule,
Oubliant ce Porus, qui m'osa dédaigner,
Sur un enfant obscur je descends à régner ;
Et pouvant m'illustrer par une grande trame,
J'abaisse mon génie à séduire une femme. —
Non, Porus ne sort point de ce cœur ulcéré :

Il commande à l'objet dont je suis ennivré :
Si j'ose l'enlever, c'est ce roi que j'offense ;
Et c'est pour ce cœur fier une autre jouissance,
Que de chercher la gloire en d'indignes loisirs ;
De servir sa vengeance, en servant ses plaisirs. —
Mais des monts, par degrés, la pointe se colore,
Et mon complice heureux ne paraît pas encore !
On vient : c'est Parsondas, je n'en saurais douter.

SCÈNE II.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, PARSONDAS.

PARSONDAS.

Du destin, Bagoas n'a rien à redouter :
Dans l'ombre de la nuit j'ai rempli son attente,
Et la jeune Oriane est déjà dans ma tente.
Long-tems, du moins, j'ai vu mes fidèles soldats
Dans la route du camp accompagner ses pas.

BAGOAS.

L'enlèvement ajoute au prix de ma conquête. —
De Brama, vers l'Hydaspe, on célébrait la fête,
Et le ciel appelait les voiles de la nuit :
Au sein d'un bois sacré le hasard me conduit ;

Là, sur la foi des dieux, la beauté que j'offense
Goûtait ce sommeil pur que produit l'innocence;
J'entr'ouvre en souriant un voile simple et frais,
Qui, sans les dérober, dessinait ses attraits :
C'était Hélène, Flore, ou la jeune Andromède.....
Je n'ose commander au trouble qui m'obsède.
Lassé de vivre seul, au milieu des humains,
Dans l'objet que le ciel embellit de ses mains,
Qui s'ouvre sans contrainte au matin de la vie,
Je crois pour mon hiver rencontrer une amie,
Et bravant à dessein le couroux de son roi,
Sûr, d'ailleurs, d'un crédit qui fait taire la loi,
J'ordonne d'enlever l'enfant de la nature. —
Sur le succès, ami, ton zèle me rassure;
Vers le soir, par tes soins, quand ses sens reposés
Avec le camp des Grecs seront apprivoisés,
Mon serrail recevra cette heureuse victime.

PARSONDAS.

Votre serrail, seigneur!,

BAGOAS.

Garde-moi ton estime. —
Mon père, je le sais, de ses sanglantes mains,
Me raya, par amour, du nombre des humains;
Et, depuis ce délit, une immense barrière

Semble me séparer de la nature entière.
Mais je vis en Asie, et j'adopte ses mœurs.
Ici, tout être né pour atteindre aux grandeurs,
Si d'un peuple stupide il veut avoir l'hommage,
Doit former un serrail, ou du moins son image;
Dans cette Inde sur-tout qu'un héros vient dompter,
Par ce luxe frivole il faut représenter.
Un palais, qu'en tumulte à toute heure on assiège,
De monarques vaincus le séduisant cortège,
Moins qu'un serrail ici désigne un vice-roi.
Des mœurs de l'Orient esclave malgré moi,
Dans le mien, à grands frais, je rassemble sans cesse
Les graces, les talens, et sur-tout la jeunesse;
Non que, berçant mes sens d'importunes erreurs,
J'appelle des plaisirs qui font couler mes pleurs;
Je n'aime rien.....

(*Etonnement de Parsondas.*)

Hormis la puissance et la gloire;
Et si, dans un sommeil que l'Inde ne peut croire,
Honorant en secret un enfant d'un coup-d'œil,
Jusqu'à le consulter j'abaisse mon orgueil,
C'est qu'à l'œil du vulgaire, une raison profonde
Peut voiler des projets dont s'étonne le monde;
C'est qu'Oriane peut, sans manquer à sa foi,
Conjurer, en m'aimant, la perte de son roi.....

On vient. — Retire-toi dans un profond silence ;
Rien ne doit transpirer de notre intelligence.

(*Bagoas remet au muet son manteau d'esclave.*)

SCÈNE III.

BAGOAS, AMESTRIS, LE MUET.

BAGOAS.

Quoi! c'est vous, Amestris, qui devancez le jour!

AMESTRIS.

Je vous cherchais, mon frère. — En crédit à la cour,
Je vous dois de régir le serrail d'Alexandre :
A tout, hormis au trône, il vous sied de prétendre :
Tant d'honneur me confond. D'un cœur qui m'est soumis,
Un moment laissez-moi sonder tous les replis.
Vous régnez ; mais quels droits avez-vous à l'empire ?
Quels peuples sous nos lois vous a-t-on vu réduire ?
L'Inde d'un œil jaloux voit votre avancement ;
Elle soupçonne peu par quel enchantement
Bagoas, au pouvoir élevé, sans ancêtres,
Gouverne le héros qui détrôna ses maîtres.

BAGOAS.

Je sais feindre, Amestris : l'être le plus pervers
Peut, s'il feint, et s'il ose, asservir l'Univers.

AMESTRIS.

Quoi ! mon frère. . .

BAGOAS.

Ma sœur, achevez de m'entendre ;
Mon caractère à tout me permet de prétendre.
Je pénètre les rois et leurs longs attentats,
Et ces rois que je hais ne me pénètrent pas :
Flexible cependant, au gré de leurs caprices,
Caressant leurs vertus, servant leurs injustices,
Je semble tenir d'eux mon génie et mes fers,
Et je commande aux rois, comme eux à l'Univers.
Darius, dont la Perse a plaint le sort sinistre,
Sous le bandeau royal ne fut que mon ministre ;
Son nom avec orgueil par-tout se faisait voir ;
Il avait le respect, moi j'avais le pouvoir.
Ce prince perd son trône, en fuyant dans Arbelle,
Et son vainqueur reçoit mon hommage infidelle :
Mon génie en secret, inspiré par sa voix,
L'aida dans sa conquête autant que ses exploits ;
Je le sauvai dès-lors de l'ennui qu'il redoute,
Aux plaisirs qu'il fuyait je lui frayais la route ;
Et, pour prix de mon zèle, il consent quelquefois
Que d'un scèptre trop lourd je partage le poids.

AMESTRIS.

Vous m'étonnez. — Toujours le héros de la Grèce
Ainsi que sans rivaux nous parut sans faiblesse ;
Guerrier actif, sachant et vaincre et pardonner,
Subjuguant les États, afin de les donner,
Il aime trop, mon frère, à vivre en la mémoire,
Pour admettre un partage entre vous et la gloire.

BAGOAS.

Mon cœur, je vous l'ai dit, à feindre destiné,
Semble un argile heureux, par sa main façonné :
D'un despote, avili par de honteux services,
Le voit-on un moment adopter les caprices ?
Je donne à ses amis l'exemple de ramper.
D'un brillant avenir revient-il s'occuper ?
Livre-t-il sa pensée à son essor sublime ?
A l'égal du héros je me fais magnanime ;
Quelquefois cependant, j'en dois faire l'aveu,
Entraîné loin de moi par son ame de feu,
En esclave indocile il échappe à ma chaîne ;
Mais la voix du plaisir bientôt me le ramène :
L'être qui, comme moi, sur le globe jeté,
Ne tient par aucun fil à la société,
Qui voit sans préjugé les effets et les causes,
Qui juge de sang-froid les hommes et les choses,

Un

Un tel être, Amestris, vaincu, non éclipsé
Doit commander par-tout où le sort l'a placé.

AMESTRIS.

Mon frère, un tel génie et m'élève et m'écrase;
Si l'ardeur de régner à ce point vous embrâse,
Je conçois qu'absorbé dans vos vastes projets
Vous veniez à la nuit confier vos secrets.

BAGOAS.

Si je veille, Amestris, quand tout ici repose,
De mes vœux inquiets honorez moins la cause;
C'est un enfant sans nom, par mon ordre enlevé,
Qui fait naître le trouble où vous m'avez trouvé :
Le jour, aux rois vaincus il faut que je réponde;
Je parais affaissé sous le fardeau du monde;
Mais, quand l'ombre paraît, libre de respirer,
A des travaux rians la nuit vient me livrer;
La politique au reste en secret me pardonne
Les vains délassemens où mon cœur s'abandonne :
Enlever Oriane est porter avec art
A Porus, que je hais, un vrai coup de poignard.

AMESTRIS.

Eh! pourquoi provoquer l'ennemi qui nous brave?
Qu'importe à Bagoas une nouvelle esclave?
Il en possède tant!

BAGOAS.

Celle-ci, neuve encor,
Présente à mes regards les mœurs de l'âge d'or :
Las de voir des acteurs dans la Cour où nous sommes,
En voyant cet enfant je connaîtrai les hommes.
L'amitié peut parler à ce cœur ingénu !
Lui donner sur moi-même un empire inconnu.

AMESTRIS, (*à part.*)

Régner sur Bagoas !

BAGOAS.

Vous changez de visage.

AMESTRIS.

(*Elle se retourne, voit des esclaves, et se remet tout d'un coup.*)

Un bruit s'est fait entendre auprès de ce rivage,
Et je craignais pour vous des témoins indiscrets.

BAGOAS.

On vient. — Dans votre sein renfermez mes secrets.

AMESTRIS.

Le bruit qui nous étonne à chaque instant s'aggrave :
Je crois.... oui, du serrail c'est la première esclave ;
Faisons-nous reconnaître.

SCÈNE IV.

BAGOAS, AMESTRIS, TROUPE D'INDIENNES

(*Que des Eunuques descendent de leurs palanquins.*)

LE PREMIER EUNUQUE.

Amestris, devant toi
Tu vois le fruit heureux des conquêtes du roi ;
L'Inde, par un tel don rend hommage à ses armes ;
Le cœur de ces beautés est pur comme leurs charmes ;
La fille de Taxile a ce port enchanteur :
Du roi Stérobatès plus loin voici la sœur.

BAGOAS.

Quel tribut, de Porus nous désigne l'hommage !

L'EUNUQUE.

Aucun.

BAGOAS.

Quoi !

L'EUNUQUE.

L'on connaît son superbe langage :
» Ma fille au lit du roi n'a point l'orgueil d'entrer,
» Et son serrail est fait pour la déshonorer. »

BAGOAS.

Il n'est point de faveurs qu'Amestris ne t'annonce,
Si le roi, de ta bouche, entend cette réponse.

L'EUNUQUE.

Il l'entendra, seigneur, fiez-vous à ma foi;
Le vœu de Bagoas est un ordre pour moi.

AMESTRIS.

Venez, jeunes beautés, vous faites pour prétendre
A l'honneur de régner sur le cœur d'Alexandre;
Son scèptre vous attend, et pour en mieux jouir
Vous le tiendrez un jour de la main du plaisir.

(*Toutes les Indiennes défilent devant elle, et chacune, par une démonstration différente, brigue sa protection : ensuite, sur un signe fait par Amestris à l'Eunuque, elles remontent sur leur palanquin.*)

SCÈNE V.

BAGOAS, AMESTRIS, TROIS ROIS DE L'INDE, *avec leur interprète et leur cortège d'esclaves.*

L'INTERPRÈTE, (*au fond de la scène.*)

Au-delà de mes vœux Jupiter me seconde;
Je vois le favori du conquérant du monde. —

(*A Bagoas.*)

Ces rois, grand Bagoas, des rives de l'Indus
Viennent pour rendre hommage au vainqueur de Porus,
Accepter de sa main de brillantes entraves,
Et s'honorer du nom de ses premiers esclaves.

BAGOAS.

Sont-ils libres ?

L'INTERPRÈTE.

(*Il va consulter les rois et prendre leur réponse.*)

L'épée aurait pu les dompter,
Mais leurs têtes au joug viennent se présenter.

BAGOAS.

(*D'un ton de protecteur.*)

J'en rendrai compte au roi.

L'INTERPRÈTE.

Vous pourriez davantage.

BAGOAS.

Eh bien! dans leur accueil ils verront mon ouvrage.

L'INTERPRÈTE.

Sans appui, sans ayeux, atteindre à la faveur,
C'est de votre génie annoncer la hauteur;

Le grand roi, le héros sous qui la terre tremble,
Choisit pour favori l'être qui lui ressemble.

BAGOAS.

Tant que l'Inde offrira des palmes à cueillir,
Le roi, de ma faveur, n'aura point à rougir.

L'INTERPRÈTE, (*montrant les Rois.*)

Et vous, encore moins de leur reconnaissance.

(*Il consulte les trois princes.*)

L'un de ces rois étale avec magnificence
L'or que roule le Gange au sein de ses états ;
L'autre a des éléphans, du fer et des soldats :
Le dernier, dans une île à ses lois asservie,
Voit naître les beautés dont s'honore l'Asie. . . .

(*Avec finesse.*)

Ils seront protégés par le grand Bagoas :
Tel est leur vœu.

BAGOAS.

(*Toujours d'un ton de protecteur.*)

J'oblige, et ne protège pas. —
Dieux ! c'est Porus.

SCÈNE VI.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS,
PORUS *et son cortège.*

PORUS,

(*Au fond de la scène, à sa suite.*)

Voici la tente d'Alexandre ;
C'est ici, mes amis, que vous devez l'attendre.
Le jour blanchit déjà l'azur du firmament,
Il se levera pur pour son couronnement ;
Mon cœur, tout plein de lui, m'en donne l'assurance.

AMESTRIS.

Mon frère, avec orgueil, près de nous il s'avance.

PORUS.

(*Toujours à son cortège.*)

La tente va s'ouvrir. — Suivez ici mes pas.

BAGOAS.

Que demande Porus ?

PORUS.

Moi ? — Rien à Bagoas :

Je viens au roi des rois présenter mon hommage.

(*Jeu muet, qui exprime la surprise des Rois.*)

BAGOAS.

Ce roi des rois, seigneur, chérit votre courage,
Il fait plus, il l'honore; — à ce titre, aujourd'hui
De son pouvoir dans l'Inde il vous nomme l'appui.
Au zèle le plus pur (vous le savez peut-être)
Je dois tout l'ascendant que j'ai pris sur mon maître;
Et tout dit à Porus, qui sait mon équité,
Qu'en lui rendant justice, on m'avait consulté.....

PORUS.

(*Avec l'accent du mépris.*)

L'Eunuque Bagoas!

(*La surprise des Rois redouble.*)

BAGOAS.

Porus me hait sans doute:
Mais je l'estime trop pour que je le redoute;
J'ai fait en le servant le bien de ces climats,
Et dût-il m'en punir, je ne m'en repens pas.

PORUS.

Bagoas me servir! Le grand cœur d'Alexandre
A cet abaissement n'est point fait pour descendre,

Il ne consulte pas les hommes que je hais,
Pour que j'aie à rougir un jour de ses bienfaits.

(La trompette, qui annonce le lever d'Alexandre, se fait entendre. Bagoas et les rois indiens entrent d'un côté, ainsi que le muet qui porte la couronne de Cyrus; et Porus se présente de l'autre, dans la tente du conquérant.)

SCÈNE VII.

AMESTRIS, *sur le devant de la scène;* ORIANE ET ABDOLONYME *au fond du Théâtre, et à part.*

(Oriane est vêtue avec la plus grande simplicité.)

AMESTRIS, *(à part.)*

Ses superbes dédains intimident mon ame :
Je crains que contre nous un complot ne se trame :
Rêvons seule aux moyens de le faire avorter.

(Elle s'assied auprès d'un arbre, la tête cachée dans ses mains.)

ORIANE.

Aux brigands, qui sur moi projettaient d'attenter,

Vous avez dérobé mon honneur et ma vie :
A mon libérateur ma vertu se confie :
Généreux inconnu, de quel prix......

ABDOLONYME.

Sans effroi
Vos regards un moment se sont tournés vers moi ;
Ce bienfait me suffit, voilà ma récompense.

ORIANE.

Venez guider du moins mon inexpérience.

ABDOLONYME.

Pardon : mon cœur ému, que j'ose interroger,
A vous entretenir trouve trop de danger.

ORIANE.

(*Avec timidité et embarras.*)

Mais ce danger, enfin, que votre cœur ignore,
Votre intrépidité peut le braver encore.

ABDOLONYME.

Vains efforts! — Mon hommage aura la pureté
De l'encens qu'on présente à la divinité. —
Songez au coup hardi dont votre ame s'offense ;
D'un attentat vulgaire il n'a point l'apparence

L'homme qui, cette nuit, bravant les immortels
Vous a fait enlever au pied de leurs autels,
Est au-dessus des lois, dont son orgueil se joue :
Si pour libérateur votre vertu m'avoue,
Gardez qu'à mon aspect le brigand irrité,
Ne venge avec éclat son complot avorté.
D'Alexandre, à vos yeux, la tente se découvre;
Pour demander justice, attendez qu'elle s'ouvre,
C'est le faible qu'ici l'on aime à protéger,
Et si le roi vous voit, il saura vous venger.

SCÈNE VIII.

ORIANE ET AMESTRIS.

ORIANE.

(*Toujours vers le fond de la scène.*)

Dans la tente royale oserai-je me rendre ? ....
Si le brigand comptait sur l'appui d'Alexandre ? —
Mais je vois une Grecque; il la faut aborder;
Dans mon plan de vengeance elle peut me guider;
Elle est femme : à mes maux elle sera sensible.

(*S'approchant d'Amestris, qui sort de sa rêverie, et se lève.*)

Puis-je interrompre ici votre repos paisible ?

AMESTRIS.

Parlez : mon cœur se rend à des regards si doux.

ORIANE.

D'un Brame de Porus la fille est devant vous.

AMESTRIS.

Comment vous nomme-t-on ?

ORIANE.

On m'appelle Oriane.
Dans un bosquet sacré, loin d'un regard profane,
Je vivais sous la garde et d'un père et des dieux ;
Là, j'osais cultiver, dans un loisir heureux,
Tous ces arts de la paix, fruit brillant du génie,
Formés pour embellir le songe de la vie ;
A ce titre, aisément, je pouvais me flatter
Que la guerre et ses lois devaient me respecter :
Des soldats, cependant, dans leurs fureurs tranquilles,
Sont venus m'arracher du plus saint des asiles.
Cette nuit, dans leur tente, ils m'ont dicté des lois ;
Et sans un jeune Grec, dont le ciel a fait choix,
Pour repousser l'audace et venger l'innocence,
Le front humilié d'une pareille offense,
Pourrais-je devant vous paraître sans rougir ?

AMESTRIS, (*à part.*)

C'est la beauté qu'hier mon frère osa ravir.
Je tremble qu'il ne cède à sa beauté touchante,
Qu'un enfant, dans son cœur, un jour ne me supplante;
Ne soyons point en vain la sœur de Bagoas.

(*A Oriane.*)

Enfant infortuné, jettez-vous dans mes bras.
Je prends à vos malheurs l'intérêt le plus tendre :
Oui, je vous servirai dans l'esprit d'Alexandre ;
Mais peut-on, sans un art dans les Cours inventé,
A l'oreille des rois porter la vérité ?
Cet art, dont rien n'instruit votre heureuse ignorance,
N'offre plus de secrets à mon expérience :
Suivrez-vous les conseils de ma vive amitié ?

ORIANE.

Votre cœur et le mien vont être de moitié.

AMESTRIS, (*à part.*

Je triomphe.

ORIANE.

Eh ! pourquoi me seriez-vous suspecte ?
Du monstre qui m'outrage avez-vous l'ame abjecte ?
Le nœud le plus léger unit-il vos destins ?

Non : dans le camp d'un roi, l'idole des humains,
Un scélérat est seul.

AMESTRIS.

Quoique votre ame pense,
Ce scélérat, du roi partage la puissance.

(*Le mot de scélérat n'est dit qu'en bégayant.*)

Croyez-moi, laissez-là le soin de vous venger.

ORIANE.

De mon faible pour vous qu'osez-vous exiger ?
Moi, du roi que j'implore éluder la justice !
En sauvant mon tyran devenir sa complice ! . . .

(*Après un moment de réflexion.*)

Non : — l'honneur a parlé dans ce cœur combattu.

AMESTRIS.

Mais le sang d'un pervers, à vos yeux répandu,
S'il semble aux yeux de l'Inde expier votre injure,
Rendra-t-il en effet votre vertu plus pure ?

ORIANE.

Il est vrai : ce sang vil qui coulerait pour moi
Répandrait sur mes jours l'amertume et l'effroi;
Je livre à ses remords l'auteur de cette trame.

AMESTRIS.

On connaît Oriane à tant de grandeur d'ame.

ORIANE.

Tout prescrit donc ma fuite.

AMESTRIS.

Avant de vous juger,
Ma prudence un moment doit vous interroger.
De votre vie à peine a commencé l'aurore ;
Mais avec votre cœur vos sens peuvent éclorre :
Parlez ; ces sens jamais ont-ils su s'animer ?
Vous a-t-on fait sentir l'heureux besoin d'aimer ?

ORIANE.

Depuis qu'un père seul veille à ma destinée,
Dans l'enceinte d'un temple en secret confinée,
Et sous un voile épais ne voyant les mortels,
Que quand la piété les prosterne aux autels ;
Loin que l'amour jamais ait osé me surprendre,
Pour la première fois son nom se fait entendre !

AMESTRIS, (*à part.*)

Ce cœur neuf, d'un amant n'a point subi la loi !
Alexandre, ô mon maître ! il est digne de toi.

ORIANE.

Pardonnez un aveu qu'appelle ma franchise ;

Mon roi parle à mon cœur, mon père le maîtrise :
Ces sentimens qu'en moi le ciel trouve tracés
Suffisent au bonheur, et m'honorent assez ;
Mais s'il reste jamais, dans ce cœur qui s'ignore,
Un vuide que l'amour puisse remplir encore,
J'y destine une place à ce noble inconnu,
Qui sut de tant d'opprobre affranchir ma vertu.

AMESTRIS.

Je n'ai jamais douté que la délicatesse
D'Oriane à mes yeux n'épurât la tendresse :
Maintenant répondez — si quelqu'amant en vain
Avait fait de plaisir palpiter votre sein :
Si sa honte indiquait sa trahison cruelle,
Si l'Inde, avec son roi, le jugeait infidelle,
Dût votre cœur plus juste ou plus reconnaissant
S'unir avec le ciel pour le croire innocent...

ORIANE.

L'épreuve est forte.

AMESTRIS.

Eh quoi ! votre cœur la redoute !
Prononcez.

ORIANE.

Si j'aimais... j'en périrais sans doute ;

Mais

Mais j'oserais bannir de ce cœur éperdu
L'amant dont on pourrait soupçonner la vertu.

AMESTRIS.

C'est vous qui vous jugez. D'après votre suffrage,
La vertu d'un amant doit être sans nuage;
Mais l'honneur d'une amante est peut-être un trésor,
Aux yeux du préjugé plus délicat encor;
C'est des bords de l'Indus la tendre Sensitive,
Dont l'haleine flétrit la couleur fugitive.
Si, du moins, l'attentat qui fait baisser vos yeux
N'avait eu de témoins qu'Amestris et les dieux;
Mais le bruit sourdement commence à s'en répandre;
On sait, soit vers l'Indus, soit au camp d'Alexandre,
Que d'un père, une nuit, vous trompâtes l'espoir;
Parmi vos ravisseurs aucun ne s'est fait voir;
Vous ignorez l'auteur, les complices du crime,
La tente où le brigand déposa sa victime:
Tout vous est inconnu, jusqu'au nom du guerrier,
Sans lequel périssait votre nom tout entier.
L'esprit le plus actif vainement se fatigue
A dissiper la nuit qui couvre cette intrigue:
Les dieux semblent ici voiler la vérité.
En butte, cependant, à la malignité,
Votre innocence un jour passera pour suspecte;
L'envie, au regard faux, ainsi qu'à l'ame abjecte,

Supposant avec art que d'antiques erreurs
Vous liaient sur ces bords avec vos ravisseurs,
De ce vil attentat, qui fait votre supplice,
Même en vous défendant, vous croira la complice.
L'éclat injurieux, qui suivra ces discours,
Ira, de votre père, empoisonner les jours;
Ses bras repousseront la fille qui l'embrasse......

ORIANE.

Arrêtez. — Tout mon sang dans mes veines se glace...

(*Elle se couvre le visage de sa main.*)

Ciel, qui connaît mon cœur ! .... et j'ose pardonner
Au monstre qui ne vit que pour m'assassiner !

AMESTRIS, (*à part.*)

Le piège opère enfin : achevons notre ouvrage. —
Reprenez, noble enfant, votre antique courage;
En vain la trahison vous prépare ses coups,
Le péril disparaît, en restant avec nous.....

(*Elle l'observe avec attention.*)

Avec trente beautés de la cour d'Alexandre.....

(*Nouveau silence : cherchant à lire dans son cœur.*)

Le vainqueur de l'Asie, aussi juste que tendre,
Doit à votre infortune un généreux accueil,
Qui charme vos douleurs, en flattant votre orgueil....

(*En balbutiant.*)

Vous l'aimerez. . . . Alors le don de sa puissance
Peut devenir le prix de sa reconnaissance.

ORIANE.

Eh! quel serait le nœud entre Alexandre et moi?
Du monde tour-à-tour, et l'idole et l'effroi,
Ira-t-il, trahissant la gloire qui l'enflamme,
Abaisser ses regards à la fille d'un Brame?

AMESTRIS.

Qu'il ne s'abaisse point. — Fier de vous captiver,
Le héros jusqu'à lui saura vous élever;
C'est alors qu'enivré de sa douce victoire,
Il vous appellera pour épouser sa gloire.

ORIANE.

Non : sous les fleurs ici quelque piège est caché;
Mon sort à ses destins ne peut être attaché;
Tant d'éclat n'est point fait pour mon humble fortune.

AMESTRIS.

Eh bien : si la grandeur vous paraît importune,
Le héros peut, du moins, sensible à la pitié,
Au soin de vous venger borner son amitié.
Vous connaîtrez son cœur, quand sa main magnanime
Déchirera le voile étendu sur le crime;

Quand, grace à ses bienfaits, sans rougir de vos feux,
Votre père sur vous pourra lever les yeux.

ORIANE.

Oui, me rendre à mon père avec mon innocence,
C'est l'acte que j'attends de sa toute-puisssance;
Ah! si jamais ainsi s'opérait mon bonheur,
Quels droits par ce service il aurait sur mon cœur!
Et vous, qui l'inspirez...... quelle reconnaissance!

AMESTRIS.

Vous serrer sur mon sein, sera ma récompense:
La haine vous poursuit: je prétens la lasser;
Votre mère n'est plus, je veux la remplacer;
Venez....

(*Elle veut l'emmener.*)

ORIANE.

Ah! pardonnez à ce cœur qui murmure;
Mais il laisse échapper le cri de la nature;
Ce cri, qui me déclare, en me glaçant d'effroi,
Qu'il n'est point, loin d'un père, un vrai bonheur pour moi.
Daignez d'un doute affreux me délivrer encore:
Quelles sont ces beautés dont votre camp s'honore,
Qui du prince avec moi composeront la cour?

AMESTRIS.

Mille climats divers leur ont donné le jour;

C'est le fruit précieux des exploits d'Alexandre ;
Il en est, qui des rois font gloire de descendre.

ORIANE.

Eh ! que puis-je opposer à tant de noms fameux ?
Moi, la fille d'un Brame, et qui n'ai point d'ayeux ?

AMESTRIS.

La beauté vous unit, si le sang vous divise ;
D'ailleurs, par son tribut, l'Inde vous autorise ;
La fille de Taxile y paraît dans sa fleur ;
Stérobatès au roi vient de donner sa sœur.

ORIANE.

Vous calmez mon effroi ; j'aimerais mieux peut-être
Rencontrer à la cour la fille de mon maître,
De Porus. — Mais enfin les noms que vous cités,
Jusqu'à ce jour dans l'Inde ont été respectés.
Ces beautés, sans orgueil comme sans artifice,
Tendront à ma jeunesse une main protectrice.
J'accepte vos bienfaits, et vous suis chez le roi.

AMESTRIS, (*à part.*)

Ta sœur, ô Bagoas, devient digne de toi.

ACTE II.

La tente royale s'ouvre. Audience publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, PORUS, ROIS INDIENS, ABDOLONYME, BAGOAS, GÉNÉRAUX, SOLDATS DE LA PHALANGE, SUITE DES ROIS, TROUPE D'EUNUQUES ET D'ESCLAVES.

(*Les Esclaves et les Eunuques ont le corps entier courbé sur le tapis de la tente, à la manière des Orientaux. Les autres Personnages ont tous un genou en terre, à l'exception de Porus et d'Abdolonyme, qui n'ont que la tête inclinée.*)

ALEXANDRE.

Cessez de dégrader les palmes immortelles
Que ma main avec vous moissonna dans Arbelles :
De cet hommage impur je suis loin d'être épris;
Il convient à ces rois, dans l'opprobre endormis,
Qui meurent tout entiers sans qu'ils cessent de vivre;
Je veux d'un tel encens qu'enfin on me délivre,

Forcer la terre un jour à chérir mes bienfaits,
Mériter son éloge, et le fuir à jamais.

(*Tout le monde se lève.*)

Toi, dont si jeune encor la prudence m'étonne,
Fils du sage de Tyr qui me doit sa couronne,
Abdolonyme, ici ta voix doit repousser
L'hommage adulateur qu'on ose m'adresser :
Ta plume dès long-tems, au gré de ton génie,
Se chargea de tracer l'histoire de ma vie ;
Garde, dans tes tableaux faits pour l'éternite,
De peindre à mes genoux ces rois sans majesté,
Ces rois, qui me font dieu sans agrandir mon ame. —

(*Un silence.*)

Pour d'autres intérêts tout mon cœur te réclame,
Bagoas, — mon serrail est soumis à tes lois :
Sois l'ame de mes jeux, préside à mes tournois ;
Mais qu'au monde soumis par l'effort de mes armes
Mes plaisirs indiscrets ne coûtent point de larmes :
Si jamais l'homme en moi se permet de jouir,
Le monarque du moins n'aura point à rougir. —

(*Autre silence.*)

Porus, à ton ami pardonne sa victoire ;
Elle remplit mes vœux sans affaiblir ta gloire ;
J'aime en toi ce courage aux combats éprouvé,

Calculant le danger après l'avoir bravé,
Sur-tout cette fierté d'une ame peu commune,
Qui sait aux yeux du sage ennoblir l'infortune,
Et rend un roi vaincu plus grand que son vainqueur;
Ton amitié toujours sera chère à mon cœur;
Depuis que ton génie et me guide et m'enflamme,
Tout porte dans ce camp le sceau de ta grande ame;
Achève ton ouvrage; écarte loin de moi
Cet essaim de flatteurs nés pour gâter un roi,
Et souffre qu'attentif au soin de ma mémoire
Je remette en tes mains le dépôt de ma gloire.

PORUS.

Voilà de tous tes dons le plus cher à mes yeux.
J'accepte ce dépôt, pour en répondre aux dieux. —
Puis-je, en cet instant même, entraîné par mon zèle,
Épargner une tache à ta gloire immortelle?

ALEXANDRE.

Ta franchise me plaît, sur-tout en ce moment,
Où le ciel doit sourire à mon couronnement.

PORUS.

Eh bien! un crime affreux appelle ta justice. —
Cette nuit, profitant de son ombre propice,
Tes Grecs ont enlevé, bassement criminels,

Une Beauté timide aux pieds de nos autels :
Leur chef est inconnu ; mais son heureuse audace
Annonce à nos sujets un scélérat en place.

ALEXANDRE.

Plus il fut honoré des bienfaits de son roi,
Plus sa chûte aujourd'hui doit inspirer d'effroi. —
Ephestion pour moi commande à Pasagarde.
Je charge Bagoas du soin qui le regarde ;
Que le procès s'instruise — en public outragé,
Il faut qu'avant la nuit mon ami soit vengé.

PORUS.

C'est ainsi qu'un héros signale sa puissance.
Combien ce trait t'élève aux yeux d'un peuple immense
Qui s'assemble en ce camp pour te voir couronner !

ALEXANDRE.

La pompe de ce jour devrait peu m'étonner.
Des rois depuis long-tems ce fer m'a fait l'arbitre ;
Je jouis du pouvoir : que m'importe le titre ?
S'il est dans ce triomphe un beau moment pour moi,
C'est quand j'y nommerai Porus mon vice-roi.
A ce nom révéré, courbant sa tête altière,
L'Inde me laissera poursuivre ma carrière :
Je sens que pour la mettre à jamais sous mes lois,
Ta vertu me suffit bien plus que mes exploits.

PORUS.

Un jour je remplirai cette grande espérance.
Maintenant sur sa base assurons ta puissance ;
Sans le culte, seigneur, un État se dissout :
Par-tout le peuple est peuple, et dans l'Inde sur-tout ;
Profite adroitement de cet instant d'ivresse,
Pour subjuguer la force, en trompant la faiblesse ;
Qu'un prêtre te couronne au nom des immortels,
Et mets ainsi ton trône à l'abri des autels.

ALEXANDRE.

Un pontife, ennemi du fléau de la guerre,
Prépare une hécatombe au maître du tonnerre.

PORUS.

Non : — tes dieux ne sont pas les dieux de mon pays ;
L'Inde voit sous tes lois des peuples mal soumis :
A des autels nouveaux si ta voix les appelle,
Si la crainte en arrache un hommage infidelle,
Je crains qu'en secouant avec impunité
Le joug de ces dieux grecs, pour eux sans majesté,
Ils n'osent quelque jour, consommant leur licence,
Se dérober au joug de ton obéissance.

ALEXANDRE.

Tu m'éclaires, Porus ; — choisis en ce moment
Un Brame, qui préside à mon couronnement.

PORUS.

Ce choix est déjà fait, et mon char te l'amène;
Il m'est d'autant plus cher, que son ame hautaine
Ne dégrada jamais, dans les palais des rois,
La dignité des dieux qui parlent par sa voix.

SCÈNE II.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, PARSONDAS.

PARSONDAS.

Je meurs d'effroi... Seigneur, dans ce camp l'on conspire..

(*Mouvement général, parmi les gens de guerre. Tous agitent leurs épées ou leurs lances. Alexandre seul reste calme sur son trône.*

ALEXANDRE.

Contre moi?

PARSONDAS.

Je le pense.

ALEXANDRE.

(*Faisant un signe pour calmer les gens de guerre.*)

Il suffit : je respire; —

J'aurais dans le péril un front moins assuré,
Si contre mon Empire on avait conspiré.

PARSONDAS.

Tout sublime qu'il est, cet abandon m'étonne :
L'Empire n'est-il pas, tout dans votre personne ?

ALEXANDRE.

Non, non, il ne l'est pas, — je dois perdre le jour ;
Alcide, pour l'Olympe, a quitté ce séjour ;
Hector aux champs de Troye a mordu la poussière ;
Je dois, comme eux, bientôt terminer ma carrière ;
Mais l'Empire où je vis, sûr d'un destin plus beau,
Ne doit point, grace au ciel, partager mon tombeau ;
En vain d'un zèle pur Parsondas se renomme,
Un peuple est immortel, et son roi n'est qu'un homme.

PORUS.

Cet homme est tout pour nous. — O mon maître ! O grand roi !
Daigne sur ton danger dissiper notre effroi :
Quel est le monstre affreux qui menace ta vie ?

PARSONDAS.

Les fils de cette trame habilement ourdie
A mon regard avide ont toujours échappé ;
Mais l'Inde et vos soldats dans l'intrigue ont trempé ;

Ce billet, des détails, va bientôt vous instruire.

(*Alexandre lit la lettre avec sérénite, et la pose dans son sein.*)

ALEXANDRE.

Ces ennemis sont vils, ils ne sauraient me nuire ; —
Mais l'Inde, mais mon camp ont paru s'agiter ;
Pour leur rendre la paix il faut nous consulter.

(*Sur un signe qu'il fait, Porus et les généraux des Macédoniens s'approchent : des soldats de la phalange, armés de lances et de boucliers, forment une double enceinte autour du trône, et Alexandre tient un conseil secret : quand ce conseil est terminé, les deux enceintes s'ouvrent, et les généraux sortent avec les soldats qui les formaient.*)

SCÈNE III.

ALEXANDRE, PORUS, ROIS INDIENS, PARSONDAS, BAGOAS, ABDOLONYME, SUITE DES ROIS, TROUPE D'EUNUQUES ET D'ESCLAVES.

ALEXANDRE.

Satrapes, recevez les ordres d'Alexandre. —
L'Inde entière en ce camp aujourd'hui doit se rendre ;

J'y crains pour mes soldats, sous ce ciel amoureux,
Les charmes séducteurs d'un sexe dangereux;
Je crains que ces beautés, dont l'ame ardente et pu
Respire le plaisir, que leur regard assure,
Ne tentent quelque jour d'arracher à mes lois
Les braves compagnons de mes nombreux exploits:
Qu'on remette en vigueur les peines qu'Artaxerxe
Infligeait à la guerre aux soldats de la Perse;
Tout homme, qui sans ordre aura quitté ce bord,
Fût-il mon propre fils, sera puni de mort.
Les coupables en vain vanteraient leurs services,
Le crime de transfuge appelle les supplices,
Et le sexe aujourd'hui n'en est pas excepté.

PORUS.

J'en appelle Alexandre à ton humanité;
Mais une telle loi, je ne saurais m'en taire,
Blesse de ton grand nom l'heureux dépositaire.

ALEXANDRE.

C'est une loi de sang, et mon cœur consulté
Ne s'en impose point sur sa férocité;
Mais sans elle, ma main peu faite à la victoire,
N'aurait rien moissonné dans les champs de la gloire;
Utile à mes projets, aujourd'hui dans mes mains
Elle peut maintenir l'empire des humains;

Eh! plût aux dieux, Porus, que cette loi sanglante
Eût hier dans mon camp répandu l'épouvante :
Tes prêtres à l'autel reposant sans danger,
Je n'aurais point ici ton injure à venger.

PORUS.

Ma cause a peu de poids, et je te l'abandonne.

ALEXANDRE.

Cette cause est aussi celle de ma couronne.

PORUS.

Oui, de remplir mes vœux tout t'impose la loi;
Juste envers l'univers, tu dois l'être envers moi.
Mais sur ta loi terrible un doute encor me reste;
Prépare au vil transfuge un supplice funeste,
Mon austère raison te cède sans effort;
Infracteur d'un serment il mérite la mort;
Mais que du sang d'un sexe, inhabile à la guerre,
Un héros bienfaisant fasse rougir la terre,
Qu'il frappe la beauté, qu'il devait protéger......

ALEXANDRE,

(*Lui remettant le billet de Parsondas.*)

Lis ce billet, Porus, avant de me juger.

PORUS, (*après avoir lu.*)

Je vois qu'une captive, au sein de cette fête,
Promet à l'ennemi de lui livrer ta tête;
Ce trait fait dans mon cœur avorter la pitié.

ALEXANDRE.

J'ai donc par ce billet éclairé l'amitié.
Pour mon camp, peu frappé d'un complot qu'il ign
Un motif à ses yeux me justifie encore.
Cent traits prouvent ici ma crédule bonté.
Trop fier pour être adroit, j'ai toujours rejetté
Ces mystères d'état, dont jadis dans la Grèce
D'imbécilles tyrans protégaient leur faiblesse.
Ce cœur, dont la franchise écarte tout secret,
Auprès de mes soldats s'épanche sans regret;
Des fils sont confidens du père le plus tendre,
Et tout guerrier heureux est le fils d'Alexandre.
Ma loi, dont la rigueur révolte la raison,
Devient mon seul garant contre la trahison;
La terreur qu'elle inspire empêchera peut-être
Mes desseins d'avorter, même avant que de naître;
Et je ne verrai point, dupe de ma bonté,
S'anéantir mon titre à l'immortalité.

(*Il fait un signe, et l'audience finit. Tout le monde se retire, excepté Bagoas et quelques autres esclaves qui restent au fond de la scène.*)

SCÈNE

SCÈNE IV.

ALEXANDRE ET BAGOAS.

ALEXANDRE.

Ecoute, Bagoas. — J'ai fini ma carrière ;
Les mers à ma valeur n'offrent plus de barrière ;
L'univers est dompté. — Te ferai-je un aveu?
En ôtant l'aliment à mon ame de feu,
En me livrant trop tôt, sans péril pour ma tête,
Ce monde dégradé, dont j'ai fait la conquête,
Les dieux que j'implorais ont mal servi mes vœux ;
Mon œil, dans l'avenir, ne voit qu'un vuide affreux :
Et cessant de fournir des pages à l'histoire,
Je sens que je m'endors dans le sein de ma gloire.

BAGOAS.

Ce vuide qui vous blesse est facile à remplir ;
Vous ne pouvez plus vaincre ; — il faut savoir jouir.

ALEXANDRE.

De ton génie heureux je connais les ressources ;
Du bonheur fugitif tu repares les sources ;
La Perse ainsi t'a vu, du prince infortuné,
Que par l'ordre des dieux ma main a détrôné,

Ranimant avec art l'insipide existence,
Le sauver du dégoût de la toute-puissance.
A cet art, Bagoas, aujourd'hui j'ai recours :
Au néant de l'ennui viens dérober mes jours :
Amuse l'homme en moi, quand le roi se repose.

BAGOAS.

Je remplirai la loi que le zèle m'impose ; —
Vous connaissez, seigneur, ce breuvage vanté,
A la cour de Xerxès autrefois inventé,
Qui subjuguant les sens du héros qui repose,
Lui donne l'avant-goût de son apothéose.

ALEXANDRE.

Ce breuvage un moment eut pour moi des attraits ;
Vainqueur de Darius, j'en bus dans son palais ;
Mais à peine la coupe abandonnait ma bouche,
Qu'égaré, le front pâle, et le regard farouche,
Pour répondre en tyran aux desirs de Thaïs,
J'envoyai mes soldats brûler Persépolis.

BAGOAS.

Le nectar de Xerxès qu'on prend avec réserve,
Fatigue sans plaisir la tête qu'il énerve ;
Pour goûter les transports qu'il ferait éprouver,
Seigneur, jusqu'à l'yvresse il faut s'en abreuver.

Vous avez hérité de la coupe d'Hercule;
En ce genre d'exploits devenu son émule,
Xerxès vuidait le vase avec avidité,
Pour s'élever en songe à l'immortalité.

ALEXANDRE.

L'yvresse est le bonheur de l'ame faible et dure,
Pour qui tout va s'éteindre au sein de la nature;
Je plains l'être qui dort, pour goûter le plaisir;
Pour moi, je veux veiller, afin de mieux jouir.
Réserve, Bagoas, ta coupe enchanteresse
Pour redonner un jour des sens à ma vieillesse,
Si les dieux à vieillir devaient me condamner.

BAGOAS.

Un tel refus, seigneur, ne saurait m'étonner;
Je sais que les plaisirs d'un monarque vulgaire
N'eurent jamais pour vous qu'un charme imaginaire;
Mais j'en ai de plus purs à vous faire goûter.

(*Il fait signe à un esclave, et après lui avoir dit un mot à l'oreille, il continue à demi-voix.*)

C'est au nom de ton roi qu'il faut les inviter;
Sur-tout que Porus vienne. . .

(*A part.*)

Assouvir ma vengeance.

(A Alexandre.)

La gloire a jusqu'ici rempli votre existence ;
Après tant de travaux osez la recueillir :
Vous fites tout pour elle : il est tems d'en jouir.
Le nom de Sésostris vous est connu peut-être.

ALEXANDRE.

Quand je conquis l'Egypte, on me le fit connaître ;
Ses prêtres assuraient, dans leurs écrits divers,
Que le prince en sept ans subjugua l'univers ;
Mais l'univers bientôt en perdit la mémoire ; —
N'importe ; Sésostris a pu chérir la gloire.

BAGOAS.

Quand Sésostris au monde annonçait ses exploits,
A son char de triomphe il attelait des rois ; —
Et vous, par qui la terre est réduite au silence......

ALEXANDRE.

Tout flatte mon orgueil dans cette jouissance ;
J'en veux faire l'essai ; — s'il me plaît un moment,
J'en réserve la pompe à mon couronnement.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, PORUS, TROIS ROIS INDIENS, ET BAGOAS.

(*On amène un char de triomphe. Bagoas dit un mot aux trois rois; alors deux d'entr'eux s'atèlent des deux côtés du timon, et le troisième se met, un genou en terre, à la portière.*)

BAGOAS.

Ces monarques, Porus, que votre orgueil contemple,
Dans leur abaissement offrent un grand exemple;
Alexandre, ce soir, de gloire environné,
Doit, comme roi des rois, voir son front couronné;
Aux yeux de l'univers, dont il devient l'idole,
Cette pompe brillante en sera le symbole.
Vous qui, dans ces climats, l'allez représenter,
A soutenir son char tout doit vous inviter;
On peut sans compromettre une raison profonde
S'abaisser une fois sous le maître du monde;
Alexandre à ce prix attache ses bienfaits.

PORUS.

(*Sans daigner répondre à Bagoas.*)

Je viens de mon héros connaître les souhaits;

Près de lui, me dit-on, c'est sa voix qui m'appelle :
Je brûle de savoir ce qu'il dicte à mon zèle.

ALEXANDRE.

Bagoas à l'instant interprétait mes vœux.

PORUS.

Non, seigneur ; de Porus le vainqueur généreux
A cet abaissement n'est point fait pour descendre ;
Un eunuque n'est pas l'organe d'Alexandre.

ALEXANDRE.

Porus. . .

PORUS.

Défait, captif, mais toujours sans effroi,
J'exigeai d'un vainqueur qu'il me traitât en roi ;
Cette fierté te plut ; et terminant la guerre,
Je devins près de toi le second de la terre ;
De mon ame en tout tems telle fut la hauteur :
Et l'on peut se flatter qu'en ce jour de splendeur,
De l'ami d'Alexandre abaissant le courage
Jusqu'à faire l'essai du plus vil esclavage. . . . .
Non, — même malgré toi, je saurai te chérir,
Et je mettrai ma gloire à te désobéir.

ALEXANDRE.

L'exemple de ces rois te suffit et te lave.

PORUS.

La couronne souvent cache une ame d'esclave.
O Dieux ! comme leur front, qui ne sait point rougir,
De l'opprobre des rois semble s'énorgueillir !
Ils traîneront ton char, je les vois à leur place.

ALEXANDRE.

Bagoas, sa franchise excuse son audace.
De sa mâle vertu je respecte l'élan,
Et suis trop son ami pour être son tyran. —
Allons, pour triompher Porus m'est inutile.

(Il s'avance pour monter sur le char, et s'arrête tout-à-coup au milieu de la scène.)

Non : je suis peu jaloux d'une gloire facile ;
D'un triomphe pareil d'abord j'étais flatté,
De près il ne dit rien, même à la vanité.
Porus ôte le prix de l'encens qu'on me donne,
Et si c'est un plaisir, sa fierté l'empoisonne. —
Laissons-là Sésostris.

(Les rois se détèlent, et le char de triomphe disparaît.)

A moi-même rendu,
J'en dois, brave Porus, l'hommage à ta vertu.

(Porus, en se retirant, baise, avec une sorte d'enthousiasme, la main du héros.)

SCÈNE VI.

ALEXANDRE ET BAGOAS.

BAGOAS.

Mon maître sans rival, ainsi que sans modèle,
Se refuse aux plaisirs qu'imagine mon zèle;
L'art humain n'offre plus aucun délassement
Au héros, dont la gloire est l'unique élément,
A moins que dans les bras d'une beauté qui l'aime,
Oubliant et l'empire et son pouvoir suprême.....

ALEXANDRE.

La beauté, Bagoas! — depuis que je suis roi,
J'ai tant vu de beautés se disputer ma foi!
En est-il qui, laissant l'éclat qui m'environne,
Dédaigne ma grandeur pour aimer ma personne?

BAGOAS.

S'il s'en trouvait, seigneur, elle serait ici.

ALEXANDRE.

Quand Bacchus conquit l'Inde il le jugeait ainsi.

BAGOAS.

Voyez autour de nous ces plaines amoureuses,
Que l'homme ne peupla que de races heureuses.

Là, grace aux feux puissans d'un ciel générateur,
Ignorant les besoins d'un luxe corrupteur,
La beauté, sans desirs, comme sans imposture,
Cède, sans y songer, au vœu de la nature.
Là, nul souci secret ne la vient consumer,
Même lorsque son cœur s'ouvre au besoin d'aimer.
Croyez-moi, sur vous-même osez tenter l'épreuve.

ALEXANDRE.

Oui, si ces bords heureux m'offraient une ame neuve,
Tout entier à l'amour qui viendrait m'occuper,
Au tourment de l'ennui je pourrais échapper. —

(*A un esclave.*)

Qu'on amène à l'instant mon serrail dans ma tente.

BAGOAS.

Un spectacle nouveau remplira votre attente.
Parmi tant de beautés, fruits d'immortels exploits,
Que l'Inde sous le joug fait passer sous vos lois,
Il en est, qui des dieux trop fières de descendre,
Peuvent briguer l'honneur d'asservir Alexandre.
Un roi fait, de sa fille, hommage à son vainqueur:
Un autre pour tribut vous amène sa sœur;
Toutes ont la fraîcheur, les talens et les graces;
Le plaisir qui vous fuit respire sur leurs traces.

Ne craignez point, seigneur, qu'on vous reproche un jour
D'avoir courbé le front sous le joug de l'amour ;
Le héros aux beautés obéit sans bassesse ;
Il subjugue la force, et cède à la faiblesse.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Comme il sait avec art distiller son poison !
Comme mon cœur par lui subjugue ma raison !

BAGOAS.

Vous le dirai-je encore ? la sagesse profonde,
Qui maintient dans vos mains la couronne du monde,
Veut qu'au bien de l'état concourent vos plaisirs ;
Puisqu'il faut que l'amour enchante vos loisirs,
Que la fille des rois, seule en ce jour aspire
A l'honneur d'asservir et vous et votre empire ;
Fière de sa défaite, en sortant de vos bras,
Qu'elle aille avec honneur régner en ces climats ;
L'Inde alors, que Porus, par sa vertu cruelle,
Semble éloigner du joug que sa défaite appelle,
Cédera sans murmure à votre autorité,
Si pour dicter vos lois vous prenez la beauté.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, BAGOAS, ORIANE, AMESTRIS, *et le serrail du roi, avec un cortège d'eunuques et d'esclaves.*

(Toutes les femmes du serrail entrent richement habillées, mais couvertes d'un voile. A un signal d'Alexandre, les voiles tombent, et elles exécutent une danse indienne très-animée, où chacune cherche à agacer le conquérant par ses regards. Oriane seule ne se mêle point dans ces groupes. Amestris va soulever son voile : alors quelques larmes coulent de ses yeux, et elle cherche en vain à les cacher.)

BAGOAS, *(à part, et reconnaissant Oriane.)*

C'est elle, c'est son port, c'est sa douce réserve ;
O dieux, je suis trahi ! — mais le héros m'observe :
Renfermons mon couroux dans le fond de mon cœur.

ALEXANDRE.

De ce timide enfant remarque la douleur,
Quand dans leurs yeux sereins les autres laissent lire
Le desir de régner, plus que de me séduire ;
Ce maintien, ces regards, qui craignent le grand jour,
Dans mes sens égarés semblent chercher l'amour. —

Si cherchant à dompter cette beauté rebelle,
Je trouvais le trésor indiqué par ton zèle!
Qu'en dis-tu? ta raison doit encor m'éclairer.

BAGOAS, (*avec embarras.*)

Mes conseils jusqu'ici n'ont pu vous égarer.

ALEXANDRE.

Avec un tel dédain de mon pouvoir suprême,
Crois-tu que cet enfant m'aimerait pour moi-même?

BAGOAS, (*avec plus d'embarras encore.*)

En vous voyant, seigneur, on ne peut en douter.

ALEXANDRE.

On me répond ainsi quand on veut me flatter;
Mais puisqu'à l'amitié Bagoas en impose,
Je veux interroger cette bouche de rose,
Qui, peu faite aux leçons d'un art adulateur,
S'ouvrira pour servir d'interprête à son cœur.

(*Au moment où Alexandre s'approche d'Oriane, la danse se termine, et Amestris se retire, avec les femmes du serrail, au fond de la scène. Bagoas lui-même, resté à sa place, jette de tems en tems des regards furtifs et inquiets sur Oriane, mais n'entre point dans une conversation, qu'il n'est pas à portée d'entendre.*)

ORIANE, (*à part.*)

C'est le roi : — de l'effroi je ne puis me défendre.

(*Alexandre prend la main de l'Indienne, qui lui résiste.*)

Seigneur...

ALEXANDRE.

Tu ne sais pas que je suis Alexandre.

ORIANE.

L'opprobre où je me vois me l'indiquait assez.

ALEXANDRE.

Bannis, crois-moi, bannis ces soupçons insensés :
Tu peux, malgré tes pleurs, si mon cœur te seconde,
Te rendre sans opprobre au conquérant du monde.

ORIANE.

L'opprobre le plus grand que j'ose concevoir
Est de ne point l'aimer, et d'être en son pouvoir.

ALEXANDRE.

Ce langage nouveau redouble ma surprise.

ORIANE.

Des bois que j'habitai j'ai gardé la franchise.

ALEXANDRE.

Tant mieux : — la vérité qu'on déguise à ma Cour
Me parviendra peut-être, en consultant l'amour.
Mais le tendre intérêt, que ta candeur fait naître,
Accroît encore en moi l'ardeur de te connaître;
A qui, belle étrangère, enfin appartiens-tu ?

ORIANE.

A moi.

ALEXANDRE.

Cette fierté, que donne la vertu,
M'annonce qu'à Porus tu dois ton origine;
Ce n'est que d'un héros que naît une héroïne :
Et Porus...

ORIANE.

Lui mon père ! ah ne le croyez pas :
Il serait dans les fers, si j'étais dans vos bras.
Au reste, à vos mépris quand je devrais m'attendre,
D'un Brame, non d'un Roi, j'ai l'orgueil de descendre.

ALEXANDRE, (*à part.*)

Quoi, cet enfant obscur, dans la poudre jetté,
Unirait tant d'audace avec tant de beauté!
Je veux, sans plus tarder, éclaircir ce mystère. —

(*A Oriane.*)

Enfant chéri des dieux, avec moi sois sincère :
Dois-je à quelqu'attentat le bonheur de te voir ?

ORIANE.

Ma candeur, de ma perte a fait naître l'espoir ;
On m'a trompée : — aux coups je m'offrais sans défense,
Et j'ai perdu la paix avec mon innocence.
Ah, seigneur !

ALEXANDRE.

Il suffit, et les rois que j'ai faits
Ne seront pas les seuls à goûter mes bienfaits.
Chef-d'œuvre de Brama, ton ame franche et pure
Offre à mes yeux émus l'enfant de la nature :
Ne vois pas dans mes feux une subite erreur,
Même avant de te voir, tu fus chère à mon cœur ;
Dans mes songes heureux je pressentais tes charmes ;
J'accourais pour tarir la source de tes larmes.
Réalisons l'erreur qui me rendait heureux :
Je t'aime, et si jamais tu partages mes feux,
J'aurais trop à rougir que ta bouche naïve
Ne m'offrît en retour que des feux de captive.
Pour sauver des regrets à ton cœur combattu,
Des lois de mon serrail j'affranchis ta vertu ;

Loin d'un piége flatteur je veux qu'elle repose. —

(*Il fait signe à Amestris et aux femmes du serrail de se retirer.*)

Bagoas, dans tes mains ton maître la dépose;
Tu rempliras ses vœux, et gardien circonspect
Tu donneras au camp l'exemple du respect.

ORIANE, (*à part.*)

Le héros ne me rend qu'une demi-justice;
Mais c'est pour lui peut-être un puissant sacrifice:
Entouré, comme roi, d'un monde adulateur,
Voit-il d'après ses yeux? sent-il d'après son cœur?

ALEXANDRE.

Mon goût n'était d'abord qu'un frivole caprice;
De l'esprit maintenant le cœur est le complice:
Rougis Porus. — Je sens que des caprices vains
Vont influer par moi sur le sort des humains.

ACTE

ACTE III.

(Le théâtre représente une autre partie de la tente royale : à droite est une toile, qui cache la bibliothèque d'Alexandre et sa galerie de tableaux.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ORIANE ET BAGOAS.

ORIANE.

De Bagoas ici mon sort paraît dépendre ;
Bagoas est-il donc un second Alexandre ?

BAGOAS.

Bagoas voudrait être Alexandre pour vous ; —
Mais, pour vous préparer l'avenir le plus doux,
Soyez franche, Oriane, et ne trahissez pas
Ce front plein de candeur qui double vos appas.

ORIANE.

D'une franchise austère à quoi bon faire usage,
Quand personne en ces lieux ne connaît son langage ?
Sans doute ce matin il m'en eût moins coûté,
Si j'avais, avec art, voilé la vérité ;
Mais mon cœur s'est ouvert, et j'ai connu le crime.

BAGOAS.

Ce crime est une erreur d'une ame magnanime ; —
Libre enfin, grace au roi, votre péril passé
De votre souvenir doit se voir effacé.

ORIANE.

Non : tant que tout sourit au monstre qui m'outrage....

BAGOAS.

Ciel ! un monstre, Oriane !

ORIANE.

Excusez mon langage,
Bagoas ; mais dans l'Inde, où l'on connaît l'honneur,
Toujours du nom de monstre on nomme un ravisseur.

BAGOAS.

Eh ! qu'importe, Oriane, une intrigue importune,
Si de son auteur seul elle fait l'infortune ?
Cette erreur vous fait reine, et lavera l'affront
Dont un crime étranger a souillé votre front.

ORIANE.

C'est ainsi qu'un despote, en ordonnant qu'on l'aime,
Ote à l'objet chéri l'estime de soi-même.
Et voilà, Bagoas, comment trompant ma foi
Le vainqueur de Porus serait juste envers moi !

Que ferait-il de plus, s'il osait, dans leurs crimes,
Imiter les tyrans, dont il fit ses victimes?

BAGOAS.

Ce qu'il ferait de plus? . . . au nom de vos appas,
Jeune enfant de l'Indus, ne m'interrogez pas!

ORIANE.

Cette froide réserve intimide mon ame;
J'ai droit à vos conseils, et mon cœur les réclame.

BAGOAS.

Vos revers, je le sais, appellent ma pitié;
Mais quel titre avez-vous à ma vive amitié?
Si mes secrets tendaient à se laisser surprendre,
Ne serai-je pour vous que l'ami d'Alexandre?

ORIANE.

On a donc, dans les cours, des secrets à garder,
Quand à l'humanité le cœur dit de céder!
Renoncez, Bagoas, à ce double visage,
A qui n'a qu'un esprit, il ne faut qu'un langage;
Sans doute vous devez, constant dans votre foi,
Défendre avec chaleur la cause d'un grand roi.
Mais soyez son ami, pour épouser sa gloire;
Et s'il faut d'une tache affranchir sa mémoire,

S'il faut à l'innocence assurer un soutien,
Que l'ami de son roi ne soit plus que le mien.

BAGOAS.

Votre ascendant sur moi me subjugue et m'entraîne ;
Oui, du héros, pour vous, je braverai la haine ;
Je serai criminel pour alléger vos fers.
Oriane, écoutez : le maître que je sers
Va se lier à vous par le nœud le plus tendre.
Le monde vous croira l'égale d'Alexandre :
Mais jeune, de l'erreur connaissant peu la voix,
Attachez-vous un prix à l'amitié des rois ?

ORIANE.

Ce cœur que vous blessez descend à la prière,
Pour obtenir encore une affreuse lumière.
Sans doute le héros a brûlé d'autres feux :
Les Grecs ont vu sans doute, en des tems plus heureux,
Des beautés abusant de leur douce victoire,
Arracher sans péril leur monarque à la gloire ;
Je veux de leurs destins être instruite une fois.

BAGOAS.

Elles ont eu le sort des maîtresses des rois.
Sont-elles en faveur ? la terre est en silence ;
Le mépris dans le cœur, on vante leur puissance :

Le caprice offre-t-il leur crédit affaibli ?
Elles ont pour partage et l'opprobre et l'oubli.

ORIANE.

La vérité chez vous contracte un air sauvage ;
Faite pour éclairer, on dirait qu'elle outrage :
Quel intérêr secret vous force à m'éloigner
De ce cœur magnanime, où l'on m'offre à régner?

BAGOAS.

Que vous connaissez mal le zèle qui m'enflamme !
Si de vils intérêts dominaient dans mon ame,
Je devrais à tous deux, vous partageant ma foi,
Confident de l'amante, et favori du roi,
Environner de fleurs le nœud qui vous engage,
Et dans tous vos plaisirs vous montrer mon ouvrage.

ORIANE.

Il est vrai qu'en peignant des plaisirs dangereux,
Sur les pièges des cours vous dessillez mes yeux :
Mais enfin, tout m'enchaîne à la cour d'Alexandre,
De cent complots divers il faut donc me défendre ?
Seule, un dieu me condamne à combattre à-la-fois
Et l'immense pouvoir du souverain des rois,
Et la séduction plus dangereuse encore.

BAGOAS.

Eh bien ! pour protéger votre cœur qui s'ignore,

Osez n'être point seule : osez dans cette cour
Mettre un ami fidèle entre vous et l'amour.

ORIANE.

Un ami, Bagoas ! je sens qu'un ami sage
Peut sauver en effet mon honneur du naufrage;
Mais de le rencontrer, je ne prends nul souci :
La chose est dans nos bois, et le mot est ici.

BAGOAS.

Eh ! quoi donc, en ce camp que votre erreur condamne,
On ne saurait trouver un ami d'Oriane !

ORIANE.

Pardon : il est un Grec, à mes malheurs lié,
Dont je puis, sans rougir, avouer l'amitié....

(*Bagoas écoute avec l'air de la sérénité.*)

C'est le jeune guerrier, armé pour ma défense,
Qui, même aux yeux du camp, me rend mon innocence.

(*Fureur concentrée de Bagoas.*)

Ce héros me paraît dans cet âge enchanteur,
Où l'œil parle toujours le langage du cœur ;
De l'honneur qui m'échappe, il m'offrira la route :
Je veux le consulter.

BAGOAS.

Eh quoi, c'est lui !..

ORIANE.

Sans doute ;

Mais, quand il m'affranchit des brigands que je hais,
Le trouble m'empêcha de distinguer ses traits;
Moi-même, si j'osais paraître en sa présence,
Brillante d'un éclat qu'abjure ma naissance,
Etalant, malgré moi, sous un voile trompeur,
Ces riches vêtemens dont s'indigne l'honneur,
Ses yeux, sans m'offenser, pourraient me méconnaître.
Dans ce camp, Bagoas, vous régnez sous un maître,
Vous pouvez dans mes sens rétablir le repos,
En découvrant l'asile où se tient mon héros,

BAGOAS, (*à part.*)

Avec quel art, grand Dieu, sa franchise barbare
Fait couler dans mes sens le poison qui m'égare!

ORIANE.

Sur vos soins généreux ai-je droit de compter?

BAGOAS, (*avec le ton du chagrin concentré.*)

Mon cœur est né sensible, et je dois l'écouter.

ORIANE, (*à part.*)

Il promet un service avec l'air de l'injure.

BAGOAS, (*à part.*)

Sa haine me poursuit : mais ma vengeance est sûre:
Un voile est sur mon cœur, tandis que je sais bien
Où je prendrai des traits pour déchirer le sien.

(Une toile se lève : on voit la bibliothèque d'Alexandre, décorée de quelques tableaux ; Abdolonyme est occupé à y mettre de l'ordre.)

SCÈNE II.

ABDOLONYME, *au fond du théâtre,* ALEXANDRE, ORIANE ET BAGOAS, *sur le devant de la scène.*

ALEXANDRE.

Oriane au serrail dédaigna mon hommage :
Libre, elle doit m'offrir un aspect moins sauvage :
Je l'espère du moins, et jusqu'à ce moment,
Alexandre jamais n'espéra vainement.

ORIANE.

Moi, libre ! non, seigneur : si vous étiez sincère,
Je serais maintenant dans les bras de mon père ;
Et l'être qui me perd, fier de sa fausseté,
Ne s'applaudirait pas de son impunité.

ALEXANDRE, (*à part, à Bagoas.*)

A ses regards altiers mon ame n'est point faite ;
Près d'elle cependant tu fus mon interprète :
Quoi, ton génie éteint se brise à cet écueil !

BAGOAS, (*à part.*)

Non : mais il est muet auprès de tant d'orgueil.

ALEXANDRE, (*à Oriane.*)

Eh ! pourquoi faire entendre un injuste murmure ?
Aux attraits d'Oriane ai-je fait quelque injure ?
Si le vil attentat qui vous a fait rougir,
Laisse encor dans votre ame un profond souvenir,
Indiquez à mes coups un brigand que j'abhorre :
Mais croyez mon cœur pur d'un crime qu'il ignore.

ORIANE.

Vous l'ignorez, seigneur, et vous êtes un roi !

ALEXANDRE.

De vulgaires délits ne vont point jusqu'à moi.
Eh ! pouvais-je veiller sur votre destinée ?
On m'amène en tribut, de l'Asie enchaînée,
Cent beautés que les rois offrent à mes bienfaits,
Ou dont l'or d'un Eunuque estime les attraits.
Vous aviez leur candeur, les graces de leur âge,
Devais-je, ivre d'amour, en chercher davantage ?

ORIANE.

Eh ! pourquoi s'honorer d'un tribut corrupteur ?
Pourquoi donc cent beautés, lorsque l'on n'a qu'un cœur ?

ALEXANDRE.

Non : depuis que l'amour enchaîne mon courage,
Je n'entendis jamais ce superbe langage :

Il me ferait haïr un sexe désarmé.

ORIANE.

Infortuné monarque ! il n'a jamais aimé.

ALEXANDRE.

L'héroïne qu'excuse un amour légitime,
Peut braver, je le sais, le maître qui l'opprime;
Mais vous, qui ne voyez qu'un homme dans un roi,
Vous dont les sens glacés ne parlent point pour moi,
Pourquoi blesser mon nom, quand l'Inde le respecte ?
De quel droit osez-vous, fière et peu circonspecte,
Exhaler vos mépris dans des discours amers,
Dont un roi rougirait s'il était dans vos fers ?

ORIANE.

Du droit que l'être faible obtient de son courage,
Quand il lutte avec lui contre un roi qui l'outrage.

ALEXANDRE,

(*à Bagaos, qu'il mène vers la bibliothèque.*)

Avec peine en mon sein je cache ma fureur :
Ami, ta tête est froide, aussi bien que ton cœur;
Conseille-moi.

BAGOAS.

Croyez un serviteur fidelle ;
C'est peu de l'oublier, il faut vous venger d'elle.

ALEXANDRE.

Me venger d'une femme ! oh ! si j'étais si bas,
L'univers le verrait, et ne le croirait pas.
Suis-moi.

(*Alexandre paraît s'entretenir avec Abdolonyme.*)

ORIANE, (*au-devant de la scène.*)

Ma liberté, mes jours sont menacés ;
Ses farouches regards me l'indiquent assez :
Cependant, à l'espoir, ne fermons point notre ame.
Si d'un Satrape ainsi j'avais blessé la flamme,
Pour punir mes mepris, à ses regards pervers,
Sa haine n'offrirait que la mort ou les fers.
Ma fierté, par bonheur, n'a blessé qu'Alexandre. —

(*Abdolonyme s'approche avec Alexandre et Bagoas.*)

Mais que vois-je ? est-ce un songe ? oui, je viens de l'entendre,
C'est mon héros. — Cachons, à son œil abattu,
L'aspect d'un vêtement qui souille ma vertu.

(*Elle s'enveloppe de son voile.*)

ALEXANDRE, (*à Abdolonyme.*)

Vois, comme un étranger trouble son innocence ; —
Je ne sais : sur mes sens telle est son influence,
Que même sa fierté semble un attrait pour moi. —
Oriane s'attend que je la traite en roi ;

Sujette de Porus, elle a sa noble audace;
Mais si pour la dompter employant la menace,
Je montrais qu'à l'égal du vulgaire des rois,
Le vainqueur de Porus s'oublia quelquefois;
Oui, l'idée est heureuse; ami, quoiqu'il m'en coûte,
Je dois sur son succès me reposer sans doute.

(*Il dit un mot à l'oreille de Bagoas et d'Abdolonyme, et tous deux, levant une portière au fond de la scène, disparaissent un moment de la galerie.*)

ORIANE, (*à part.*)

Le roi vient, et j'éprouve un mortel embarras.

ALEXANDRE.

Oriane me brave et ne me connaît pas.
Je veux dans ses replis lui dévoiler mon ame,
Par ma seule franchise arriver à sa flamme,
Et par divers tableaux, sans détour lui montrer
Ce qu'on doit craindre en moi, ce qu'on doit espérer.

(*Il lui montre sa galerie.*)

Des arts que vous aimés voici le sanctuaire.
Le livre de Brama s'y voit auprès d'Homère:
Apelle à son génie ici vient se livrer;
Phidias sur l'airain là me fait respirer,
Et plus loin Timothée, à sa gloire fidelle,
Célèbre mes exploits sur sa lyre immortelle:

Des plaisirs les plus purs, pacifique instrument,
Ces arts doivent servir à mon couronnement.

ORIANE.

J'aime à voir un héros, lassé de la victoire,
Se jetter dans les arts pour épurer sa gloire :
Si le ciel m'eût fait reine, écartant tout souci,
J'aurais avec transport placé mon trône ici.

ALEXANDRE.

Ici, comme en mon camp, soyez reine, Oriane.

ORIANE.

A vivre loin de vous un père me condamne.

ALEXANDRE.

Ce père, de mon choix injustement blessé,
Par un ami des arts peut être remplacé ;
Il en est un sur-tout, dont le rare génie
S'élève à tous les tons, par-tout se multiplie :
Chargé de rendre cher aux siècles à venir,
Un règne dont les Grecs gardent le souvenir,
Tantôt il prend en main le burin de l'histoire,
Tantôt en vers brillans il crayonne ma gloire :
Souvent même à la lyre il sait unir sa voix,
Pour relever les chants qui tracent mes exploits.

ORIANE.

A ces talens, seigneur, si je pouvais prétendre,
J'en ferais un emploi plus digne d'Alexandre.
Cet encens monotone et cent fois répété
Peut gâter le héros qui l'a plus mérité.

ALEXANDRE.

Jamais Abdolonyme, adulateur servile,
Ne gâta par l'encens ma jeunesse indocile;
Il trace d'un pinceau cher à la vérité
Mes délits et mes droits à l'immortalité.

(*Abdolonyme et Bagoas paraissent au fond de la scène, accompagnés de la musique militaire.*)

Le voici.

ORIANE.

Quoi, seigneur, sous ce front peu sévère
Vous m'auriez pour les arts fait retrouver mon père!

ALEXANDRE.

Vous en allez juger.

ORIANE, (*faisant retomber son voile.*)

Je ne me connais plus. . .

BAGOAS, (*à Alexandre.*)

Vous avez desiré le tableau de Clitus;

Je livre à vos regrets cette illustre victime,
Honorée en mourant des chants d'Abdolonyme.

(*Sorte de pantomime exécutée par des soldats de la Scythie : dans le même tems, une musique bruyante et guerrière accompagne, dans les silences, le couplet d'Abdolonyme.*)

RÉCITATIF déclamé.

Quel spectacle odieux attriste mes regards ! . . .
Sous les appuis dorés d'une tente royale,
Où du dieu des combats flottent les étendarts,
S'élève avec orgueil une table fatale. . .
La joie avec le vin brille de toutes parts. . .
Pourquoi les dards y croisent-ils les dards ?
Rappelle-t-on le festin de Tantale ?
Ou bien, jouet d'une trame infernale,
Agamemnon meurt-il au milieu des poignards ? . . .
Non : ce n'est point un héros qui succombe ;
Aux pièges de la mort conduit avec dessein,
L'aigle de Jupiter a frappé la colombe,
Et d'un ami perçant le sein,
Le plus grand des mortels n'entrera dans la tombe
Qu'avec le renom d'assassin.

ORIANE.

Dieux ! quelle scène horrible offre-t-on à ma vue ?

ALEXANDRE.

Mon ame doit ici paraître toute nue. —
Clitus fut mon ami : dans un affreux transport
Je punis son orgueil en le frappant de mort ;
Ce délit me rend vil, quand la terre m'honore :
Il n'est pas réparé, puisque je vis encore.

BAGOAS, (*à part, à Alexandre.*)

Elle pâlit. Seigneur, frappez de plus grands coups :
C'est en l'intimidant qu'elle peut être à vous.

ABDOLONYME, (*à part.*)

Quel est donc cet objet dont je pressens les charmes,
Sous ce voile léger arrosé de ses larmes ?
Ah ! si de la beauté je demandais la foi,
Dirais-je le mot *j'aime*, en inspirant l'effroi ?

ORIANE, (*à part.*)

J'ai voulu dans sa gloire admirer Alexandre :
Qu'ai-je fait ?

ALEXANDRE.

A ses vœux il est tems de me rendre ;
Par des chants dignes d'elle on peut la désarmer :
Après m'être fait craindre, il faut m'en faire aimer.

(*Symphonie à demi-jeu, pendant laquelle on prépare une pantomime riante, exécutée par des amours*

et

et des beautés du serrail. Abdolonyme lit ses vers, et, dans les silences, s'accompagne de sa lyre.)

ABDOLONYME.

Anacréon, fais-moi don de ta lyre :
C'est Alexandre qui m'inspire. . .
Guerrier impétueux,
Quand il soumet le monde à son empire ;
Mais héros vertueux,
Lorsque son cœur soupire. . .
C'est lui qui, vainqueur dans Arbelles,
Brillant d'amour et d'orgueil et d'espoir,
Imposant à ses sens un pénible devoir,
Respecte, à ses genoux, deux beautés immortelles
Que le sort des combats mettait en son pouvoir. . .
C'est lui qui, pour cueillir des palmes bienfaisantes,
De Darius qu'on ose assassiner,
Rejette en frémissant les couronnes sanglantes,
Et baigne, de ses pleurs, les deux mains défaillantes
Du roi que sa valeur venait de détrôner. . .
J'ai peint le héro s qui m'inspire,
Quand sa vertu semble sourire
A son cœur amoureux,
Et qu'aux trônes, qu'il vient détruire,
Il fait encore des heureux. . . . .
Anacréon, reprends ta lyre.

ORIANE, (*à part.*)

Quoi ! ces vers, dont la grace égale la fraîcheur,
Seraient dus au héros qui m'a sauvé l'honneur !
Brama, je te rends grace, et mon cœur sans défense
Peut céder sans rougir à la reconnaissance.

ALEXANDRE.

Oriane, à vos yeux mon cœur s'est dévoilé :
Le tyran, le héros, tour-à-tour ont parlé;
Osez juger.

ORIANE.

Mon choix peut m'ôter votre estime.

ALEXANDRE.

Prononcez, il le faut, d'après Abdolonyme.

ORIANE.

Pardon : mais de Clitus, l'ami sombre et jaloux,
Repousserait un cœur fait pour voler vers vous;
Ce meurtre, dont le blâme est couvert par la gloire,
En gâtant vos bienfaits, vous perd dans ma mémoire.

ALEXANDRE.

Votre orgueil jusqu'au bout veut donc m'assassiner?

ORIANE.

Par un aveu plus fier je veux vous étonner.

Née au sein des beaux-arts, mes vœux ne se composent
Que des plaisirs touchans sur lesquels ils reposent.
La soif de gouverner l'être faible ou pervers,
De vous voir à mes pieds, ou l'Inde dans mes fers,
Présente peu d'attraits à mon ame paisible.

ALEXANDRE.

Ainsi je perds pour vous le titre d'invincible.

ORIANE.

Eh! seigneur, ma défaite a-t-elle un prix pour vous?
De la fille d'un Brame embrasser les genoux,
Sur sa pudeur mourante emporter la victoire,
Attesterait en vous le sommeil de la gloire.

ALEXANDRE.

Fuir avec art un feu par vous-même allumé,
C'est me dire en secret que vous avez aimé.

ORIANE.

Mon cœur se montra pur.... jusqu'à ce jour peut-être....
Mais il faut achever de me faire connaître.
Si, par l'ordre des dieux, forcée à faire un choix,
Entre un artiste illustre et l'héritier des rois,
Partager de Porus l'éclatant diadême,
Ou d'un ami du cœur tenir le rang suprême.....

ALEXANDRE.

Eh bien! ....

ORIANE.

Le ciel, seigneur, commanderait en vain,
Mais ce n'est pas Porus qui recevrait ma main.

ALEXANDRE, (*d'une voix terrible.*)

J'en sais assez; sortez.

(*A Bagoas.*)

Toi qui viens de l'entendre. . . .

BAGOAS.

Moi, je me vengerais si j'étais Alexandre.

ALEXANDRE.

Et moi sans doute aussi, si j'étais Bagoas. . . .

(*Oriane éperdue chancelle en se retirant, et va tomber évanouie, au milieu d'un grouppe d'amours.*)

Elle tombe.... un amour la soutient dans ses bras.....
Quel tableau! de mes sens il ranime la flamme.....
Volons.... non : cachons-lui le trouble de mon ame;
De ma longue faiblesse elle a trop abusé. . . . .

(*Sa déclamation devient plus rapide.*)

Mais il reste un espoir à mon feu méprisé.

L'ingrate aime les arts : toi, l'ami d'Alexandre,
Dans son cœur avec eux je t'invite à descendre;
Cache de mes délits l'odieux monument,
Et frappe ses regards de ce grand mouvement,
Qu'à ma voix le génie à l'univers imprime :
Je mets ma destinée aux mains d'Abdolonyme.

(*La trompette se fait entendre.*)

Ma phalange en revue, hors du camp va passer,
J'y cours; — mais en grandeur nul ne doit m'effacer:
Qu'Oriane soit libre, en trompant ma tendresse,
Et devant elle ici que mon serrail s'abaisse;
Cet ordre souverain émane de mon cœur;
Il faut que Bagoas en instruise sa sœur.

SCÈNE III.

ABDOLONYME ET ORIANE.

Lorsqu'Oriane tout-à-fait repris ses sens, Abdolonyme ordonne aux musiciens et aux grouppes d'amours de se retirer : Oriane a toujours le voile, qui empêche de la reconnaître.)

ORIANE.

Quel génie ennemi me rend à l'existence ?

ABDOLONYME.

Oriane a vaincu. — Sa noble résistance,

Que, prêt à la combattre, il m'est doux d'admirer,
Loin d'un maître en ce camp la laisse respirer.

ORIANE.

Quoi, l'ami de Clitus ne veut pas mon supplice!

ABDOLONYME.

De ces soupçons affreux souffrez que je gémisse;
Le roi par vos rigueurs vainement combattu,
A veiller sur vos jours va mettre sa vertu:
Moi-même, si ses feux avaient l'air de l'offense,
Irais-je, conspirant contre votre innocence,
Prostituer des arts, dont la base est l'honneur,
Afin de vous jetter, malgré vous, dans son cœur?
Non: au prince, à l'autel, on peut s'unir sans crime,
Quand on a pour garant la voix d'Abdolonyme.

ORIANE.

(*Tristement, et en lui montrant sa lyre et ses ouvrages dans la bibliothèque.*)

Vos talens m'étaient chers, vous m'en ôtez le prix.

ABDOLONYME.

D'un si pénible accueil, j'ai droit d'être surpris:
J'obéis à mon roi, quelle est donc mon offense?

ORIANE.

De mon persécuteur vous flattez l'espérance.

ABDOLONYME.

Votre cœur, je le vois, vivement ulcéré,
Voit par-tout le poignard dont il est déchiré :
Je crains que ma réponse en rouvre les blessures ;
D'un couroux qui s'oublie, étouffez les murmures.
Parlons des arts : sur-tout de cet art si goûté
Auquel je dois l'honneur de plaire à la beauté :
Connaissez-vous ce Grec, dont la verve si pure
Sait dans tous ses tableaux aggrandir la nature,
Homère ?

ORIANE.

Oui, l'Inde en Dieu l'a jadis érigé;
Il mendia chez vous, et nous l'avons vengé.

ABDOLONYME.

Homère en ces climats recevrait des hommages !

ORIANE.

Mon père, dans ma langue, a traduit ses ouvrages ;
Et quand un trait touchant appelle le pinceau,
Sur un tissu léger j'en fixe le tableau :
Le feu de son génie est le seul qui m'enflamme.

ABDOLONYME.

Je me plais, Oriane, à rencontrer votre ame ;

A l'Iliade aussi, j'ai ravi des dessins:
Vous en allez juger.

(*Il va au fond de la galerie.*)

ORIANE.

Pénétrons ses desseins.
Son ame neuve encore appelle ma franchise.
O dieux de mon pays, permettez que j'y lise
Avant que mes secrets s'échappent devant lui.

ABDOLONYME.

(*Montrant, dans un Homère, un dessin au crayon.*)

Vous voyez Briséis implorant un appui :
Agamemnon l'enlève à l'amant qu'elle adore ;
En vain tout la trahit, Achille vit encore :
Achille vient, tout tremble.

ORIANE.

En croirai-je mes yeux ?
Mais ce superbe Achille, issu du sang des dieux...
Vous avez son regard, les traits de son visage...

(*Finement et d'un regard qui appelle la confiance.*)

En servant la beauté vous auriez son courage.

ABDOLONYME.

Vous ferai-je un aveu pour le roi réservé ?
Cette nuit même a vu mon courage éprouvé ;

J'allais, Homère en main, plein d'un feu qui m'honore,
Épier loin du camp le lever de l'aurore :
Tout-à-coup, aux rayons d'un lugubre flambeau,
J'entrevois une femme invoquant le tombeau.
L'œil fixe, le teint pâle et la voix haletante,
Elle tentait en vain de sortir d'une tente,
Où des hommes de sang osaient la repousser :
Vers le lieu de la scène, avec feu m'élancer,
Arracher une épée aux instrumens du crime,
Frapper l'un, chasser l'autre, et sauver leur victime,
Fut pour moi, grace au ciel, l'ouvrage d'un moment :
Le jour vint, et l'aspect de cet objet charmant,
Qui m'arrosait des pleurs de la reconnaissance,
Fit goûter à mon cœur une autre jouissance. . .
Mais, qu'importe aux ennuis, dans lesquels je vous vois
Le récit indiscret de mes faibles exploits?
J'oublie en vous voyant, indulgente à m'entendre,
Que je suis en ces lieux pour parler d'Alexandre.

ORIANE.

(*Avec l'élan du sentiment.*)

Non : parlez-moi de vous...

(*Elle rougit, et revient à elle-même.*)

Oui, par vous imité,
Achille est le héros dans mon cœur adopté. . .

Mais, parlez : dans un cœur dont vous étiez le maître
Votre regard ardent voulut lire peut-être.

ABDOLONYME.

J'ai servi l'inconnue, et n'ai rien demandé.

ORIANE.

D'un héros délicat voilà le procédé :
Mais l'héroïsme enfin n'éteint pas la nature ;
Et quand la beauté parle à l'ame la plus pure,
Le sentiment exclut la générosité.

ABDOLONYME.

Je dois de la franchise à l'ingénuité :
En tombant à mes pieds, ma Beauté toute en larmes,
Ota le voile épais qui me cachait ses charmes ;
Ses graces, sa candeur, un reste de chagrin,
Qui semblait affaiblir les roses de son teint,
Tout parlait à mes sens pour subjuguer mon ame.

ORIANE.

Eh bien! seigneur. . .

ABDOLONYME.

Eh bien! je triomphai, madame ;
J'écartai de mes sens un dangereux poison,
Et condamnai mon cœur à suivre ma raison.

ORIANE.

Ainsi rien n'ébranla votre vertu cruelle.

ABDOLONYME.

Je vis cette beauté comme on voit un modèle...
Je le tentai du moins.

ORIANE.

Je dois vous admirer.
Achille, à ce courage, eût gémi d'aspirer...

(*Avec une sorte de dépit.*)

Mais, instruit du plaisir qu'on goûte à vous entendre,
Vous oubliez, seigneur, de parler d'Alexandre.

ABDOLONYME.

Quelque trouble, Oriane, égare vos discours :
D'Alexandre, sans vous, j'aurais parlé toujours ;
On dirait qu'accablé d'un mal que rien n'appaise,
Votre cœur lutte en vain contre un joug qui lui pèse ;
Éclairez-moi du moins sur ce trouble inconnu :
Quel intérêt vous lie à l'enfant ingénu
Dont j'ai, graces au ciel, changé la destinée?

ORIANE.

Ainsi que cet enfant, je suis infortunée,
Et son sort, malgré moi, subjugue ma pitié...
Son cœur ne céda-t-il qu'à la froide amitié ?

Qui sait si la valeur, qui l'a si bien servie,
N'aura pas pour jamais empoisonné sa vie ?
Ah! si loin du danger, et sous un ciel plus doux,
Elle a d'un bienfaiteur embrassé les genoux,
C'est qu'il s'introduisait, dans son cœur sans défense,
Un sentiment plus vif que la reconnaissance.

ABDOLONYME.

Mon cœur, qui s'étonnait, put s'ouvrir à l'espoir;
Mais ma voix fut muette, et je fis mon devoir.

ORIANE, (*à part.*)

Sa tranquille vertu sait trop bien me confondre :
Et c'est en l'imitant que je dois lui répondre.

(*A Abdolonyme.*)

Vous mettez, je le vois, à servir la Beauté
Ce calme qu'on admire en la Divinité :
On peut donc, sans forcer son cœur à la défense,
Vous donner quelques droits à sa reconnaissance. —
Eh bien! contre le roi daignez me protéger;
Qu'il soit l'appui du sexe, et le soit sans danger :
Satisfaite peut-être au sein de ma misère,
Si, grace à voire appui, rendue aux pleurs d'un père,
Et d'un camp trop fatal m'exilant à jamais,
Je pouvais... loin de vous... oublier vos bienfaits!

SCÈNE IV.

ORIANE, ABDOLONYME, AMESTRIS ET BAGOAS.

AMESTRIS.

Oriane triomphe ; elle est ma souveraine :
Du serrail pour lui plaire on va briser la chaîne,
Et par ordre du roi, je viens en ce moment
La mener sur mon char à son couronnement.

ORIANE.

Amestris, suis-je libre ?

AMESTRIS.

Avec le rang suprême :
Vous l'êtes dans ce camp, à l'égal de Dieu même.

ORIANE.

Je vous affranchis donc d'un pénible devoir :
Porus à vos côtés rougirait de me voir ;
Et pour guider mes pas vers un roi magnanime,
Je prendrai sans péril le bras d'Abdolonyme.

BAGOAS.

Quoi. . .

ORIANE.

Taisez-vous : mon cœur par vous seul combattu
Prendra, sans votre aveu, conseil de sa vertu.

SCÈNE V.

AMESTRIS ET BAGOAS.

AMESTRIS.

Tu l'entends, Bagoas; ce sinistre langage
Du revers qui t'attend semble être le présage :
Je tremble qu'Oriane enlevée à l'autel. . .

BAGOAS.

Rien ne transpirera de mon vœu criminel;
Tant je sus épaissir l'obscurité profonde
Qui cache cette intrigue au conquérant du monde.

AMESTRIS.

Mais, au fond d'un cachot languissent les soldats,
Que, pour l'enlèvement, a payé Parsondas.

BAGOAS.

Ils sont jugés, ma sœur, et marchent au supplice.

AMESTRIS.

Ils parleront : J'entends leur voix accusatrice.

BAGOAS.

Ne crois pas, Amestris, mon génie en défaut;
Je leur promets leur grace au pied de l'échafaud :
Au silence absolu le pardon les convie.

AMESTRIS.

Mais. . . .

BAGOAS, (*en lui pressant la main.*)

Mais ils périront pour assurer ma vie....
Porus vient... Sors... Mon œil ne peut l'envisager
Sans offrir à mon cœur des affronts à venger.

SCÈNE VI.

PORUS ET UN BRAME.

PORUS.

Ministre de Brama, je remplis ton attente :
D'un héros qui t'est cher, enfin voici la tente.

LE BRAME.

O Porus ! ô mon roi, guidez mes faibles pas :
Oui, vous mettrez un jour ma fille dans mes bras ;
Un tel espoir soutient mon ame qui succombe,
Et je n'entrerai pas tout entier dans la tombe.

PORUS.

Alexandre aux autels, avec pompe amené,
Par tes mains aujourd'hui doit être couronné :
Un don brillant t'attend après le sacrifice ;
Laisse-là ses bienfaits et demande justice :
La cause d'Oriane enlevée aux autels,
Doit armer à-la-fois les Dieux et les mortels :

Le coupable est jugé, quand le ciel le dénonce,
Et l'arrêt sera pur si le roi le prononce.

LE BRAME.

Ce roi juste, ô mon maître, assassina Clitus.

PORUS.

Ce crime est effacé par trois ans de vertus;
D'ailleurs, oserait-il, dédaignant tes injures,
De l'Inde et de la Grèce affronter les murmures,
Le jour même qui luit pour son couronnement?
Le murmure du peuple est un grand jugement:
Le roi le préviendra.

LE BRAME, (*embrassant ses genoux.*)

C'est en vous que j'espère.

PORUS, (*le relevant.*)

Va: comme souverain, je dois défendre un père;
Et quoiqu'à d'autres mœurs un roi soit réservé,
Le trône jusqu'ici ne m'a point dépravé.

ACTE IV.

(La scène est la même qu'au premier acte, mais la tente royale est ouverte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BAGOAS ET AMESTRIS.

AMESTRIS.

Tout prend autour de nous l'aspect le plus sinistre ;
Le roi, dans Bagoas, ne voit plus son ministre,
Oriane m'échappe, et Porus est l'écueil
Où de notre pouvoir vient se briser l'orgueil.
Abdolonyme même accroissant son audace,
Se sert, en me priant, du ton de la menace.
Jusques dans la poussière on ose nous braver.

BAGOAS.

Oui, voilà les poisons dont il faut s'abreuver,
Quand la soif de régner trop long-tems nous dévore :
N'importe : mon génie a sa vigueur encore ;
Si je plie, Amestris, ici tout doit trembler :
Hardi reptile, aux pieds je me laisse fouler,
Afin que choisissant la route la plus sûre,
Mon dard porte la mort au fond de la blessure.

AMESTRIS.

Sans doute il ne faut pas se venger à demi.
Je crus Abdolonyme un vulgaire ennemi ;
Aujourd'hui contre nous il peut tout entreprendre ;
Fier du cœur d'Oriane et du nom d'Alexandre....

BAGOAS.

Fier du cœur !... Amestris, je crains de me tromper ;
A ton juste couroux quel mot vient d'échapper ?
Oriane brûler pour un Abdolonyme !

AMESTRIS.

Un regard a trahi le transport qui l'anime ;
Ce regard plein de feu, par l'amante lancé,
A l'amant qui rougit me parut adressé :
Ils s'aiment : la beauté que mon frère redoute,
Qui dédaigne Alexandre, est trop fière sans doute,
Pour adresser des vœux payés par le mépris :
Ils s'aiment, Bagoas !

BAGOAS.

Ils s'aiment, Amestris !
Enfin, du sort fatal j'ai vaincu l'influence,
Et je puis à mon gré déployer ma vengeance.

AMESTRIS.

Bagoas est troublé.

BAGOAS.

Bagaos est vainqueur :
Ils s'aiment ! de nos mains attisons leur ardeur ;
Sous ce ciel embrâsé, qu'ils respirent ensemble :
Couple, que j'ai proscrit, brûle à ton gré ; mais tremble :
Oriane est ma proie ; et sortant de ses bras,
Son amant à mes coups connaîtra Bagoas. —
Je les vois, sers ton frère, et crains peu de descendre....
Je vais les arracher du grand cœur d'Alexandre.

SCÈNE II.

ABDOLONYME ET ORIANE, (*dans le fond du théâtre ;*) AMESTRIS (*sur le devant.*)

ABDOLONYME.

Voilà nos ennemis, prêts d'entrer chez le roi.

ORIANE.

Sans vous, en ce moment, je connaîtrais l'effroi.

AMESTRIS.

(*Assise sur un lit de verdure, et plongée dans sa rêverie.*)

Te servir, Bagoas, pour être ta victime !
Non : dans ton cœur flétri je lis un nouveau crime ;

Tu veux perdre l'amant, pour qu'un jour sous ta loi
L'amante, en ton serrail, ose régner sur moi :
A partager ton cœur, je rougis de descendre ;
Non, rendons Oriane à l'amour d'Alexandre.

ABDOLONYME, (*à Oriane.*)

Dans la tente du roi Bagoas vient d'entrer ;
Contre nous en secret il pourrait conspirer ;
Je vais suivre ses pas.

ORIANE, (*avec émotion.*)

Vous quittez Oriane ?

ABDOLONYME.

C'est pour vous mieux servir que mon cœur s'y condamne.
Votre gloire, d'ailleurs, ne veut peut-être pas
Qu'un homme dans un camp accompagne vos pas.

ORIANE.

Ce soupçon, vers l'Indus, serait une faiblesse.

ABDOLONYME.

Cet Indus a ses mœurs, non celles de la Grèce ;
Un voile vainement vous cache à tous les yeux,
La cour, le roi sur-tout, non moins fier qu'ombrageux,
Veulent qu'à la beauté, toujours mise en tutelle,
La femme serve ici de compagne fidelle :
Sous les yeux d'Amestris je vous laisse un moment.

ORIANE, (*avec feu.*)

D'Amestris!

ABDOLONYME.

Modérez un tel emportement;
Amestris en ces lieux a le plus grand empire;
Dans le cœur du héros sans elle on ne peut lire.
Descendez avec art jusqu'à la consulter.

ORIANE.

Quel tourment! — mais à vous mon ame s'abandonne.

SCÈNE III.

ORIANE ET AMESTRIS.

(*Amestris voyant Oriane s'approcher, va au-devant d'elle.*)

AMESTRIS.

Sans doute à son amie Oriane pardonne.

ORIANE.

Alexandre sur lui, dit-on, vous fait régner;
Dans sa tente à l'instant osez m'accompagner;
Donnez-lui des conseils dignes de sa grande ame;
Qu'il serve ma vengeance, et non sa vaine flamme:
A ce prix, Amestris, je consens d'oublier
L'affront qu'à ma vertu vous fîtes essuyer,

Lorsque dans un serrail, où la beauté se donne,
M'entourant d'un pouvoir que le crime empoisonne,
Vous offrîtes mon cœur, dégradant à-la-fois
Oriane, et vous-même, et le plus grand des rois.

AMESTRIS.

Oriane à mon cœur jamais ne fut plus chère:
Mais qu'exiger d'un roi?

ORIANT.

Qu'il me rende à mon père.

AMESTRIS.

D'un père, malheureux de vos seules douleurs,
Déjà votre tendresse eût essuyé les pleurs,
Si mettant à profit la faveur d'Alexandre,
Dans son cœur subjugué l'art vous eût fait descendre.

ORIANE.

Eh! quels sont donc ses droits pour captiver mes pas?

AMESTRIS.

Il vous aime, Oriane, et n'en abuse pas:
Pour un roi qui peut tout, c'est un grand sacrifice.
Vos plaintes, cependant, l'accusent d'injustice;
Son regard, qui descend au fond de votre cœur,
Semble à votre couroux un regard oppresseur;

Sans doute il est blessé de se voir méconnaître ;
En l'appelant tyran, vous le forcez à l'être.

ORIANE.

Eh quoi ! fallait-il donc, approuvant son ardeur,
Mentir à ce héros et sur-tout à mon cœur ?

AMESTRIS.

A votre âge, Oriane, et sûre qu'on vous aime,
On ne peut ni tromper, ni mentir à soi-même :
Loin de moi le conseil d'enchaîner la raison,
Par un art qui toujours tient de la trahison :
Mais on peut au courage allier la prudence ;
Sans trop flatter le roi, laissez-lui l'espérance,
Le seul bien qui survit à l'amour malheureux.

ORIANE.

Et voilà les conseils d'un zèle généreux !

AMESTRIS.

Je sens que votre bouche a droit d'être muette,
Quand rien du sentiment ne la fait l'interprête :
Mais au roi, devant vous, je puis porter vos vœux,
Par votre embarras seul vous tromperez ses feux ;
Moi, pour rendre à son cœur un rayon d'espérance,
Je ferai, s'il le faut, parler votre silence :

De ce premier succès le monarque ennyvré,
Vous rendra sur vous-même un empire sacré :
Libre alors, dans vos bras vous recevrez un père ;
Et si dans ses refus le héros persévère,
Si de nous deux enfin il semble se jouer,
Votre austère vertu peut me désavouer.

ORIANE.

Non, non, jamais....

AMESTRIS.

Le roi s'avance ici lui-même ;
Cessez de m'interdire un noble stratagême :
Les dangers sont pour moi, mais la gloire est pour vous.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, BAGOAS, ORIANE, ET AMESTRIS.

ALEXANDRE,

(à Bagoas dans le fond du théâtre.)

Tu crois donc qu'Oriane, à ton maître jaloux,
Ne saurait d'un cœur neuf faire agréer l'hommage ?
Vas : de pareils périls glissent sur mon courage ;
Et quand tant de succès couronnent mes travaux,
En amour, comme en guerre, on craint peu les rivaux.

AMESTRIS.

Vous triomphez, seigneur : votre Oriane est pure ;
Elle unit aux attraits les mœurs de la nature :
Elle est libre, et peut-être il tient à vos vertus,
Il tient au tems, qu'un jour elle ne le soit plus.

ALEXANDRE, (*à Bagoas.*)

Tu l'entends :

ORIANE.

Dût votre ame en paraître offensée,
Je dirai qu'Amestris lit mal dans ma pensée ;
Son amitié vous flatte, et nous trompe tous deux.

ALEXANDRE.

Combien cet embarras l'embellit à mes yeux ! —
Viens régner sur le monde, ainsi que sur mon ame.

ORIANE.

Le trône n'est pas fait pour la fille d'un Brame :
L'Inde qui me connaît pourrait s'en indigner ;
J'aspire à me voir libre, et non pas à régner.

ALEXANDRE.

Sois donc libre, Oriane, et viens régner encore.

ORIANE.

Être libre est pour moi le seul don que j'implore.

En partant de ce camp hérissé de soldats,
Où la gloire tient lieu du bonheur qu'on n'a pas,
Aux états de Porus j'irai trouver mon père,
Lui conter vos bienfaits, ainsi que ma misère,
Et tarir dans son cœur facile à s'émouvoir,
Par les pleurs de l'amour, les pleurs du désespoir.

ALEXANDRE.

Du don que je t'ai fait, je respecte l'usage,
Dût mon malheur un jour devenir son ouvrage;
Mais daigne, sans t'aigrir, m'écouter un moment :
Voici l'instant fixé pour mon couronnement.
Aux complots qui pourraient éveiller ma justice,
Le tumulte du camp offre un voile propice;
Je vois parmi les rois plus d'un infortuné,
Un peuple moins vaincu, que du joug étonné;
Mes soldats oubliant, dans une paix profonde,
Qu'un Dieu pour leur valeur, réserve un autre monde :
Le crime, la faiblesse, éventant mes desseins,
Et la gloire à jamais s'échappant de mes mains,
Si mon juste couroux prévenant la licence,
N'eût des lois de la guerre invoqué la puissance :
Ce sont des lois de sang dont on doit s'indigner,
Mais, un jour seulement, je les ferai régner.
Oui : ce jour dans mon camp, tout être qui s'arrête,
Ne saurait le quitter, sans exposer sa tête :

Tout subit de ma loi l'empire illimité,
Les rois, les généraux et même la beauté;
Cesse donc d'espérer, objet sublime et tendre,
De faire ouvrir ce camp, fermé pour Alexandre;
Vois, jusqu'au point du jour, élever sans effroi
Ce rempart fugitif entre ton père et toi :
Demain, j'en fais serment, si l'amour me condamne,
Les portes s'ouvriront à la voix d'Oriane.

ORIANE.

J'attendrai, dans les pleurs, le lever du soleil :
Car, pour l'être qui souffre, il n'est point de sommeil;
Mais je verrai mon père, et cet espoir m'anime...
J'ose encore implorer un héros magnanime:
Le vieillard révéré qui me donna le jour,
Peut voir dans ma parure un délit de l'amour :
Laissez-moi, rejettant une pompe importune,
Reprendre la fierté de mon humble fortune :
Au rang le plus obscur, nous ne devons jamais,
Ni mon père, ni moi, rougir de vos bienfaits.

ALEXANDRE.

J'y consens : mais j'exige un retour d'Oriane;
C'est qu'en ce vêtement, où l'honneur la condamne,
D'un crayon pur et vrai, que je puisse admirer,
Abdolonyme ici la fasse respirer :

Ce dessin, du bonheur peut devenir le gage ;
Heureux, si de ta main je reçois ton image,
Et si l'amour, aidant un triomphe imparfait,
Me mène au don du cœur par le don du portrait !

(*Oriane et Amestris se retirent.*)

SCÈNE V.

ALEXANDRE ET BAGOAS.

ALEXANDRE.

Sa fierté me ravit ; — je dois nourrir sa flamme
Bien moins par mes bienfaits que par ma grandeur d'ame ;
Par tes soins, Bagoas, on juge en ce moment
Le délit odieux de son enlèvement :
Eh bien !...

BAGOAS.

J'ai du Conseil éclairé la justice ;
Les soldats convaincus vont subir leur supplice,
Et j'apporte à vos pieds leur sentence à signer.

ALEXANDRE.

Des soldats ! ce sang vil serait à dédaigner ; —
Sont-ce bien ces soldats, que le Conseil condamne,
Qui vinrent aux autels enlever Oriane ?

BAGAOS.

Ils ont tout fait, seigneur, et l'arrêt en fait foi ;
Lisez :

(*Alexandre parcourt la sentence, la signe, et la donne à Bagoas, qui la remet à un esclave.*)

ALEXANDRE.

En ce moment, le supplice d'un roi,
A peine suffirait pour venger Oriane.
C'est le chef du complot, qu'ici ma voix condamne,
Non de vils instrumens... tu pâlis, Bagoas....

BAGOAS, (*se remettant.*)

Sans l'erreur qui vous perd, je ne pâlirais pas; —
M'est-il permis, seigneur, en serviteur fidelle,
D'entr'ouvrir le bandeau qui vous cache mon zèle?
Une beauté sans nom, ce matin dans les fers,
Demain, grace à vos feux, va régir l'univers;
Appellant le héros qu'éloignent ses caprices,
D'une fausse vertu couvrant ses artifices...

ALEXANDRE.

Ton zèle, Bagaos, je le dis à regret,
S'il n'est pas criminel, est du moins indiscret:
Respecte une beauté que tu ne peux connaître,
Qui, même en me bravant, sait agrandir son être.

BAGOAS.

Lorsqu'on brave les rois, on les rend généreux;
Mais c'est en les jouant, qu'on devient dangereux.

ALEXANDRE.

Ainsi donc, un enfant, étranger à la ruse,
Entretient dans ses sens un amour qui m'abuse;
Un amour que ton zèle a pu seul éventer!

BAGOAS.

Non, non: dans tout le camp on l'a fait éclater; —
Oriane en public ici même amenée,
Voulut d'un homme seul se voir accompagnée,
Bravant, malgré son voile, une heureuse décence.

ALEXANDRE.

Elle était en public; elle a son innoncence; —
Mais, quel est ce rival, dont s'alarme ta foi?
Je connais sa fierté: sans doute c'est un roi.

BAGOAS, (*avec un effroi étudié.*)

Je vois, dans cette tente, entrer Abdolonyme.

ALEXANDRE.

Cet effroi, Bagoas, désigne ma victime; —
Mais, avant de punir, pesons la trahison;
Philippe était suspect du crime de poison;
Je lui donnai la lettre en buvant le breuvage,
Ce trait a dans l'histoire honoré mon courage:
Quelque zèle pour moi que l'on fasse éclater,
C'est mon cœur seul, ici, que je dois consulter.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE ABDOLONYME, ET BAGOAS.

ALEXANDRE.

Ma voix d'Abdolonyme invoque la franchise :
Connaît-il Oriane ?

ABDOLONYME.

Excusez ma surprise ;
Mais avant d'être ici confiée à ma foi,
Ses regards n'ont, seigneur, jamais tombé sur moi :
C'est pour vous obéir que j'ai tari ses larmes,
Alors un voile épais me dérobait ses charmes.

ALEXANDRE.

Ce voile va tomber ; — j'invite mon ami
A ne point obliger Oriane à demi :
Il faut que son crayon, pur autant que fidelle,
Achève en ce moment de la rendre immortelle :
Ce dessin sur mon cœur sera toujours placé.

ABDOLONYME.

J'obéirai.

ALEXANDRE.

Ce mot, fortement prononcé,

Sur d'injustes terreurs en secret me rassure :
Soupçonner le talent c'est lui faire une injure;
Bagoas parle en vain à ce cœur combattu,
Le génie est toujours garant de la vertu.

SCÈNE VII.

ABDOLONYME ET BAGOAS.

ABDOLONYME, (*à part.*)

Le fourbe auprès du roi s'occupait à me nuire :
Je commande avec peine au couroux qu'il m'inspire.

BAGOAS.

Abdolonyme enfin voit couronner ses vœux :
D'un héros, d'une amante il servira les feux.

ABDOLONYME.

Moi! servir la Beauté que je ne connais pas!
Ce rôle, que j'abjure, est fait pour Bagoas.

BAGOAS.

Ce Bagoas pourtant que votre orgueil condamne
Fut invité par vous à servir Oriane :
Alors votre vertu bénissait mon pouvoir.

ABDOLONYME.

Je le sais, et sans honte alors je ne pus voir

Que qui du roi des rois a fait l'apothéose,
A son Eunuque ici demandât quelque chose.

BAGOAS.

(*Avec un sang-froid étudié.*)

J'excuse Abdolonyme : actif et jeune encor,
De son esprit ardent il règle mal l'essor;
Il juge par les Grecs cette Cour où nous sommes;
Il vit avec les Arts, et connaît peu les hommes.

ABDOLONYME, (*à demi-voix.*)

Je connais les tyrans; je connais Bagoas.

BAGOAS.

Un mot pourrait vous perdre, et je ne le dis pas.

ABDOLONYME.

Eh quoi! vous pouvez tout, et je respire encore.

BAGOAS.

Je ne sais point frapper l'ennemi que j'honore. —

(*Après un moment de recueillement.*)

Tout dit à mon couroux que vous me haïssez;
Mais, dans l'ombre, vos coups ne sont point adressés :
Conspirant contre moi, mais sans vil stratagême,
Vous êtes assez grand pour le dire à moi-même;
Un si noble ennemi n'a rien de dangereux : —
Écoutez-moi, seigneur, et soyez généreux;

Dans ce camp aujourd'hui le crime se prépare ;
Le souverain des rois, qu'un fol amour égare,
Près d'un enfant obscur, dans la poudre élevé,
Laisse languir ici son génie énervé :
D'un monde mal soumis, et que sa honte étonne,
Sur sa tête en jouant il place la couronne.
Par le choix du héros, près du trône placés,
L'Inde entière sur nous a les regards fixés :
De l'Empire en péril écoutons les murmures,
Et dans un noble orgueil étouffons nos injures ;
Sauvons tous deux un crime au plus grand des humains...

(*Avec finesse.*)

Ah! si d'un autre amour, l'ouvrage de ses mains,
Oriane... Elle vient; je vous laisse avec elle :
Si vous n'échauffez pas sa vertu qui chancelle,
Alexandre, et vous-même, en cette extrémité,
Vous perdez tous vos droits à l'immortalité.

ABDOLONYME, (*à part.*)

Pour la première fois ton ame est généreuse :
La mienne cependant craint d'être vertueuse,
Quand c'est de Bagoas qu'elle tient sa vertu.

BAGOAS.

(*Au fond de la scène.*)

Le piége a réussi : mon rival est perdu.

SCÈNE VIII.

ABDOLONYME ET ORIANE.

(*Oriane paraît avec, l'habillement indien qu'elle avait au premier acte, mais toujours couverte d'un voile.*)

ABDOLONYME, (*à part.*)

Voilà le vêtement qu'avait l'infortunée,
Dont j'ai, graces au ciel, vaincu la destinée :
Je me trouble... je tremble,... et mon œil ne voit rien...
On a donc des remords, quand on a fait le bien !

ORIANE.

Soutiens, Abdolonyme, une main défaillante :
Ton amie a tout fait pour remplir ton attente ;
Ton amie! . . . Oui, ce nom par toi me fut donné.

ABDOLONYME, (*à part.*)

D'un son de voix si doux j'étais moins étonné,
Quand l'or étincelait sur sa riche parure !
Modeste, elle rend mieux l'accent de la nature. —
Pardon : mais tout en vous rappelle ma Beauté ;
Vous avez de son port la douce majesté,
Sa voix, sa main... peut-être auriez-vous son sourire,
Qui semble commander ce que le cœur desire. . .

Oh! combien de nos sens le témoignage est vain!
Sur l'habit, sur la voix, sur un sourire enfin,
Puis-je vous comparer avec l'infortunée,
Des hommes et des dieux long-tems abandonnée,
Qui, tremblante, éperdue, embrassait mes genoux?
Vous, qui, libre, goûtant le destin le plus doux,
Toujours chère au héros dont l'amour vous seconde,
Tenez de lui des lois pour les donner au monde!

ORIANE.

Seigneur, vous lisez mal dans ce cœur sans détour :
En forçant au respect, on écarte l'amour.
Expiant le malheur d'une illustre naissance,
Un monarque à ses feux doit imposer silence,
Ou dévorer l'affront de se voir préféré
L'homme que dans la poudre il laissait ignoré.

ABDOLONYME.

Je craindrais, comme vous, une union royale :
L'homme ment à son cœur, s'il n'aime son égale;
J'oublirais l'inconnue, étant fille d'un roi. . . . .

ORIANE, (*à part.*)

C'en est fait : je respire, il est digne de moi.

ABDOLONYME.

Mais tout, à chaque instant, ramène en ma mémoire
Celle, dont les attraits faisaient toute la gloire,

Qui, d'un soupir confuse, et n'osant pressentir
L'usage de son cœur, sur le point de s'ouvrir,
S'honorait d'exister loin de ce rang suprême,
Dont la fierté condamne à n'être point soi-même ;
Qui toujours.... mais, trompant l'espérance du roi,
Je laisse mes crayons, pour vous parler de moi ;
Bornons un entretien que le devoir condamne.....

(*Il va poser Oriane sur un piédestal.*)

ORIANE, (*à part.*)

Eh quoi! sans le savoir chérit-il Oriane ?
Quelque soit son secret, je vais le dérober :
De ses yeux, ou des miens, le voile va tomber;
Pour mon cœur agité que l'attente est cruelle!
O dieux! mon sein palpite, et tout mon corps chancelle!

ABDOLONYME.

Je ne me connais plus. . . .

(*Revenant à Oriane.*)

Je viens de préparer
Ce cadre, où vos attraits vont bientôt respirer;
Loin ce voile, envieux des graces naturelles,
Qui dérobe au crayon le plus beau des modèles!

ORIANE.

(*Jettant son voile derrière sa tête.*)

Soyez donc satisfait.

ABDOLONYME.

C'est l'objet enchanteur,
Dont le ciel m'a permis d'être libérateur;
Mon œil en croit à peine un bonheur qui l'étonne:
O ciel! ....

(*Son crayon s'échappe de sa main.*)

ORIANE.

Abdolonyme en secret me pardonne
D'avoir, malgré lui-même, interrogé son cœur.

ABDOLONYME.

Ce cœur se cachait mal sous sa feinte froideur:
Au charme qu'il éprouve, et que son trouble annonce,
Vous pouvez sans erreur pressentir sa réponse.

ORIANE.

J'ai surpris un secret par vous-même ignoré,
Et pourtant mon honneur en paix a respiré:
D'un sexe qu'à tromper la pudeur autorise,
Vous n'attendiez jamais cet excès de franchise;
Mais l'Inde, où je naquis, n'a point de préjugé,
Le cœur répond au cœur, s'il est interrogé;
Et graces à nos mœurs, que l'innocence épure,
La loi ne contraint point d'outrager la nature.

ABDOLONYME.

D'un délit qui m'est cher, à ne rien déguiser
C'est moi seul en secret que je dois accuser !
Oui, malgré le péril, la beauté qui m'appelle
Dans mes sens égarés crée une ame nouvelle :
Je sais qu'en écoutant un espoir insensé,
D'un héros, qui m'est cher, l'orgueil est offensé ;
Mais d'Alexandre en vain la vengeance s'apprête,
Et suspend par un fil le glaive sur ma tête.

(*La tente royale se déploie, et Alexandre paraît avec Bagoas, mais seulement aux yeux des spectateurs.*)

SCÈNE IX.

ALEXANDRE, BAGOAS, GARDES, (*au fond de la scène.*) ABDOLONYME ET ORIANE, (*sur le devant du théâtre.*)

ABDOLONYME, (*continuant.*)

Pour t'aimer, Oriane, on brave le trépas, —
Et je tombe à tes pieds.

ORIANE, (*le relevant.*)

Sois plutôt dans mes bras.

ALEXANDRE.

Il se déchire enfin, et par vos mains hardies,
Le bandeau qui long-tems voila vos perfidies ; —

Frémissez : jusqu'ici, dans mon crédule espoir,
A d'aveugles bienfaits je bornai mon pouvoir,
Il va se déployer au gré de ma vengeance.

ABDOLONYME, (*tombant à ses pieds.*)

De ce délit, seigneur, croyez moins l'apparence :
Que votre grandeur d'ame....

ALEXANDRE.

Homme vil et sans foi,
Ce mot, qui te condamne, est-il donc fait pour toi ?

ORIANE.

Puisque, sans être juste, on n'est point Alexandre,
Avant de nous juger, qu'il ose nous entendre.

ALEXANDRE.

Eh ! pourquoi vous juger, quand je dois vous punir ?

ORIANE.

Punis donc, à ton gré, qui voulait te bénir :
Frappe. — Et toi, lève-toi : sauve à mon ame altière
L'affront de voir en vain descendre à la prière
L'être, qui sur mon cœur un jour devait régner.

ALEXANDRE.

On me rend la fureur qu'on voulait enchaîner;
Je ne sais; mais l'effroi, les pleurs d'Abdolonyme,
La pâleur d'Oriane, encore au premier crime,

Rafraîchissaient mes sens et glaçaient ma fureur ;
On me rend libre enfin, à force de hauteur. —

(*Montrant Abdolonyme aux gardes.*)

Qu'on le charge de fers.

ORIANE.

Ta haine en vain m'accable :
Je suis plus fière encor que tu n'es implacable ;
Apprends que j'aime mieux, en recevant sa foi,
Expirer avec lui, que régner avec toi.

ALEXANDRE, (*ne se possédant plus.*).

D'Oriane bientôt je remplirai l'attente ; —
Que des fers de l'amant on enchaîne l'amante :
Victime de l'amour, comme de l'amitié,
J'abjure en frémissant une aveugle pitié ; —
Ils périront ; — ma rage était moins légitime,
Quand Clitus, dans mes bras, expira ma victime. —
Ils périront. —

(*On emmène Oriane et Abdolonyme : Bagoas veut les suivre.*)

Toi, reste.

SCÈNE X.

ALEXANDRE ET BAGOAS.

ALEXANDRE.

Echauffe ma fureur :
Distille tes poisons jusqu'au fond de mon cœur. —

De tes soupçons tantôt j'accusai l'injustice,
J'osai.... de mes affronts le ciel est le complice....
Par d'indignes amours suis-je assez dégradé?...
Si des fils de Cirus, auxquels j'ai succédé,
On eût ainsi flétri le nom et la couronne,
Parle, qu'aurais-tu fait?

BAGOAS.

Un tel doute m'étonne.
Par des sujets obscurs Darius outragé
Ne me consultait pas, mais il était vengé.

ALEXANDRE.

Abdolonyme, ô ciel, qui me nommait son père!

BAGOAS.

La mort, pour lui, doit être une peine légère.

ALEXANDRE.

Et l'altière Oriane, étrangère à l'amour,
Fière du Brame obscur qui lui donna le jour,
Plus que de tous les dieux dont on me fait descendre,
Avec quel art perfide elle joue Alexandre!

BAGOAS.

L'appareil de la mort qui vient la menacer,
Sur son sauvage orgueil ne ferait que glisser.

ALEXANDRE.

Je comptais, dans mon cœur à regret magnanime,
Réunir Oriane avec Abdolonyme ;
Confier à l'amour le soin de mon bonheur,
Inviter l'amitié d'épurer ma grandeur;
Bagoas m'a perdu dans son aveugle zèle,
En m'offrant tour-à-tour l'un et l'autre infidelle :
Eh ! pourquoi déchirer, avec tant de furie,
Un voile embellissant le songe de ma vie ?
Ce bandeau m'était cher ; — homme aveugle, et tu crois
Qu'il n'est point de danger en éclairant les rois !
Ton service sinistre a fait mon infortune ;
Le ciel, ton aspect même en secret m'importune.
Fuis ; — non, reste : — Peut-être en ce mortel effroi,
N'ai-je ici d'autre ami, qu'un Dieu vengeur et toi ;
Ton cœur, pour mon tourment, est mon dernier asile ;—
Ecoute : mon couroux n'est point assez tranquille, —
Toi, moins impétueux, sers mon inimitié :
Guide-la ; mais sans haine, ainsi que sans pitié ;
Trace-moi de sang-froid le plan de ma vengeance.

(*Il s'assied, le visage caché dans ses mains, et paraît entièrement absorbé dans sa douleur.*)

BAGOAS.

D'Abdolonyme ici rien n'égale l'offense ;

Et son sang est trop vil, pour laisser balancer
Si le maître du monde a droit de le verser ;
Mais fils d'un pâtre-roi, frapper sa tête impure,
A de vrais souverains serait faire une injure :
La coupe de Socrate, offerte sans témoins,
Vous venge sans éclat et vous compromet moins.
Sa mort vous est utile, et non pas son supplice :
Par un autre spectacle, effrayez sa complice ;
Oriane est d'un sang, par la gloire enflammé,
Où tout dit de mourir près de l'objet aimé ;
Ordonnez qu'en tombant son malheur l'humilie,
Et brisez son orgueil en conservant sa vie :
Qu'au rang le plus obscur, esclave, non des rois,
Mais d'un Eunuque abject....

ALEXANDRE,

(*sortant tout d'un coup de sa profonde rêverie.*)

Tu me parlais, je crois.

BAGOAS.

Oui, pour rendre au bonheur un maître magnanime,
Je pesais les destins de sa double victime.

ALEXANDRE.

Toi ! peser les destins des amis de ton roi !
Qui le furent du moins.... j'ai remis à ta foi

Une cassette d'or renfermant l'Iliade ;
Il faut me l'apporter....

BAGOAS.

Tout délai vous dégrade !
Souffrez....

ALEXANDRE.

Vas : quand j'éprouve un mortel embarras,
Je prends conseil d'Homère et non de Bagoas. —

(*Bagoas ouvre la tente royale.*)

Achille est mon héros ; j'aime cette ame ardente,
Servant du même feu la gloire et son amante.
Briséis et Patrocle ont subjugué son cœur,
Plein d'eux, il frappe Hector dans les champs de l'honneur ;
Et vainqueur, enivré de vengeance et de joie,
Il le traîne en lambeaux, sous les remparts de Troie....

(*Bagoas apporte le poëme d'Homère. Alexandre l'ouvre avec précipitation, et tombe sur le discours de Priam à Achille.*)

Mais, Priam, l'œil en pleurs et la mort dans le sein,
Vient d'Hector, qui n'est plus, implorer l'assassin.
Egaré, voilant mal la terreur qui le guide,
Il baise, en son délire, une main homicide,
Du sang d'un fils si cher, une main teinte encor....
Et le héros pardonne au cadavre d'Hector. . . .

Il pardonne !.... ce mot d'un héros magnanime
M'offre-t-il dans Hector un autre Abdolonyme?
De lui, de son amante, en mon cœur offensé,
Le pardon, par ces vers, serait-il prononcé?...

(*L'orage commence.*)

Pour la seconde fois, je prétends les entendre....

(*Coup de tonnerre.*)

Dès que l'orage, au ciel, cessera de s'étendre,
Dût ce couple odieux de nouveau m'outrager,
Dans ma tente, en secret, je veux l'interroger....
Mon cœur qu'ils ont flétri, plaide encore leur cause.

(*Redoublement des coups de tonnerre.*)

Je ne sais : malgré moi la foudre m'en impose ;
Un supplice... du ciel le long embrâsement
Sont un présage affreux pour mon couronnement.

(*Il entre dans la tente.*)

BAGOAS.

Dans son cœur, plus qu'au ciel, l'orage dure encore....
En un calme trompeur, en vain il s'évapore ;
La foudre est dans mes mains, et loin de la calmer,
Tous ses feux, à ma voix, sauront se rallumer.

(*L'orage dure dans l'entr'acte.*)

ACTE V.

(La décoration représente une espèce de champ de Mars; le fond de la scène est terminé par un arc de triomphe; sur le devant du théâtre, à droite, est la tente de Bagoas, qui communique à une forêt de palmiers: sa tente est ouverte, et l'on y voit Oriane et Abdolonyme enchaînés l'un à côté de l'autre aux piliers. Une nuit d'orage semble, pendant toute la première scène, couvrir l'horison.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ORIANE, ABDOLONYME, BAGOAS, UN SOLDAT.

ABDOLONYME.

Eh bien! vient-on enfin m'annoncer mon supplice?

ORIANE.

Mourir à tes côtés n'est point un sacrifice.

ABDOLONYME.

La puissance du roi cède devant nos feux;
Puisque je suis aimé, lui seul est malheureux.

BAGOAS.

Voilà le fruit amer d'une erreur imprudente;
Le roi, par mes conseils, remplissait votre attente;

Il cédait Oriane, et libre de ce jour,
Il rendait à la gloire un cœur mort pour l'amour.
Vains efforts! un tableau rappellant ses injures,
De son cœur, mal guéri, vient r'ouvrir les blessures;
Vous seuls sur votre tête appellez le trépas.

ORIANE.

Eh! qui sait si par toi nous ne périssons pas?
N'eus-tu pas toujours soif du sang d'Abdolonyme?

BAGOAS.

Un plus grand intérêt en ce moment m'anime:
Il faut sauver au roi la honte de ses fers;
Je n'ai plus de couroux, quand c'est lui que je sers;
Il faut que, sur ses sens, remportant la victoire,
Je mette en sûreté le dépôt de sa gloire:
D'un devoir aussi saint, ensuite dégagé,
J'atteindrai mes rivaux, et je serai vengé.

ABDOLONYME.

Quoi! nos jours te sont chers!

BAGOAS.

Puisque j'en suis le maître,
Vos soupçons odieux auraient dû disparaître
Avant qu'on vous chargeât de ces indignes fers;
A la lueur des feux qui sillonnent les airs,

On

On vous vit entraîner au fond de cette tente :
Fatigués, succombant sous une soif ardente,
De ce jus de palmiers vous bûtes à longs traits.
Vous vivez cependant.

(Un esclave vient verser dans le vase un autre breuvage.)

ORIANE.

J'hésite et je me tais.

BAGOAS.

Les momens nous sont chers : tous deux daignez m'entendre :
D'un supplice honteux rien ne peut vous défendre ;
Mais punir des amans du trépas des pervers,
Couvre le roi d'opprobre aux yeux de l'univers.
Je prétens porter seul le fardeau de sa haine ;
Je vais briser vos fers.

ABDOLONYME

Vous ?

ORIANE.

Je respire à peine.

BAGOAS.

Dans une anse du fleuve est un frêle radeau :
Ces palmiers, pour le camp, le couvrent d'un rideau....

(*A Oriane.*)

Allez, et grace à moi, goûtant un sort prospère,
Que l'aurore vous trouve entre les bras d'un père.

ORIANE, (*à Abdolonyme.*)

Eh bien! en croirons-nous l'ennemi qui nous hait?
Des mains de Bagoas tiendrons-nous un bienfait?

ABDOLONYME.

Ce bienfait te rend libre, et ma fierté l'avoue.

ORIANE.

Mon bienfaiteur prononce, et mon cœur se dévoue.

BAGOAS.

Il suffit. — Viens soldat, et fais tomber leurs fers.....

(*Le soldat délie les captifs, et jette leurs fers à leurs pieds.*)

Sauve un crime inutile au héros que tu sers,
Et guide ces amans jusqu'à l'autre rivage. . . . . .
Mais je vois la sueur inonder ton visage:
Pour mieux rompre les flots, prens ces sucs généreux,
Que le soleil de l'Inde a mûri de ses feux.
A tes sens épuisés ils rendront l'énergie.

(*Il présente une coupe au soldat, qui boit sans défiance.*)

ORIANE, (*à part.*)

Du poids du jour aussi je suis anéantie ;
Si par un tel breuvage excitant ma vigueur......

(*Abdolonyme, pour réponse, regarde la coupe avec effroi, et retire avec précipitation la main d'Oriane, qui s'avançait pour la saisir.*)

Je succombe, et mon sang se glace dans mon cœur.

ABDOLONYME, (*à part.*)

Mes regards, l'eau du fleuve, et sur-tout ta tendresse,
Vont bientôt réparer cet instant de faiblesse.

(*Bagoas suit un moment des yeux Oriane et Abdolonyme : la joie du crime triomphant se peint dans ses regards.*)

SCÈNE II.

BAGOAS ET AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'accours avec terreur. Habile à nous tromper,
Ce couple audacieux va donc nous échapper !

BAGOAS.

Je le sais, et c'est moi qui fais tomber leur chaîne.

AMESTRIS.

Vous servir leur couroux !

BAGOAS.

Je ne sers que ma haine.
La loi, de tout transfuge a prononcé la mort!
Ainsi ! . . .

AMESTRIS.

Sœur d'un tyran, je l'entends sans effort.
Quand le délit d'amour appellait la clémence,
Par le délit d'État on force à la vengeance.

BAGOAS.

Amestris vient de lire au cœur de Bagoas.

AMESTRIS.

Pardon : mais moi j'y lis l'arrêt de son trépas.

BAGOAS.

Mon génie est bien fort; il est tout dans l'audace.

AMESTRIS.

L'audace s'use enfin, et l'effroi la remplace.
Ce soldat qui nous sert peut, trompant notre effort...

BAGOAS.

Ce soldat! dans son sein il renferme la mort:
Ma haine a calculé, quand il brisait leurs chaînes,
La marche du poison qui coule dans ses veines;
A peine il atteindra ce rivage escarpé,
Que d'un trait invisible il tombera frappé.

Les deux amants alors, égarés dans leur fuite,
Trouveront les soldats chargés de leur poursuite :
C'est ainsi que mettant leur prudence en défaut,
Ma fatale pitié les mène à l'échafaud.
Des lois, aux yeux du camp, ils seront les victimes;
Le roi dans leurs amours trouvera tous leurs crimes;
Mais, malgré les délits sur leur tête assemblés,
A ma vengeance seule ils seront immolés.

AMESTRIS.

Le dirai-je, seigneur? cette trame hardie
Dans un point seulement me semble mal ourdie :
Par nos fiers ennemis trop long-tems abusé,
De leur garde sur vous le roi s'est reposé;
Ils sont libres pourtant, et leurs chaînes brisées
Peuvent de notre sang un jour être arrosées.
Ces chaînes me font peur.

BAGOAS.

Ma sœur, embrasse-moi :
Je veux que Porus seul en expire d'effroi :
Oui, pour briser l'orgueil, qui cimente ses haines,
Je ne veux contre lui lutter qu'avec ces chaînes. . .
Mais par le ciel ici le roi semble amené :
Remplissons nos destins.

(*Il va enchaîner Amestris à la place où était Oriane.*)

AMESTRIS.

Mon frère est deviné.
L'avenir se dévoile, et je vois sans surprise
Que son cœur m'associe à sa haute entreprise ;
Je sens avec orgueil que je puis partager
La gloire du complot, ainsi que son danger.

(*Bagoas s'enchaîne lui-même par un bras, à la place où était Abdolonyme.*)

SCÈNE III.

BAGOAS ET AMESTRIS (*enchaînés*), ALEXANDRE, SES GÉNÉRAUX ET SA GARDE.

ALEXANDRE.

Quel étrange spectacle et m'étonne et m'offense !

BAGOAS.

Mon zèle méritait une autre récompense.

ALEXANDRE.

Eh ! qui donc dans mon camp, avec autant d'éclat,
Put jamais se permettre un pareil attentat ?

BAGOAS.

Mes ennemis, seigneur, et les vôtres peut-être,
Ourdirent leurs complots sans se faire connaître :

Tout les servait ; un camp par la fête agité ,
L'orage qui du ciel nous voilait la clarté ;
Amestris écartait, d'une main égarée,
Les éclairs sillonnant ma tente déchirée,
Et pâle, l'œil éteint, se serrant dans mes bras,
A chaque coup de foudre invoquait le trépas ;
Alors des Indiens, suivis de leurs esclaves,
Délivrent mes captifs et nous chargent d'entraves :
Que pouvais-je sans arme en un pareil effroi ?
Vingt arcs en un clin-d'œil se bandent contre moi.

(*Alexandre fait un signe à sa garde, et on fait tomber les chaînes d'Amestris et de Bagoas.*)

ALEXANDRE.

Des Indiens, quand l'Inde implore ma clémence !...
Les captifs avec eux sont donc d'intelligence !

BAGOAS.

Je ne sais : mais Porus peut, sans les protéger,
A cet enlèvement n'être point étranger.

ALEXANDRE.

Porus, mon vice-roi !

BAGOAS.

Je pèse les indices,
Et ne veux point atteindre à d'illustres complices.

Mais le crime est constant, et vos traits incertains
Ne sauraient s'égarer en sortant de vos mains.

ALEXANDRE.

Je tremble de percer la nuit qui m'environne;
Mais Oriane est libre, et tout mon sang bouillonne.

(*A ses Généraux.*)

Amis, partagez-vous : qu'avec deux cents soldats
Vers le fleuve à l'instant les uns portent leurs pas;
Qu'ardens à rassembler des lumières nouvelles,
D'autres fassent du camp parler les sentinelles :
Quel que soit leur asile, il faut charger de fers
Celle qui me trahit, son ravisseur pervers,
Et Porus, si, couvrant son zèle par des crimes,
Il ose contre vous protéger mes victimes.

(*Départ des Généraux : moment de silence, où Alexandre se promène d'un air agité.*)

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, PORUS, AMESTRIS ET BAGOAS.

(*Pendant cette scène, Amestris et Bagoas, retirés par respect à une certaine distance, observent le visage d'Alexandre avec inquiétude : jeu muet de leur physionomie.*)

PORUS.

Calme-toi : — Tu vas voir ces deux infortunés

Dans ton cœur qui s'égare à demi condamnés ;
Du sein de mes États ma garde les ramène.

ALEXANDRE.

Quoi, ce n'est pas Porus qui fit tomber leur chaîne !

PORUS.

Moi qu'Alexandre honore, et qu'il va couronner !

ALEXANDRE.

Comment d'un tel délit ne pas te soupçonner ?
Tes soldats ont tout fait. Instrumens de ta haine,
Ton orgueil les perdit, ton remords les ramène.

PORUS.

Je vois qu'un vil soupçon, par l'erreur adopté,
N'est point anéanti par ma sérénité :
Eh bien ! perdant mes droits au grand cœur d'Alexandre,
A se justifier ma vertu va descendre :
Mais je suis Souverain. Toi dans l'Inde étranger
Tu pus me vaincre un jour, et ne peux me juger.
Tes sujets et les miens, dans leur commune ivresse,
Vont te couronner roi de l'Inde et de la Grèce.
A nos soldats unis consens-tu d'exposer
Le sujet du débat qui vient nous diviser?
Entre nous deux veux-tu que le peuple prononce.

ALEXANDRE.

Je prends ta main, Porus, et voilà ma réponse.

PORUS.

Avant d'entendre un mot si digne d'un grand roi,
La vertu dans mon cœur le prononçait pour toi;
Mais avant que, cédant au couroux qui t'anime,
On t'amène Oriane avec Abdolonyme,
Puis-je, par ta voix même, être instruit de leur sort?
Quelle peine à l'erreur réserves-tu?

ALEXANDRE.

La mort.

PORUS.

Eh quoi! teint de leur sang et fier de leur misère,
Tu monterais au trône où l'on proclame un père,
Au trône où tu promets la paix à l'univers!

ALEXANDRE.

Je suis l'appui du faible et l'effroi des pervers.

PORUS.

La clémence est du trône un apanage auguste.

ALEXANDRE.

Je ne suis point clément, quand je dois être juste. —
Si par ce couple impur moi seul j'étais trompé,
A mon premier couroux une fois échappé,
Il vivrait : pour garant j'en ai ma renommée;

Mais tous deux ont enfreint les lois de mon armée ,
Et tous deux périront

PORUS.

Quoi ! les infortunés
Par cette loi de sang se verraient condamnés !
Elle ne doit frapper qu'un soldat infidelle.

ALEXANDRE.

Porus , tout est soldat chez le vainqueur d'Arbelle,
Lycurgue est mon héros : son code redouté
Enchaîne dans mon camp le sage et la beauté.

PORUS.

Eh bien ! si captivé par cette loi farouche,
Le beau mot de pardon expire dans ta bouche,
D'une dernière grace il faut t'importuner.

ALEXANDRE.

Parle : je promets tout, hormis de pardonner.

PORUS.

Les captifs, cessant d'être , ont droit à ton estime.
En ignorant l'amour ils ignoraient le crime ;
Ils ne doivent donc pas , frappés par un bourreau ,
Descendre avec opprobre en la nuit du tombeau.
Emprunte ici ton culte et sa pompe homicide :
Ramène vers l'Indus une nouvelle Aulide ;

Qu'un Calchas, appellé pour ton couronnement,
Immole au nom du ciel et l'amante et l'amant;
Ils pourront du destin bénir la tyrannie,
S'ils n'offrent à ses coups qu'une autre Iphigénie.

ALEXANDRE.

J'y consens : pour punir ce couple criminel
Qu'au lieu d'un échafaud, on érige un autel; —
Mais déjà vers le camp ma phalange s'avance. . .
Leur crime m'épouvante... encor plus ma vengeance...
Loin d'un sinistre autel, je voudrais respirer :
Sortons.

PORUS.

A tes côtés pourrai-je me montrer ?

ALEXANDRE.

Non, Porus; dans ce cœur qu'Oriane déchire
Tu ne saurais encor recouvrer ton Empire.
Dans ses sombres chagrins plains un Agamemnon.

BAGOAS, (*s'approchant.*)

Et Bagoas, seigneur, peut-il vous suivre ?

ALEXANDRE, (*avec sécheresse.*)

Non : —
On peut donc, traversé dans le bonheur suprême,
En gouvernant le monde, être à charge à soi-même.

(*Alexandre et Porus sortent de deux cotés différens.*)

SCÈNE V.

AMESTRIS ET BAGOAS.

AMESTRIS.

Ton pouvoir par sa base est prêt de s'écrouler.

BAGOAS.

Je sais mourir, ma sœur, et ne sais pas trembler.

AMESTRIS.

Il faut te dévoiler l'orage qui s'apprête ;
Sais-tu quels ennemis avaient proscrit ta tête?

BAGOAS.

Les ayant tous bravés, tous ils me sont connus :
Ce sont Abdolonyme, Oriane et Porus :
Les autres, s'il en est, rampent dans la poussière.

AMESTRIS.

Un autre échappe encore à ta vengeance altière ;
Tremble : il s'est honoré de vivre sous ta loi.

BAGOAS.

Eh ! quel est donc, ma sœur, cet être affreux ?

AMESTRIS.

C'est moi :

Moi, qui dans Oriane haïssant ma rivale,
Ourdis, pour te l'ôter, une trame infernale,

Et vantant au héros ses modestes attraits,
L'arrachai, pour lui plaire, au joug de tes bienfaits.

BAGOAS.

De ce moment, ma sœur, mon supplice commence.

AMESTRIS.

Ma haine, cependant, respecta ta puissance;
J'atteste tous les dieux....

BAGOAS.

Eh! laissons aujourd'hui
Ces dieux, dont ta faiblesse ose invoquer l'appui:
En est-il donc pour moi, que la terre abandonne!....

(*Après un moment de réflexion pénible.*)

Mais pourquoi m'abreuver du fiel qui m'empoisonne?
L'homme qui voit sa chute avec un œil serein
Peut, avec son génie, enchaîner le destin.....
L'avenir se dérobe à ma vue incertaine;
Mais enfin, j'ai coupé les anneaux de la chaîne:
Et mon délit, d'un voile entouré par mes mains,
Paraît inaccessible aux regards des humains.
Suspendue à ma voix au-dessus de l'abyme,
Oriane au tombeau va suivre Abdolonyme:
Porus leur survivra, mais sera soupçonné......
Oui, du ciel, Bagoas n'est point abandonné;
Je vais vaincre, et frapper mes rivaux de ma chaîne:

Mon génie invisible éclairera leur haine,
Et des feux, que pour moi leurs mains ont attisés,
Au jour de ma vengeance ils seront embrasés.
La fête va s'ouvrir. — Dans ma tranquille audace
Près du trône, qu'on dresse, allons prendre ma place;
Si, contre tout espoir, on devait m'immoler,
Par ma chute, du moins, je saurais l'ébranler.

(Amestris va se mêler avec les femmes du serrail.)

SCÈNE VI.

LE BRAME ET SES MINISTRES, PARSONDAS, AMESTRIS, BAGOAS, GÉNÉRAUX, COURTISANS, FEMMES DU SERRAIL, SOLDATS, PEUPLE INDIEN.

(Le trône d'Alexandre paraît sous l'arc de triomphe qu'on lui a érigé : l'autel est au milieu du théâtre : pompe militaire et évolution de la phalange; le peuple Indien se range d'un côté derrière une barrière, et la suite du roi de l'autre côté de la scène.)

LE BRAME.

Voici l'autel : où sont ces dons de la nature,
Ce riz, gage sacré d'une heureuse culture,
Ces guirlandes de fleurs, que sous un ciel si doux
Aux dieux que nous servons nous offrons à genoux?

BAGOAS.

Ces présens, de tes dieux attestent l'impuissance;
Le nôtre attend du sang, de la reconnaissance.

LE BRAME.

Du bœuf qui me nourrit je serais l'assassin!

BAGOAS.

Non : de l'homme aux autels il faut percer le sein;
Ce culte au roi des rois rendra le ciel propice.

LE BRAME.

Un homme par un Brame offert en sacrifice!
Ah! je ferais rougir les dieux de ces climats,
Si je les honorais par des assassinats!
Tout culte est un délit, quand il est homicide.

BAGOAS.

Si tu blesses ces dieux, que le sang intimide,
Alexandre, qu'on vit les vaincre sans danger,
Contre eux, n'en doute point, saura te protéger;
N'attens que de lui seul des destins plus prospères.

LE BRAME.

Dieu de paix et d'amour qu'ont adoré mes pères.....
A tant d'opprobre, non, je ne survivrai pas.

BAGOAS.

Ta victime est impure, et ton bras ne l'est pas. —

(*Après*

(*Après un moment de silence, il s'approche et lui dit avec un air de mystère :*)

Ecoute : quoique roi, le héros est sensible ;
Sauve-lui, s'il se peut, un spectacle pénible,
Et, loin de ses regards, du couple criminel
Fais tomber devant nous les têtes à l'autel.

(*Le Brame répond par un geste d'indignation, et va s'appuyer sur l'autel, le visage courbé vers la terre.*)

PARSONDAS.

Dans ce pontife altier tant d'audace m'étonne ;
Il ose examiner, quand Bagoas ordonne !

BAGOAS.

Bagoas n'a d'amis que Parsondas et moi.

PARSONDAS.

Tout ici devant vous fléchit, hormis le roi.

BAGOAS.

Penses-tu, Parsondas, malgré tant de nuages,
Qu'un jour levé si pur se couche sans orages ?

PARSONDAS.

Que pourrait contre vous l'Olympe conjuré ?
Oui, deridez ce front par la crainte altéré ;
Les rois de l'Orient que votre nom protège,
Vont dans ce Champ de Mars vous servir de cortège :

Qu'au pied du trône assis, couronnant vos travaux,
Le poids de votre gloire écrase vos rivaux.

BAGOAS, (*à part.*)

Il a raison. — Enfer cache-moi tes abîmes; —
Mais mon œil inquiet ne voit point mes victimes.

(*Bagoas marche, entouré d'un groupe de Satrapes et de rois Indiens, qui s'épuisent en hommages-adulateurs, et va au fond du théâtre s'asseoir sur les marches du trône.*

SCÈNE VII.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, ORIANE, ABDOLONYME, PORUS, DEUX SOLDATS *enchaînés et cachés par un groupe de gardes.*

(*Oriane et Abdolonyme sont vêtus d'une robe blanche, comme les victimes qu'on va immoler : ils marchent à quelqu'éloignement de Porus, les yeux fixés contre la terre; Oriane a la tête couverte d'un voile, et abandonne une de ses mains à Abdolonyme, qui la baigne de ses larmes : surprise et stupeur de l'armée d'Alexandre.*)

PORUS,

(*s'approchant avec précipitation de l'autel.*)

Vieillard, j'ai tout tenté pour éloigner le roi,

De ce meurtre pieux qui nous glace d'effroi ;
Rien n'a pu ramener son cœur à la nature ;
Faible, il faut en secret dévorer cette injure :
Mais frappons un grand coup qui puisse l'éclairer,
Si, quand sur les captifs ton bras va s'égarer,
Les larmes que leur sort doit nous faire répandre,
Tombent, sans l'effleurer, sur le cœur d'Alexandre ;
Près des marches du trône il faut les égorger :
Sous les yeux des soldats, faits pour les protéger,
Il faut, jusques sur lui, que leur sang rejaillisse.

LE BRAME.

Ah ! c'est moi, dont le ciel prescrit le sacrifice ;
Mais je cède en tremblant au cri de ta vertu.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ALEXANDRE ET L'ÉLITE DE SA PHALANGE.

(Entrée triomphante d'Alexandre : il paraît porté sur un bouclier, entouré de trophées militaires ; la pompe s'arrête à l'approche de l'autel : le héros descend, et Bagoas vient, avec les Satrapes et les Rois, former son cortège.)

PARSONDAS, *(à la vue de Bagoas.)*
Comme dans son triomphe il paraît abattu !

ORIANE, (*voilée, et à quelques pas de l'autel.*)

Cet autel, mon ami, dans des tems plus propices,
Pouvait, de nos sermens, recevoir les prémices ;
Sur ses marches du moins je verrai sans trembler,
Qu'avec le tien uni tout mon sang va couler.

ALEXANDRE,

(*Jettant à la dérobée un regard inquiet sur les deux victimes.*)

Pour la dernière fois, je voulais les entendre ;
Mais à prier leur juge, ils craindraient de descendre :
Leur inflexible orgueil me brave en cet instant,
Jusqu'au pied de l'autel où la mort les attend.

PORUS, (*à Alexandre.*)

Promène tes regards par-tout sur ton passage,
De la sombre terreur tu ne vois que l'image ;
Tes soldats et les miens, qui chantaient tes exploits,
Semblent, près de l'autel, avoir perdu la voix :
Ce silence effrayant, dans une pompe auguste,
Dit peut-être à ton cœur qu'il cesse d'être juste.

ALEXANDRE.

Que pense Bagoas ?

BAGOAS.

Qu'un silence si doux
Annonce la pitié bien plus que le couroux ;

Au reste, ici, la loi n'eut que le choix des crimes,
Seule, au fer du pontife, elle offre les victimes.

ALEXANDRE,

(*Inquiet, embarrassé, détournant les yeux, laissant apercevoir une sensibilité qu'il s'efforce d'étouffer.*)

Il suffit : par la loi, l'arrêt est prononcé.

PORUS.

Non. — Par la voix du peuple, il doit être cassé.

(*Il va parler aux soldats des deux nations : grand mouvement : on fait, en tumulte, un cercle autour de l'autel. Pendant ce tems-là, les victimes sont amenées auprès du pontife.*)

LE BRAME, (*le coutelas à la main.*)

Brama, père du monde, être sensible et sage,
De la tête du roi détourne un noir présage ;
Laisse-là ton tonnerre, et détourne les yeux.

ORIANE.

Où suis-je ? Quelle voix !

LE BRAME (*leve le voile d'Oriane.*)

C'est ma fille, grands dieux !.....

(*Le coutelas tombe de sa main : surprise mêlée de terreur des Grecs et des Indiens. Alexandre s'approche avec Porus et Bagoas.*)

C'est elle que le ciel vient rendre à ma tendresse ;
De mes bras défaillans c'est elle que je presse...
Sur son enlèvement je venais implorer
Le prince, en qui le faible a le droit d'espérer ,
Et l'autel me la montre , afin que je l'immole.

ALEXANDRE.

Pontife de Brama , je te rends ta parole ;
Le cri du cœur abjure un frivole serment ,
Et le ciel qui préside à mon couronnement ,
Demande un sacrifice et non un parricide.

BAGOAS.

Quoi.....

ALEXANDRE.

Taisez-vous. — Il est un mystère perfide ,
Dont je veux avant tout percer l'obscurité : —
Qui va faire à mes yeux briller la vérité ?

PORUS.

Qui ? vainement, seigneur , votre esprit se fatigue ;
Vous voyez devant vous l'ame de cette intrigue :
C'est Bagoas.

BAGOAS.

Porus , vous offensez le roi.

PORUS.

Ce camp va prononcer entre Porus et toi :

Il verra qui du roi se montre l'adversaire,
L'Eunuque qui le trompe, ou le Roi qui l'éclaire.

BAGOAS.

Vous le voyez, seigneur : ce faible souverain
Dans son farouche orgueil ne connaît point de frein ;
Son caractère altier ne respecte personne,
Ni le camp, ni le roi qui lui rend sa couronne.

PORUS.

Présomptueux Eunuque, être fier, mais abject ;
Va : la vérité seule a droit à mon respect.

BAGOAS, (*avec fureur.*)

Porus.........

PORUS.

O roi, permets que ton ami t'éclaire ;
Quand Porus t'entretient, Bagoas doit se taire.

ALEXANDRE.

Laisse en paix, Bagoas, parler mon Viceroi.

PARSONDAS, (*à part.*)

Ce Bagoas se perd, et j'en crois son effroi :
Empêchons qu'avec lui sa chute ne m'entraîne.

PORUS.

Oriane, répons : quand on brisa ta chaîne,
Quel est l'être pervers qui, voyant tes appas,
Au serrail d'Alexandre osa guider tes pas ?

ORIANE.

La sœur de cet Eunuque. Il faut que je l'avoue;
J'ai subi l'ascendant de cette ame de boue:
Elle seule a causé ma honte et mes revers.

(*Commencement du trouble de Bagoas.*)

PORUS.

Mais cet infortuné qui sçut briser tes fers,
Sur ton enlèvement peut jetter la lumière.

ABDOLONYME.

Je vais ouvrir ici mon ame toute entière:
Dans l'ombre de la nuit j'ai vu deux scélérats
Frappant une beauté, mourante dans leurs bras;
En vain elle appelait le ciel à sa défense:
Entraîné par mon cœur à sauver l'innocence,
Au silence des dieux mon fer a suppléé;
Mais ce bienfait à peine était-il agréé,
Qu'à la reconnaissance, ardent à me soustraire,
Je partis, de mon cœur attendant mon salaire.

ALEXANDRE.

Mon rival, d'Oriane est le libérateur;
Et moi, j'étens sur elle un bras persécuteur!

ABDOLONYME.

Mais dans tous mes aveux doit régner la franchise;
A flétrir Bagoas rien ne nous autorise:

La fuite des brigands m'a dérobé leurs traits.

BAGOAS.

Leur secret avec eux a péri pour jamais;
Mais enfin, l'échafaud a lavé cette offense,
Et leur sang, d'Oriane assouvit la vengeance.

PORUS.

Non : un sang aussi vil n'a pas été versé,
J'ai suspendu l'effet de l'arrêt prononcé;
On cachait au héros la trame la plus noire,
J'ai violé ses lois, pour conserver sa gloire.
Cohortes, ouvrez-vous : paraissez, ravisseurs,
Dites, si d'un tyran vous serviez les fureurs.

(*Le groupe des gardes de Porus s'entr'ouvre; deux criminels enchaînés s'avancent sur la scène.*)

UN DES CRIMINELS.

Bagoas pour le crime arma ma main novice,
Et par reconnaissance il m'envoye au supplice.

L'AUTRE CRIMINEL.

Pour servir Bagoas, aussi j'ai conspiré,

(*Il jette avec mépris une bourse d'or aux pieds de l'Eunuque.*)

Et c'est avec cet or qu'il m'a déshonoré.

(*Mouvement d'indignation dans les Indiens et dans l'armée d'Alexandre : les courtisans de Bagoas s'éloignent de lui, et le laissent seul.*)

BAGOAS, (*reprenant ses esprits.*)

Par quelle absurde audace aurais-je dans ma tente
Fait traîner Oriane, interdite et mourante?
Cette tente, on le sait, touche à celle du roi;
Bientôt par ses fureurs remplaçant son effroi,
Elle aurait sur ma tête appelé la vengeance;
Ce délit sans motif me rend mon innocence.

PARSONDAS.

Le maître des humains sera-t-il mon appui
Contre un homme, long-tems plus superbe que lui?
Qu'il pardonne un forfait, dont je rougis sans cesse;
Mais c'est moi, dont l'Eunuque effraya la faiblesse,
Et qui prêtai ma tente, avilie un moment,
Aux complices secrets de cet enlèvement.

ALEXANDRE, (*avec vivacité.*)

C'est ainsi, Bagoas, que vil envers ton maître,
Fier avec tes égaux, et toujours fourbe et traitre,
Du dernier Darius à ton char enchaîné,
Tu corrompis quatre ans le règne infortuné :
Oh! combien ton aspect vient déchirer mon ame!

Mais je n'ai point rompu tous les fils de ta trame :
Si je dois à Porus de t'avoir condamné,
Lui-même de soupçons il reste environné.
Ses soldats, sur sa tête, accumulant les crimes,
Ont, en forçant ma garde, enlevé mes victimes;
Bagoas enlassé dans ses pièges divers
A, dans sa tente même, été chargé de fers;
Qu'il détruise à mes yeux, s'il est en sa puissance,
De ces témoins muets la fatale éloquence;
Et puissai-je l'aimer, sans avoir à rougir!

PORUS, (*avec fierté.*)

Seigneur....

ORIANE, (*l'arrêtant.*)

De son erreur il saura revenir. —

(*A Alexandre.*)

Non, personne avec nous ne fut d'intelligence
Pour briser notre chaîne, et tromper ta vengeance.
Bagoas (et son trouble éclaire ton couroux,)
Au milieu de l'orage était seul avec nous.

ABDOLONYME.

C'est un de ses soldats, que sa ruse profonde
Fit guider hors du camp ma course vagabonde :
Il voyait tes remords, et sentait la pitié

Succéder à pas lents à ton inimitié ;
Sûr alors d'assouvir ses haines implacables,
Du crime de transfuge il nous a fait coupables,
Pour nous perdre à-la-fois et nous déshonorer.

ALEXANDRE.

Quels torts, envers tous trois, j'ai donc à réparer !

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT *mourant, et porté par des Indiens.*

LE SOLDAT.

De quel forfait, grands Dieu, m'a-t-on rendu complice !
Courez, amis, sauvez un affreux sacrifice :
Bagoas, qui nous juge, est le seul criminel ;
Qu'on dresse un échafaud, et non pas un autel.

ORIANE.

Le voilà le soldat qui fit tomber nos chaînes ;
Le ciel qui l'a guidé voit en pitié nos peines.

LE SOLDAT.

O héros, que mon cœur tout prêt à se glacer,
Aux portes de la tombe aime à se retracer ;
J'ai fui, croyant sauver un crime à ta couronne,

Et pour prix de mes soins Bagoas m'empoisonne ;
Mais pour ouvrir tes yeux, le ciel suspend le cours,
Du breuvage fatal qui termine mes jours :
Ne crois point au complot que ce fourbe imagine,
Du couple qu'il fit libre, il voulait la ruine;
Ainsi contre ta gloire il a seul conjuré;
Et si de tant de sang ton Eunuque altéré,
Osa, par une ruse hideusement sublime,
Charger ses propres mains des fers d'Abdolonyme,
C'est qu'il créa lui-même un frivole danger,
Pour fixer ton couroux et se faire venger.

(*Les Indiens l'emmènent.*)

ALEXANDRE.

Etrange enchaînement d'horreurs et d'impostures ! —
Peuples tant opprimés, je ressens vos injures.
Aux rois qui, par l'erreur, se laissent gouverner,
Je dois un grand exemple, et je vais le donner.
Egaré trop long-tems par d'indignes Ministres,
J'osai prêter l'oreille à leurs conseils sinistres :
Il faut....

BAGOAS.

Non, non, arrête, — avant de me juger,
Il est d'autres délits dont tu dois te venger;
Souffre qu'à cet autel, à mes desseins propice,

Un moment sans témoins je parle à ma complice. —

(*Sur un signe d'Alexandre, les soldats amènent Amestris à Bagoas : ensuite ils font, mais à une certaine distance, un demi-cercle, et ne laissent libre que l'avant-scène.*)

Ta garde vainement cherche à m'envelopper :
Bagoas à tes coups ne veut point échapper ;
Je te vendis long-tems mon génie et mes crimes,
Et je te sers encore en doublant tes victimes.

(*Il prend Amestris par la main, et la conduit sur les marches de l'autel.*)

Notre règne est fini, ma sœur : dans nos revers
N'attendons désormais que l'opprobre et les fers ;
Réponds avec franchise, aimerais-tu la vie ?

AMESTRIS.

Je l'aimais, dans l'espoir de gouverner l'Asie,
De subjuguer sous toi le maître des humains.

BAGOAS.

Il suffit. Ton triomphe est encor dans mes mains :
Sois libre. . .

(*Il prend le coutelas sacré sur les marches de l'autel, et la poignarde : les soldats accourent.*)

Et moi, du roi bravant la haine,

Je ne subirai point le sort de Callisthène.

(*Il se tue, et tombe à coté d'Amestris.*)

PORUS, (*à Alexandre.*)

Voilà le sang, seigneur, qu'en son ressentiment
Le ciel nous demandait pour ton couronnement.

LE BRAME.

Et tout vil qu'est ce sang, je bénis Alexandre
De n'avoir point forcé ma main à le répandre.

BAGOAS,

(*se soulevant avec peine.*)

Porus, Abdolonyme, et toi, prince inhumain,
Qui gémis de me voir expirer de ma main,
Vous tous, rivaux nombreux, fiers de mon infortune,
L'histoire déployant sa franchise importune,
D'un Eunuque long-tems vous dira gouvernés :
A ce mortel affront je vous vois condamnés,
Et de mon sang proscrit la source est trop impure
Pour qu'en le répandant je lave votre injure. . .
L'oubli va m'acquitter de mes vœux criminels,
Et par l'opprobre un jour vous serez immortels.

(*Les soldats emportent Bagoas et Amestris.*)

PORUS.

(Prenant par la main Oriane et Abdolonyme, et les amenant à Alexandre.)

Je te rends tes amis.

ALEXANDRE.

Couple fier, mais sublime,
Vous m'avez offensé, mais sans haine et sans crime;
Si je vous pardonnais, je croirais vous flétrir :
Rendez-moi votre estime, et je vais vous unir;
Je veux par vos sermens, sur cet autel propice,
Expier l'attentat de votre sacrifice.

(Les deux amans tombent à ses genoux : acclamations des deux peuples.)

(A Porus.)

De ma gloire sur toi j'osai m'abandonner :
Porus, ton rôle est fait; je vais te couronner.

(Pompe militaire, couronnement de Porus comme vice-roi de l'Inde, et d'Alexandre comme roi des rois : le Brame pose sur la tête de ce dernier la couronne de Cyrus.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU IIIe VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME III.

